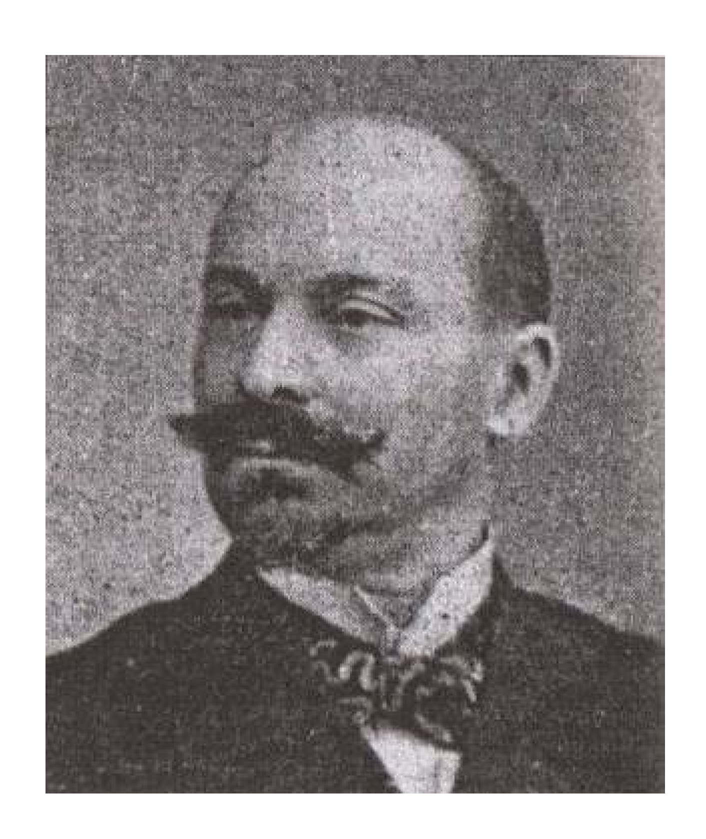
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Georges Le Faure

KADIDJAR LA ROUGE

Roman d'aventures publié pour la première fois dans
Le Journal des Voyages,
du n°435 (2 avril 1905) au n°466 (5 novembre 1905).
Présente édition : Tallandier, « Le Livre national
Bibliothèque des grandes aventures » n°59 1925.

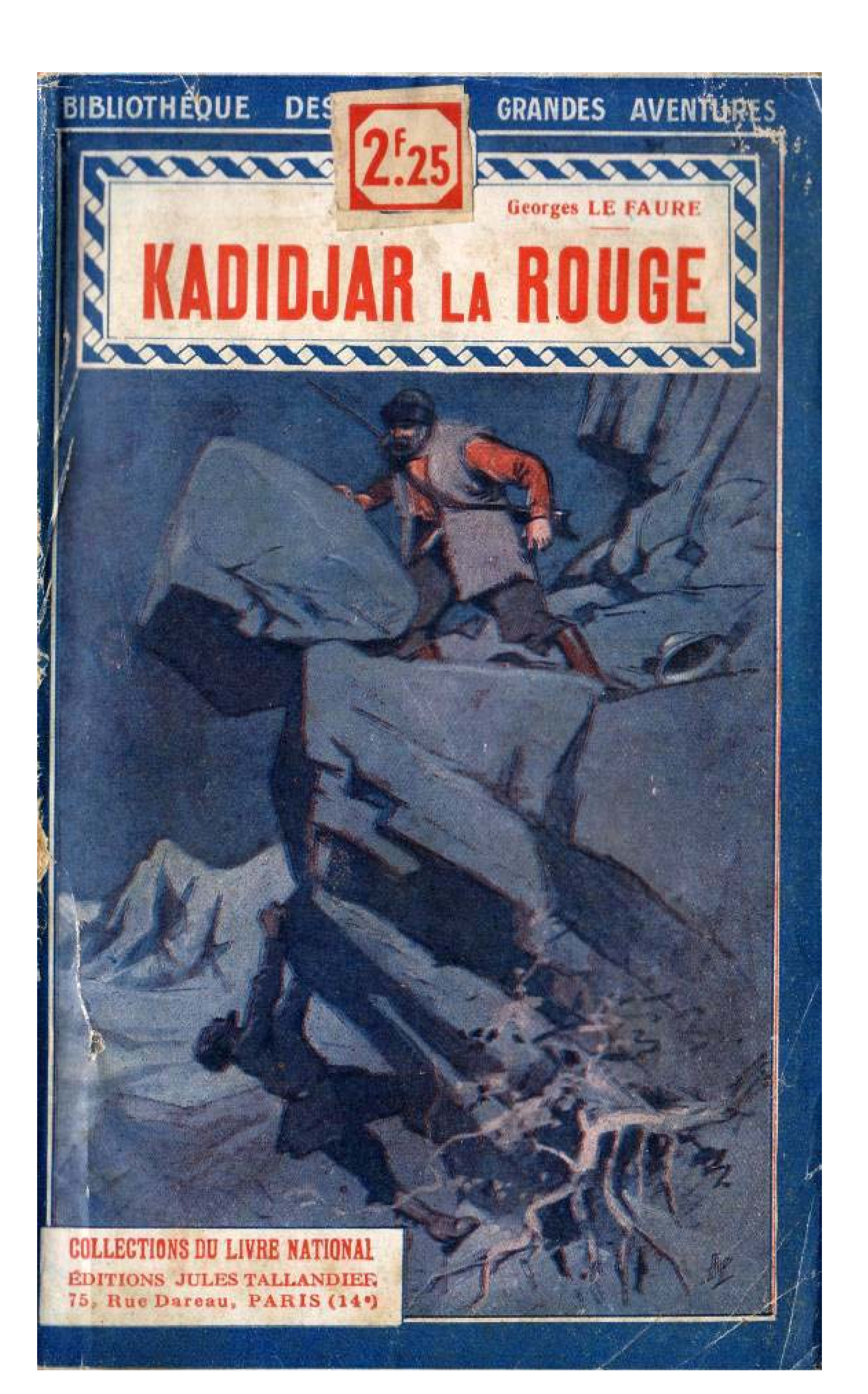

BIBLIOTHÈQUE DES GRANDES AVENTURES
2f,25
Georges LE FAURE
KADIDJAR LA ROUGE
COLLECTIONS DU LIVRE NATIONAL
ÉDITIONS JULES TALLANDIER
75, Rue Dareau, PARIS (14e)

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

DANS LES MONTS SOLIMAN

En avant, à deux ou trois verstes, quelques cavaliers turkmènes servant d'éclaireurs. Puis, les suivant à trois cents mètres d'intervalle, un groupe d'individus à pied, conduisant des chameaux de bât. Ensuite, deux autres cavaliers, ceux-là vêtus de costumes européens, précédant la caravane elle-même. Cette caravane comprenait une vingtaine de serviteurs, menant les uns des ânes chargés de bagages, les autres un troupeau de moutons ; d'autres enfin, le fusil sur l'épaule, et le long couteau national passé dans la ceinture de soie, servant d'escorte.

On avait quitté, avec les premiers rayons de la lune, les plaines de sable qui se déroulent depuis l'oasis de Merv jusqu'au pied des premiers contreforts des monts Soliman.

Avec l'aube, on s'était engagé dans la montagne et depuis trois heures, sous les premiers feux du soleil levant, on montait.

Rude escalade par un sentier étroit, qui s'accrochait, pour ainsi dire, aux flancs escarpés de la montagne, semblable à un gigantesque serpent qui l'eût enlacée de ses replis.

À droite, un mur granitique s'élevant tout droit, perdant sa crête dans le ciel bleu où flambait un implacable soleil.

À gauche, l'abîme, au fond duquel un torrent dont les eaux écumeuses roulaient en bondissant de roche en roche, jetant dans les profondeurs insondables des blancheurs terrifiantes.

Au milieu du groupe formé par le noyau même de la caravane, une femme cheminait lentement, montée sur une mule.

Elle était vêtue d'étoffes du pays, mais coupées à l'européenne, ou peu s'en fallait.

La robe courte, en soie multicolore, laissait voir l'extrémité de bottes en cuir rouge, et le corsage en lainage blanc, serré à la taille par une ceinture de pourpre à boucle d'or et de turquoises, faisait valoir l'élégance de sa personne ; un caftan écarlate l'enveloppait ainsi qu'un peignoir, protégeant sa tête contre le vent chargé de poussière, grâce au capuchon serré sous son menton par une agrafe de pierreries.

Ainsi encadré, le visage, d'un ovale à tenter un statuaire, paraissait plus affiné, plus délicat, plus attirant.

Sous l'arc double des sourcils qu'on eût dits allongés d'un trait de pinceau jusqu'aux tempes, les yeux s'ouvraient à fleur de tête, lumineux.

Le nez droit, mignon, d'une ligne autoritaire cependant ; les lèvres fines et colorées étaient charmantes de dessin, quoique présentant, au point de vue du caractère, les mêmes indices d'énergie que la mobilité des narines et la carrure du menton.

Détail caractéristique et qui frappait au premier abord, en raison de la coupe des vêtements, mais qui s'harmonisait à merveille avec les étoffes dans lesquelles ils étaient taillés, le teint de cette femme était couleur safran… rappelant, par plus d'un point, celui des castes élevées de la race indienne.

De chaque côté de la mule qu'elle montait, un indigène marchait, tenant l'animal par le mors, pour prévenir un faux pas. Une chute se produisant dans les conditions où l'on cheminait eût pu entraîner la mort.

Les deux cavaliers, eux, offraient, en tous points, l'aspect d'Européens.

Semblablement vêtus tous les deux de costumes de voyage en molleton blanc, avec la blouse serrée à la taille par la ceinture de cuir soutenant le revolver, culottes enfoncées dans de hautes bottes fauves fortement éperonnées, ils étaient coiffés du casque colonial en moelle de sureau.

L'un, le plus âgé des deux, qui paraissait avoir de trente à trente-cinq ans, grand de taille, portait la barbe blonde fournie, s'étalant en éventail sur la poitrine ; les moustaches assez épaisses masquaient la bouche, et les yeux disparaissaient derrière les verres bleutés de lunettes à monture d'or.

La grosse pipe de porcelaine qu'il fumait ne contribuait pas peu à lui donner une allure tudesque qu'il ne cherchait d'ailleurs nullement à atténuer.

Son compagnon, plus petit et plus jeune aussi, avait un visage plein de hardiesse, auquel des moustaches brunes, retroussées et découvrant des lèvres moqueuses, donnaient une tournure militaire.

Ce second personnage fumait la cigarette, envoyant dans l'espace, d'un air insouciant, des volutes de fumée qu'il suivait, le sourire aux lèvres.

En allemand, tout à coup, le voyageur à la barbe blonde dit à son compagnon :

– Ne vous semble-t-il pas, Gérard, que Gazul tarde beaucoup à revenir ?

Aussitôt, en allemand aussi, l'autre proposa :

– Si vous le désirez, colonel…

Mais son compagnon l'arrêta et dit avec un accent de mauvaise humeur :

– Encore !... Vous ne serez content, mon ami, que lorsque vous nous aurez fait massacrer.

– C'est vrai... je ne fais pas attention, et la force de l'habitude l'emporte sur toute prudence.

L'autre ajouta :

– C'est comme ce matin, au moment du départ, vous m'avez encore adressé la parole en français.

D'un air tout à fait contrit, le plus jeune des voyageurs murmura :

– Depuis six semaines que nous sommes en route, j'aurais cependant dû m'habituer...

« Mais que voulez-vous ? quand on est accoutumé à parler français depuis son enfance, il est difficile d'accepter comme sa langue maternelle une autre langue que la sienne.

Puis, pour rompre la conversation, il proposa :

– Désirez-vous que je prenne les devants pour savoir à quoi m'en tenir sur Gazul ?

– Non, mon cher ami, c'est à moi qu'il appartient de m'informer...

– Oh ! permettez...

– Suis-je le maître ? demanda le compagnon de Gérard d'une voix autoritaire.

– C'est absolument vrai au point de vue de la hiérarchie, mais laissez-moi dire que vous n'êtes pas le maître de compromettre votre existence... celle de votre femme, d'une manière aussi inutile...

« Songez aussi à l'importance de la mission qui vous est confiée… mission dont l'échec est certain s'il vous arrive malheur !

Ce dernier argument parut, plus que les précédents, peser sur la volonté du voyageur.

Un moment, il tordit nerveusement sa longue barbe. Puis, avec un hochement de tête, il dit laconiquement :

– Allez donc, mon ami, mais soyez prudent.

Gérard fit sentir l'éperon à sa monture qui prit le trot, sans souci des cailloux qui roulaient sous ses sabots.

Nerveuse, la bête semblait se préoccuper peu de la montée.

En un clin d'œil, elle eut rejoint le peloton des Turkmènes qui servaient d'avant-garde.

Ceux-ci, quoique entendant le bruit que faisait le cheval sur le sol caillouteux, continuaient de barrer le chemin ; pas un d'eux n'avait même détourné la tête.

Gérard dut les interpeller vivement pour se faire faire place.

Même, au moment où il passait près d'eux, plusieurs chevaux se mirent à gambader si malencontreusement que sa monture reçut un coup de pied dans les jarrets.

Peu s'en fallut que, sous l'empire de la douleur, se rejetant de côté, son cheval ne roulât dans le précipice.

Après tout, c'était peut-être ce que désiraient les cavaliers turkmènes ?

Gérard s'arrêta net, saisit le fouet tartare suspendu à l'arçon de sa selle et appliqua un coup de lanière terrible sur la croupe du cheval rétif. La bête, surprise, se cabra, pointa et se mit à reculer.

L'homme poussa un hurlement de terreur. Le gouffre était derrière lui ; quelques centimètres à peine l'en séparaient.

C'était la mort.

Soudain, la bête perdit pied, et, avec un hennissement d'épouvante, se cabra.

L'homme abandonna les rênes, tendit les bras.

Gérard, d'un violent coup d'éperon, avait contraint sa monture à s'approcher du gouffre, et au moment même où le Turkmène allait disparaître, il le saisit fortement par sa casaque de peau.

Instinctivement, l'autre avait dégagé ses pieds des étriers. Le malheureux cheval disparut dans l'abîme, agitant ses membres comme s'il eût galopé dans le vidé.

L'homme, lui, était demeuré suspendu au poignet de Gérard.

Celui-ci le déposa sur le sentier, tremblant, livide.

– Qu'Allah te protège et te bénisse ! bégaya-t-il en étendant vers son sauveur ses deux bras aux mains jointes, dans un geste de reconnaissance.

Gérard, sans répondre, poussa son cheval et bientôt eut devancé la petite caravane au point de ne plus entendre le piétinement des chevaux sur le roc dur.

Maintenant, c'était un silence effrayant, sinistre, qui enveloppait la montagne.

L'abîme, au fond duquel se ruait le torrent, avait une telle profondeur que le bruit des eaux ne parvenait plus à l'oreille du jeune homme que semblable à des vagissements, fort atténués, d'enfant.

La nature semblait à Gérard peser sur lui d'effrayante façon.

En même temps, dans son cerveau, voltigeaient des papillons noirs.

Certes, ce n'était point un poltron. Il venait encore, à l'instant, de donner une preuve de crânerie et de sang-froid peu ordinaires.

Mais c'était un nerveux que les influences extérieures impressionnaient profondément.

Néanmoins, il montait toujours, de plus en plus étonné, à chaque pas, de ne point avoir de nouvelles de celui qu'il cherchait.

Soudain, d'elle-même, sa monture s'arrêta ; Gérard l'éperonna, mais elle résista et, frissonnante, demeura immobile, les sabots figés au sol.

Le jeune homme leva son fouet et en cingla cruellement la croupe de la bête. Tirant sur les rênes, elle tendait le cou, allongeant vers le sol sa tête aux oreilles dressées, aux yeux saillants de peur, hors de l'orbite.

De plus en plus surpris, Gérard se pencha pour chercher à se rendre compte du motif qui mettait ainsi obstacle à la marche de sa monture. Rien… à moins que ce ne fût quelques taches brunes qu'il apercevait, de çà et de là, en travers du sentier.

Il sauta à terre et, courbé vers le sol, il demeura étonné de la teinte singulière de ces taches.

Pourpre, on eût dit…

– Du sang, balbutia-t-il, tout d'abord simplement surpris ; du sang…

Puis, quelques secondes seulement plus tard, le soupçon d'un meurtre lui traversa l'esprit et un nom effleura ses lèvres :

– Gazul…

Qu'y avait-il d'invraisemblable à supposer que ce sang fût celui du malheureux que, précisément, son compagnon avait envoyé en avant de la caravane ?

Ainsi seulement se pouvait expliquer son absence incompréhensiblement longue.

Assassiné !…

À genoux maintenant sur le rocher, il examinait de près les taches brunes.

Le meurtre, si toutefois meurtre il y avait, n'avait point été commis depuis longtemps.

Les taches étaient encore toutes fraîches.

Ses mâchoires mâchonnèrent un juron et, de nouveau, son regard se promena autour de lui.

– Gazul ! murmura-t-il.

Relevé maintenant, il laissa sa monture livrée à elle-même et s'avança, l'échine courbée, les yeux fixés sur le sol.

Du sang – oui, c'était bien du sang – en plus grande quantité peut-être que plus bas.

Soudain, il crut distinguer des marques de pas et même des traces de griffes sur le roc qui longeait le sentier, de l'autre côté du gouffre. On eût dit qu'il y avait eu, en cet endroit, une lutte acharnée.

Oui, ce piétinement, ces éraflures indiquaient de claire façon qu'on s'était battu là.

Mais quels avaient été les combattants ?

Et si, comme il avait lieu de le supposer, Gazul était parmi eux, qui de lui ou de ses adversaires, avait succombé ?

En cet instant, il lui sembla entendre, montant du gouffre, un gémissement.

Un frisson à fleur de peau, il s'approcha, et, à plat ventre, la tête et le haut du buste penchés dans le vide, il fouilla l'ombre qui emplissait l'abîme. À la pointe d'un roc, il crut distinguer une masse sombre qui lui parut avoir quelque ressemblance avec une silhouette humaine.

– Gazul ! appela-t-il… Gazul !

Une sorte de vagissement arriva jusqu'à lui.

– Gazul ! répéta-t-il.

L'oreille tendue, il écouta avec angoisse. Alors, du gouffre, monta un appel désespéré, proféré en langue russe :

– À moi… colonel… sauvez-vous… colonel… demi-tour.

La voix, comme étranglée, se tut. Gérard appela encore une fois, se servant, lui aussi, de la langue russe.

– Parle… que veux-tu dire ? peux-tu attendre que j'aille chercher du secours ?… Parle, Gazul.

Mais aucune réponse ne lui parvint.

– Mort ? gronda le jeune homme. Il serait mort !

Mais un geste énergique le mit sur pied.

Il prit le casque colonial qui le coiffait et le posa sur le sol, pour bien marquer la place où se trouvait, dans le gouffre, le malheureux blessé ; puis il sauta en selle et, en dépit de la pente raide du sentier, lança son cheval au galop. À peine avait-il

disparu au premier tournant du sentier, que de derrière l'angle formé par la corniche, à vingt mètres en avant, un homme surgit, vêtu à la façon des montagnards afghans : casaque en peau de mouton ouverte sur une chemise écarlate, large jupe formant culotte, en épais drap gris, enfoncée dans des bottes de cuir rouge.

Dans la ceinture, un long couteau au fourreau d'argent damasquiné était passé.

Sur la tête, un bonnet en drap pourpre, bordé d'une épaisse fourrure d'ourson, était enfoncé jusqu'aux oreilles, masquant les sourcils, voilant en partie les paupières.

Une barbe noire, touffue, envahissait les joues, mangeant le visage, rendant les traits méconnaissables.

En bandoulière, un fusil était jeté, battant les reins de sa longue crosse ouvragée et incrustée de nacre.

Un moment, l'homme demeura immobile, écoutant la galopade terrible du cheval, qui, progressivement, s'éteignait.

Alors, certain de n'être pas dérangé, il s'avança rapidement à l'endroit où Gérard avait déposé son casque colonial.

Durant quelques secondes, il considéra la coiffure, balançant son pied botté avec l'évidente intention de le repousser dans le ravin.

Mais il se ravisa et un sourire singulier crispa ses lèvres.

– Imprudent ! murmura-t-il à mi-voix.

Penché vers l'abîme, il sonda l'ombre.

Au-dessous de lui, ses regards perçants distinguaient mieux encore que ne l'avait pu faire Gérard le corps du malheureux suspendu dans le vide. Un murmure lamentable montait vers lui, suppliant.

L’homme eut un rire qui lui fendit la bouche jusqu’aux oreilles.

Soudain, arriva jusqu’à son oreille le bruit d’une galopade de chevaux.

Il eut un geste d’impatience rageuse et tendit le poing vers l’abîme, puis il fit un mouvement d’épaules pour ramener devant lui son fusil.

Une balle pouvait lui rendre le service de clouer à tout jamais la langue du moribond.

Mais la détonation…

Alors, avisant un roc pesant qui, de la cime de la montagne, avait roulé jusqu’en travers du sentier, il y courut et, réunissant toutes ses forces, il réussit à l’arracher à l’alvéole de glaise et de mousse qui, depuis des semaines, des mois peut-être ou même des années, le soudait au sol.

Réunissant toutes ses forces, l’homme poussa le roc jusqu’au bord de l’abîme, juste au-dessus du malheureux dont la voix gémissante ne cessait de l’implorer.

Ensuite, il s’arc-bouta contre le roc, et d’un effort énergique finit par lui faire perdre l’équilibre.

La masse roula, broyant les arbrisseaux, arrachant les cailloux, bondissant et rebondissant, jusqu’à ce qu’un cri déchirant, quelque chose comme un rugissement de bête frappée à mort, traversât l’espace.

Ensuite plus rien, qu’un silence absolu, terrible, troublant.

Le meurtrier revint vers l’abîme, se pencha, puis se redressa, et après avoir remis à la place même où l’avait déposé Gérard le casque colonial, tournant les talons, il disparut.

En ce moment apparaissait, arrivant au grand trot, Gérard, que suivait sur ses talons son compagnon de voyage, l'homme à la longue barbe blonde et aux lunettes bleues.

CHAPITRE II

LA PRINCESSE KADIDJAR

Sur un plateau étroit, formant pour ainsi dire un palier dans le gigantesque escalier granitique qu'elle gravissait depuis quarante-huit heures, la caravane avait fait halte en même temps que le coucher du soleil.

Le chef de l'expédition aurait bien voulu poursuivre encore pendant deux heures l'escalade, pour passer la nuit sur les sommets.

Mais les Turkmènes avaient déclaré qu'une épaisse buée, sortant du gouffre au fond duquel mugissait ce torrent, s'élèverait, dès les premières heures de la nuit, vers le ciel, et formerait entre la terre et lui un épais écran qui voilerait la lune.

La montagne se trouverait alors plongée dans l'obscurité.

On avait donc fait halte avec les premières ombres, on avait dressé les tentes, et, le repas du soir achevé depuis près d'une heure, le campement était plongé dans le sommeil.

Un air de redoute, ce campement, avec ses bagages dressés en cercle, ainsi qu'un retranchement, et la sentinelle veillant, sur chaque face, auprès d'un grand feu.

Entretenir le feu et signaler le danger extérieur, sous quelque forme qu'il se présentât, telle était la consigne de l'homme.

Dans l'intérieur de cette barricade, les tentes, larges et basses ainsi que des taupinières, formées d'un treillage d'osier recouvert d'une peau épaisse, donnaient de loin l'impression de bêtes énormes accroupies sur le sol.

Deux d'entre elles, cependant, différaient des autres ; deux tentes européennes, hautes, larges, carrées par le sommet, en toile, et tendues à terre au moyen de cordages réglementaires que retenaient des piquets enfoncés à coups de maillet.

Ces deux tentes étaient posées l'une à côté de l'autre, un peu à l'écart, adossées pour ainsi dire au retranchement, comme si leurs propriétaires eussent voulu éviter de se trouver enveloppés à l'improviste par un soudain assaillant.

En outre, tandis que l'une de ces tentes avait son ouverture tournée du côté du campement, l'autre avait la sienne tournée vers l'extérieur.

C'était aussi là une disposition défensive qui trahissait de la part des voyageurs une prudence ainsi qu'un instinct stratégique peu ordinaire.

Pour le moment, l'une de ces deux tentes, la plus grande, était éclairée. À la lueur d'une lampe posée sur une table pliante où se trouvait placé, à côté de tasses d'argent, un samovar ronronnant, trois personnes causaient à voix basse.

Deux hommes et une femme.

Les deux hommes étaient les deux voyageurs européens dont nous avons déjà fait connaissance dans le chapitre précédent.

La femme était celle qui les accompagnait, montée sur une mule.

Accoudée sur la table, le menton dans la main, la voyageuse tenait ses regards anxieusement attachés sur le

visage de celui de ses compagnons qui paraissait commander à l'autre.

On eût dit qu'elle cherchait sur ce visage le reflet d'une vérité qu'il s'efforçait de dissimuler.

Il parlait, s'adressant à Gérard, et cette fois, il parlait en français.

L'événement qui avait dramatisé la fin de l'étape était l'objet de la conversation.

Pour la dixième fois peut-être depuis que les serviteurs s'étaient allés coucher, on parlait de la disparition si tragique de Gazul et on cherchait à en tirer l'enseignement qu'un pareil événement comportait en soi.

Gérard, lui, contrairement à l'opinion de son compagnon, voulait voir là dedans la résultante d'un complot formé depuis longtemps contre la caravane.

Il avait cru remarquer que depuis quelques jours, alors qu'on avait franchi les frontières afghanes, il régnait, parmi les serviteurs, une certaine effervescence.

On chuchotait tout bas ; on se taisait à son approche ; les visages avaient comme des reflets de complot.

– Gazul, affirmait-il, avait été surpris, guetté, assassiné parce qu'on le savait fidèlement attaché au colonel.

« Parce que, par sa connaissance du pays, des hommes, ainsi que de leur langage et de leurs coutumes, il pouvait être d'un adjuvant considérable à l'expédition.

Le jeune homme conclut, en hochant la tête :

– Pour moi, mon colonel, je suis persuadé que le secret de votre mission est pénétré… et que l'assassinat de ce malheureux

Gazul n'est que la première étape dans le chemin criminel où se sont engagés vos adversaires.

Il avait parlé nerveusement, en phrases hachées, d'une voix légèrement étranglée.

Son interlocuteur haussait les sourcils, attachant sur lui des regards curieux.

– En vérité, mon cher Gérard, fit-il, on dirait à vous voir, à vous entendre…

Il n'acheva pas, la parole brusquement coupée par le jeune homme.

– Que j'ai peur ?… oui, mon colonel, c'est la vérité… j'ai peur.

– Vous !

– Mais non pour moi… j'ai fait suffisamment mes preuves dans tous les pays où j'ai traîné mes guêtres jusqu'à présent, pour que, sans forfanterie, je puisse admettre que vous ayez de moi une semblable opinion.

La jeune femme s'écria à son tour :

– J'espère, monsieur Gérard, que ce n'est pas pour moi non plus que vous avez peur… vous me connaissez suffisamment, je pense…

– Pour être persuadé que votre âme est à la hauteur des dangers qui peuvent vous menacer, oui, princesse.

« Mais ce n'est pas parce que votre âme est virile que les dangers peuvent être moins réels et moins sérieux.

La voyageuse battit de son pied finement botté de maroquin rouge le sol que recouvrait un épais tapis de Turkestan, et murmura :

– Que ne donnerais-je pas pour être déjà arrivée dans le Pendjab !… Là, au moins, nous serions en sûreté…

– Relativement, rectifia alors celui que Gérard traitait de colonel.

Et avec un sourire qui illumina son visage d'un rayon de bonté sans égale, il ajouta :

– Oui, relativement, car tu oublies, ma douce Anna, que, pour changer de latitude, nous ne ferons que changer de nature de danger.

« Ici, parmi ces tribus sauvages, cruelles, que ne dompte aucune autorité reconnue, que ne contient la crainte d'aucun pouvoir, c'est une mort précédée de supplices horribles qui nous attend.

« Là-bas, aussitôt franchies les frontières de l'empire de l'Inde, si je suis pris, c'est un peloton d'habits rouges qui me logeront dans le corps douze balles.

– Ah ! taisez-vous, Fedor, taisez-vous ! supplia la jeune femme en joignant les mains.

Mais le colonel, d'une voix nette et tranchante, déclara :

– Pardonne la peine que je te cause, ma douce amie, mais je veux, dans ton intérêt même, que tu aies sans cesse présente à l'esprit l'idée du sort qui m'attend peut-être.

« Le coup qui te frappera – s'il doit te frapper – sera moins rude.

Deux larmes avaient coulé à l'extrémité des longs cils qui frangeaient les paupières de la jeune femme.

Mais, brusquement, il se fit dans son visage une transformation radicale : ses traits, si doux, se durcirent ; un

éclair jaillit de ses grands yeux noirs, en même temps que les fines narines de son nez palpitaient sous un souffle de colère.

– Ah ! s'écria-t-elle d'une voix sourde, tandis que sa main mignonne se crispait ; ah ! je le jure, s'il vous arrivait malheur, je saurais vous venger terriblement !

Le colonel eut un claquement de langue impatienté ; puis il posa sur le cendrier d'argent la cigarette qu'il avait aux lèvres et, se levant, il s'approcha de la jeune femme dont il prit la main dans les siennes :

– Voyons, Anna, voyons… dit-il de cette voix moitié caressante, moitié sévère, dont on use pour réprimander les petits enfants, tu n'es point raisonnable ; sont-ce là les engagements que tu as pris envers moi, lors de notre départ de Moscou ?

« C'est à mon corps défendant que je t'ai emmenée avec moi, tu t'en souviens, et si j'ai cédé à tes instances, c'est parce qu'il avait été convenu que jamais une parole de défaillance ne sortirait de tes lèvres !

Sous le reproche, la jeune femme se redressa vibrante, et elle répliqua fièrement :

– J'espère que, comme M. Gérard, vous me ferez l'honneur de ne pas croire que ce soit pour moi que je tremble ?

« Vous connaissez ma vie : vous savez quelle existence j'ai menée pendant toute ma jeunesse, luttant dans les montagnes du Chitral, aux côtés de mon père, pour l'indépendance de son royaume.

« J'ai fait acte de soldat pendant cinq ans.

« Pendant cinq ans, j'ai été accoutumé à regarder la mort face à face.

« Pendant cinq ans, j'ai vécu dans le sang.

« La mort n'a point fait trembler la princesse Edzer Kadidjar, celle que ses sujets avaient surnommée Kadidjar la Rouge, à cause des maculatures sanglantes qui, après chaque combat, empourpraient ses mains et sa face.

« Pensez-vous que cette mort soit de nature à troubler la femme du colonel Mohilew ?

Cette réponse faite avec une fierté sans égale troubla profondément le colonel.

Il étreignit contre sa poitrine la tête adorée de sa femme et s'écria :

– Que tu es belle et comme je t'aime !

Mais elle n'avait point achevé ce qu'elle avait à dire :

– C'est pour vous, c'est pour toi que j'ai peur ; regarde-moi cheminer pendant le jour : aucun de ceux qui me connaissent ne pourrait soupçonner les angoisses qui me torturent.

« Et cependant, l'œil aux aguets, je surveille l'horizon, je sonde les précipices, je scrute les sommets, cherchant à pressentir le danger qui te menace, embusqué à chaque pas.

« La nuit, alors que tu me crois endormie, je suis aux écoutes, l'oreille tendue vers le silence, guettant les pas de ceux que je soupçonne capables de venir te frapper durant ton sommeil.

« Oui, voilà pourquoi j'ai peur… n'est-ce pas pardonnable et peux-tu m'en vouloir de cette défaillance, – si toutefois, c'en est une ?

« Mais ce n'est pas tout : je songe au but que tu t'es donné et j'appréhende que toute ton audace, toute ton énergie ne se brisent contre des obstacles que nous n'avons pas prévus.

Elle s'était dressée et, ainsi éclairée par la lueur crue de la lampe qui faisait étinceler les pierreries dont étaient ornés ses vêtements, elle donnait l'impression de quelque statue hindoue, mystérieuse et sacrée.

– Oui, je songe aussi à la promesse que tu m'as faite, promesse que t'avait faite l'empereur : le jour où le drapeau russe flottera sur la citadelle anglaise de l'Inde…

« Le jour où les habits rouges auront été jetés à la mer par les baïonnettes de tes soldats, ce jour-là, le royaume paternel sera rendu à son héritière légitime.

« Tu l'as promis.

– C'est promis…

– Ah ! s'écria-t-elle avec une exaltation sublime, ce jour-là, avec quelle joie je la déposerai sur ta tête, cette couronne royale !

« Comme elle ira bien à ta fierté, à ta noblesse…

« Ah ! mon Fedor ! Quelle joie ! Quel orgueil !

Gérard, comme très surpris de ces paroles, regardait le colonel, semblant lui demander jusqu'à quel point il devait prêter crédit à ce que venait de dire la princesse.

Le colonel, lui, paraissait mécontent et, en effet, quelque chose de ce mécontentement perça dans l'explication qu'il crut devoir donner à son compagnon de voyage.

– Ce que vient de dire la princesse, mon cher ami, est l'exacte vérité. L'empereur a bien voulu me promettre, dans le cas où mon plan réussirait, que le royaume paternel, aussitôt arraché à la domination anglaise, serait restitué à la princesse Kadidjar.

– Il t’a promis aussi que tu aurais l’autorisation de partager avec moi le pouvoir ! ajouta Mme Mohilew.

Ainsi qu’à une enfant gâtée à laquelle on ne veut causer aucun chagrin, – si léger soit-il, – le colonel répondit avec une caresse dans la voix ?

– Oui, ma jolie princesse, oui ; c’est chose entendue et, le moment venu, je ne prétends nullement me dérober à l’exécution des promesses que j’ai pu faire.

« Mais le royaume d’Edzer Kadidjar est enclavé dans les Indes.

« Laisse le colonel conquérir les Indes, pour permettre au mari de la princesse Edzer de monter sur le trône où elle veut bien le faire asseoir à côté d’elle.

Puis, la prenant par la main :

– Maintenant, mon amie, il est temps, je crois, pour toi, d’aller prendre du repos ; les émotions ont augmenté les fatigues de la journée.

« Regagne ta couchette et fais de beaux rêves, des rêves dorés de future souveraine.

Gérard protesta en riant :

– Non pas, princesse ne faites point cela : tous songes sont mensonges.

La jeune femme redressa la tête dans un mouvement d’indicible fierté et, enveloppant son mari dans un éclair fulgurant :

– Non, monsieur Gérard ; avec un homme tel que celui-ci, les fictions deviennent rapidement des réalités.

« Sa bravoure m’est un sûr garant que je puis, sans être dupe, rêver du royaume de Kadidjar ; car c’est du sabre de ce vaillant qu’en dépend la conquête.

Et, présentant son front au colonel :

– Bonsoir, ami, et ne travaillez pas trop tard, car vous aussi avez besoin de repos.

La jeune femme tendit sa main à Gérard qui s’inclina et y déposa un respectueux baiser.

Puis, le colonel, un bras passé autour de la taille de la jeune femme, la conduisit jusqu’à une portière masquant l’ouverture percée dans la cloison légère qui séparait la tente en deux compartiments.

Il revint vers Gérard, d’un pas nerveux, demeura un instant debout, près de son compagnon, les regards fixés sur la tenture de Karamani derrière laquelle venait de disparaître sa femme.

Puis il poussa un léger soupir et, faisant retomber sa main sur l’épaule de son compagnon :

– Maintenant, travaillons.

Mohilew s’assit devant une petite table dressée à côté de celle sur laquelle se trouvait placé le samovar.

Sur cette table, Gérard étala des cartes que le colonel piqua d’épingles, auxquelles étaient fixés de minuscules drapeaux de différentes couleurs.

Gérard, lui, pendant ce temps-là, sortait d’un portefeuille des papiers qu’il posait sur la table à côté des cartes.

Le colonel demanda :

– Vous êtes sûr des cotes relevées hier ?

– Oui, colonel, parfaitement certain ; je les ai mises au net, dès hier soir, avant de me coucher.

– Cependant, je trouve une solution de continuité dans le cours des chaînons des monts Thoas…

« Regardez… voici bien, ici, la route que nous avons suivie ce matin, et là… le sentier dans lequel nous nous sommes engagés après la halte.

« Du moins, c'est ainsi que je traduis votre croquis.

– Absolument exact.

– Voici bien encore, n'est-ce pas ? le torrent que nous avons eu tant de peine à traverser dans l'après-midi, et enfin les ravins que nous avons côtoyés et le plateau sur lequel nous campons.

– Absolument, colonel, et si vous voulez voir les notes que j'ai prises, avec les cotes…

– D'accord… mais comment se fait-il alors qu'entre votre relevé d'hier et celui d'aujourd'hui… tenez… ici… vous rendez-vous compte ?

– Parfaitement, et c'est très exact ; seulement, colonel, vous oubliez que là… en ce point-ci… se trouve cette caverne que nous avons explorée.

« Cette caverne aux turquoises.

Mohilew ne put retenir une exclamation.

– C'est, ma foi, vrai : où donc ai-je la tête ?

– Vous vous êtes même écrié, malgré vous : « Quel superbe tunnel cela fera ! »

Le colonel posa sa main sur les bras de Gérard, et, promenant autour de lui un regard soupçonneux, comme s'il eût

craint que quelque oreille indiscrète pût s'embusquer aux environs.

– Silence, donc ; est-ce une raison parce que, moi, j'ai commis une imprudence, pour que vous, à votre tour, vous en commettiez une autre ?

Et se penchant à même sur les croquis étalés sur la table à côté des cartes, il murmura :

– Oui, cela fera un superbe tunnel, surtout si ce que ce malheureux Gazul nous assurait se trouve vrai, à savoir que cette caverne a une issue de l'autre côté de la montagne.

– Cela épargnerait des travaux coûteux.

– Eh ! s'il ne s'agissait que d'argent ! ce n'est point une considération de cette nature qui pourrait faire hésiter l'empereur ; mais vous vous rendez compte comme moi de la difficulté, je dois dire de l'impossibilité à laquelle nous nous heurterions.

– Cette montagne est comme un mur.

« Et à moins d'employer des voies à crémaillère…

– Inutile de songer à cela, nous n'aurions aucune sécurité ; la surveillance d'une semblable ligne offrirait des difficultés telles que l'exécution en serait irréalisable.

« Il serait trop facile à l'ennemi de la couper… ou du moins de la détériorer.

« Ensuite on ne pourrait avoir une vitesse de transports suffisante.

« Enfin, il y aurait une question de transbordement qui ne serait pas sans constituer un sérieux obstacle.

Le front du colonel s'était barré de plis soucieux.

Gérard lui dit :

– Mais à quoi bon nous forger des inquiétudes, puisque, grâce à ce bienheureux tunnel, nous nous moquons de la montagne : nous la considérons comme une quantité absolument négligeable ?

Mohilew sourit et riposta :

– Et là ! eh là ! ne nous emballons pas ainsi, mon jeune ami, et ne bâtissez pas vos châteaux sur les racontars d'un indigène, lequel tint lui-même les détails qu'il nous a donnés de deuxième ou troisième main.

« Songez que cette montagne, si notre estimation est exacte, doit mesurer à sa base quelque chose comme une vingtaine de kilomètres.

« Avons-nous le droit d'espérer, – en admettant que cette seconde issue dont a parlé Gazul existe véritablement, – avons-nous le droit d'espérer que ces vingt kilomètres se présenteront ainsi qu'une plaine, sans être coupés d'obstacles, infranchissables peut-être ?

Gérard eut un geste de protestation, déclarant :

– Loin de moi la pensée d'affirmer une telle hérésie, colonel ; seulement, chez nous, il est un principe : c'est de toujours choisir, entre deux maux, le moindre ; et du moment que, voyant devant moi se dresser une montagne dont je reconnais l'escalade impossible, si je constate qu'il est possible de la traverser à sa base, je considère la traversée comme faite…, principe…

Le jeune homme ajouta en riant :

– D'ailleurs, en géométrie, combien y a-t-il de problèmes dont la solution dépend, elle aussi, de principes ainsi résolus sur le papier ?

Il ajouta :

– C’est le seul moyen d’aller de l’avant en ne s’arrêtant pas aux bagatelles de la porte.

Égayé par l’entrain de son compagnon, le colonel riposta sur le même ton :

– Dieu veuille que ce ne soient pas les bagatelles de la porte qui nous arrêtent !

Le travail se poursuivit ainsi durant une couple d’heures, tantôt silencieusement, tantôt coupé par des fragments de dialogue – sérieux du côté du colonel : gai, au contraire, du côté de Gérard.

Sur le caractère enjoué du Parisien, les événements, quelque dramatiques qu’ils fussent, ne produisaient jamais qu’une impression peu profonde.

Quoique né aux environs du faubourg Montmartre, il avait en lui quelque chose du fatalisme de l’Oriental ; rien n’arrivait dans la vie que parce qu’une volonté supérieure à la sienne avait décidé que cela devait arriver.

Ensuite son tempérament aventureux le poussait à aller de l’avant, sans jamais regarder derrière lui. C’était plutôt un éclaireur qu’un organisateur et c’était en cela que son caractère se complétait admirablement avec celui du colonel.

Sage, pondéré, prudent, réfléchi, Mohilew aurait peut-être été sans lui sinon trop pusillanime, du moins trop exagérément tatillon.

Gérard était là qui l’entraînait.

Soudain, le jeune homme eut un bâillement qu’il dissimula imparfaitement derrière sa main. Le colonel releva la tête, puis tira sa montre et, avec un mouvement de contrariété, il murmura :

– Je vous demande bien pardon, mon cher ami, pour mon égoïsme terrible : je vous fais travailler là, sans réfléchir que les fatigues de la journées ont été rudes et que vous avez besoin de repos.

Gérard protesta, mais faiblement, car la vérité était qu'il se trouvait rompu et que, depuis quelques instants, la veillée se prolongeant, il ne résistait qu'avec peine au sommeil.

– Rentrez chez vous et à demain, fit le colonel en lui prenant la main qu'il serra avec son énergie coutumière.

Puis il accompagna le jeune homme jusqu'au seuil de la tente.

Discrètement, les deux hommes marchaient sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller Mme Mohilew, qui dormait de l'autre côté de la légère cloison…

– À demain, colonel, dit Gérard en serrant de nouveau la main de son compagnon de voyage, avant de prendre définitivement congé de lui.

– Je ne vous souhaite pas une bonne nuit, dit le colonel en riant, je crois que c'est inutile.

– Je le crois aussi, répondit le jeune homme en rentrant dans sa tente.

Celle-ci, contrairement à celle du colonel, avait son ouverture tournée vers l'intérieur du campement.

Gérard, outre le poste de secrétaire qu'il remplissait auprès de M. Mohilew, avait été chargé par lui de la surveillance du personnel, et sa tente, ainsi orientée à toutes les haltes, lui permettait d'exercer une surveillance ininterrompue sur les gens de la mission. Le colonel, au contraire, s'était réservé tout ce qui avait trait au rôle militaire de l'expédition.

Il avait, depuis plusieurs années, passé sa vie en Asie ; il avait pris part à toutes les expéditions dernières – celles qui avaient abouti à la conquête de Turkestan et des territoires de Boukhara.

Il avait acquis une grande expérience, concernant les choses et les gens de ces contrées asiatiques.

La sûreté de la caravane dépendait donc d'une surveillance pour ainsi dire ininterrompue. Voilà pourquoi toujours l'entrée de la tente de Mohilew était tournée vers l'extérieur, faisant de lui comme une sentinelle du campement.

La vérité était qu'il dormait peu, en homme habitué aux alertes incessantes dont sont remplies les nuits des soldats dans les steppes asiatiques ; il dormait d'un œil, suivant l'expression populaire.

Maintenant il se rendait compte que les événements dont avait été dramatisée la journée exigeaient de lui, pour la nuit qui venait, une surveillance plus active.

Ce Gazul dont il avait à déplorer la mort était son homme de confiance.

C'était un Turkmène dont il avait, depuis la soumission du pays, reconnu la loyauté et qu'il avait attaché à sa personne en qualité d'interprète d'abord et de guide, puis, pour ainsi dire, d'ordonnance et d'homme de confiance.

Sa disparition était pour le colonel une grosse perte. Désormais, il lui faudrait ne s'en remettre qu'à lui-même, à lui seul, du soin de veiller.

Or, les forces humaines ont des limites.

C'était à cela qu'il songeait, accoudé au montant de corde qui encadrait l'ouverture de la tente, tandis que ses regards erraient hors du campement, à travers l'étroit plateau sur lequel on avait fait halte.

Pour étroit qu'il fût, ce plateau n'aurait pu être plus merveilleusement choisi afin de passer la nuit.

D'un côté, à moins de cent mètres en avant, la montagne s'élevait à pic, tel un mur de granit.

De l'autre côté, la profondeur du gouffre dont le sentier suivait la crête.

En avant, le vide formé par l'étroite vallée au-dessus de laquelle s'élevait l'escalier gigantesque que l'on montait depuis quarante-huit heures.

Enfin, en arrière, le chemin par lequel on était arrivé. Quant au plateau lui-même, qu'on s'imagine une table de granit, sans un arbre, sans une herbe, sans un caillou.

Rien qui pût servir à masquer l'approche d'un ennemi.

Au point de vue militaire, cette position était merveilleuse, et si le colonel n'eût eu d'autre souci en tête, il eût pu se livrer, en toute sécurité aux douceurs reposantes du sommeil. Aucune surprise n'était à craindre.

Mais outre les inquiétudes provenant d'incidents récents, outre ensuite les angoisses avec lesquelles il vivait sans trêve depuis son départ, en raison même de la présence de sa femme à ses côtés, Mohilew avait aussi et surtout l'anxiété de la réussite ou de la non-réussite de ses projets.

Non qu'il fût ambitieux !

C'était un modeste qui trouvait dans sa conscience la seule récompense qui lui importât. Patriote avant tout, par-dessus tout, il avait consacré toutes les forces de son âme et de son esprit, toute l'énergie de son être physique à la réalisation de son projet audacieux.

– La conquête de l'Inde par la Russie.

Certes, il ne pouvait émettre la prétention d'avoir le premier songé à la réalisation de cette audacieuse et gigantesque aventure.

Au siècle dernier déjà, les tzars se préoccupaient d'une question qui leur avait été imposée par la nature même du pays.

Entre la Russie au Nord et les Anglais au Sud, sont d'immenses contrées qui, depuis des siècles, forment entre les deux empires ce que l'on nomme, dans le langage spécial à la diplomatie, un état tampon.

Cette zone sépare les deux empires et les empêche de se trouver face à face, jusqu'à présent.

Mais la conquête appelle la conquête ; un pas fait en avant en entraîne un autre.

Peu à peu la Russie, franchissant l'Oural, a pris le Caucase, la Caspienne, le Turkestan, et maintenant a poussé ses avant-postes sur la frontière même de l'Afghanistan, aux portes de Hérat.

De son côté, l'Angleterre, franchissant les frontières naturelles de l'Inde, a imaginé une ligne de frontières scientifiques qui a fait tomber sous son influence une zone considérable dans laquelle s'agitent perpétuellement des peuplades indépendantes qui finiront tôt ou tard par accepter le joug.

Déjà une partie de l'Afghanistan a reçu des tronçons de chemin de fer indien.

Quand ces chemins de fer atteindront Caboul et Kandahar, l'émir, qui a réussi, grâce à un jeu de balance fort habile, à conserver jusqu'ici son indépendance, l'émir ne sera plus alors qu'un vassal de l'empire des Indes.

À moins…

À moins qu'auparavant il ne soit devenu celui de la Russie.

Mais quoi qu'il doive advenir de l'émir d'Afghanistan, lorsque les troupes russes et anglaises se trouveront en présence, que ce soit sur les frontières du Turkestan, que ce soit sur celles de l'Inde, les fusils partiront tout seuls.

Alors s'imposera cette lutte qu'il y a quelque trente ans Bismarck baptisa « la lutte de l'éléphant et de la baleine ».

C'était en prévision de cette lutte que le colonel Mohilew avait sollicité du tzar l'autorisation de se lancer dans les steppes pour y étudier un moyen de pénétration spécial et tout secret.

Attaquer l'ennemi de front, c'était parfait.

Mais le surprendre sur ses derrières, c'était encore mieux.

Pris entre deux feux, les Anglais, au jour de la lutte, seraient promptement hors d'état de résister.

La conquête de l'Inde, qu'on aurait mis des années à préparer, ne serait plus alors que l'affaire d'une semaine ou deux.

Pas davantage.

Et ce n'était pas seulement son cœur de soldat et de patriote qui se réjouissait de la possibilité d'un pareil résultat.

Mais aussi son âme de philanthrope, pitoyable aux hécatombes sanglantes de la guerre.

Car son âme était aussi bonne que son caractère était grand.

CHAPITRE III

LE COURRIER DE L'EMPEREUR

Dans l'audacieuse aventure où se jouait sa vie, le colonel Mohilew n'avait aucun élément d'ambition.

Mais seulement son amour vibrant de la patrie, un dévouement absolu à l'empereur, et un désir ardent d'éviter par avance une trop grande effusion de sang.

Quant au royaume dont sa femme l'entretenait souvent, il n'y songeait même pas… ou du moins, s'il y songeait, c'était pour se réjouir de la grande joie que cela ferait à la descendante des Kadidjar de remonter sur ce trône du haut duquel son père avait été si brutalement précipité par les Anglais.

Pour faire s'entr'ouvrir dans un sourire les lèvres de sa divine Anna, il n'était rien que l'aventureux colonel ne fût prêt à tenter.

Et cette considération, d'ordre tout conjugal, entrait bien pour quelque chose dans l'âpre désir qu'il avait de réussir.

Depuis un long moment, il était ainsi immobile et rêveur, écoutant s'agiter dans son cerveau en fièvre ses pensées tumultueuses, tandis qu'au silence profond de la nuit les eaux qui bouillonnaient au fond du gouffre faisaient un accompagnement mystérieux.

Soudain, s'éveillant de son rêve dans lequel il s'engourdissait, Fedor Mohilew tressaillit, se redressa et passa la main, dans un geste nerveux, sur son front.

On eût dit qu'il voulait chasser loin de lui les idées attristantes qui obsédaient son esprit.

Puis, d'une voix ferme, il dit :

– Coûte que coûte, j'arriverai.

Cette affirmation, plus énergique que jamais, formulée, le colonel pivota sur ses talons, rentra dans sa tente, prit sur la table de travail, tout encombrée de paperasses et de cartes, un des revolvers qui s'y trouvaient placés, pour ainsi dire, en guise de presse-papiers.

L'arme glissée dans la poche de son veston de flanelle blanche, il s'enveloppa d'un ample kaftan de couleur sombre, ce qui lui permettait de se glisser plus aisément méconnaissable dans l'obscurité, et sortit.

À pas lents et discrets, il allait, s'efforçant de masquer le bruit de sa marche.

Il suivait les retranchements faits de ballots et de caisses, se dissimulant très adroitement, sans y mettre en apparence aucune affectation.

En un certain point, il enjamba les bagages et se trouva hors du campement.

Alors il marcha droit devant lui, comme s'il eût voulu aller toucher avec sa main le mur de granit qui s'élevait à cinq cents mètres.

Mais à peu de distance, il volta et revint sur ses pas, se dirigeant vers les foyers allumés sur les faces du camp, projetant à une vingtaine de pas du retranchement une clarté rougeâtre d'incendie.

Un homme, tout de blanc vêtu, à la mode du pays afgan, apparaissait fort distinctement accroupi sur le sol, tenant posé en travers de ses genoux un long fusil.

Tant que le colonel se trouva dans l'ombre, l'homme demeura immobile, semblant dormir.

Mais à peine sa silhouette émergea-t-elle dans la zone lumineuse formée par les foyers, qu'un craquement se fit entendre.

C'était un premier avertissement très significatif.

Mais le colonel n'en tint compte et continua d'avancer…

La sentinelle alors se dressa.

Son fusil s'allongea horizontalement, le canon dirigé vers le survenant.

En même temps, d'une voix sourde, gutturale, l'homme articulait l'ordre impérieux d'arrêter.

Le colonel avançait toujours.

Pour la seconde fois, la sentinelle réitéra son ordre.

Alors, laconiquement, d'une voix qui ne tremblait pas, Mohilew dit en langue turkmène :

– C'est moi.

L'homme reconnut son chef et, le fusil abaissé, il reprit sa pose hiératiquement immobile.

Mohilew, qui avait poursuivi sa marche, se trouva alors près de la sentinelle et lui mit la main sur l'épaule :

– C'est bien… Kafdi… je suis content de toi, dit-il.

Il passa, poursuivant sa ronde, lentement, inspectant méticuleusement les alentours, ainsi qu'il faisait chaque nuit… veillant, tandis qu'ils dormaient, à la sécurité de ses compagnons de voyage.

Pour la seconde, la troisième sentinelle, il agit ainsi qu'il avait fait pour la première.

Le quatrième côté du campement faisait face – nous l'avons dit – au précipice qui longeait le sentier.

À peine deux ou trois mètres séparaient le retranchement du bord du gouffre.

De ce côté, il était bien improbable qu'aucune alerte pût se produire.

Néanmoins, le colonel avait tenu que cette face du camp fût gardée comme les trois autres.

Donc un grand feu y avait été allumé et une sentinelle y avait été placée, avec, pour consigne, comme ses camarades, d'entretenir le foyer et de veiller à l'extérieur.

Le colonel s'arrêta net, étonné, ému, mécontent.

Cette face du campement était sombre : le feu avait été allumé, mais faute de soins, il s'était éteint.

Ou du moins il s'éteignait : une légère colonne de fumée s'élevait du sol vers le ciel, avec, par instants, des paillettes d'étincelles luisant dans l'ombre.

Hardiment, Mohilew s'avança, l'oreille aux écoutes, les regards sondant l'obscurité.

Rien ne s'entendit, personne ne bougea.

Le colonel put ainsi approcher jusqu'aux cendres du foyer sans avoir été arrêté, ainsi qu'il l'avait été précédemment.

Une forme blanche était étendue à terre.

La sentinelle gisait là, sans mouvement.

Elle dormait profondément, ronflant en sourdine sur un rythme d'orgue.

Mohilew ne fut pas maître de sa colère.

Redressé soudainement, il allongea la jambe et frappa rudement le dormeur de l'extrémité de sa botte.

L'autre bondit, ayant aux lèvres un hurlement, mais pas tant de douleur que de surprise.

Les yeux encore gonflés de sommeil, ne reconnaissant pas l'auteur de cette stupéfiante agression, il avait, en se relevant, saisi son fusil.

Il l'armait.

Brutalement, le colonel avait empoigné l'arme et la lui arrachait.

– Misérable… chien… c'est ainsi que tu tiens le serment fait de me servir fidèlement, de donner ta vie pour protéger la mienne et celle de tes compagnons, qui dorment là, sous ta garde ?

« Désormais, c'est un fouet que tu auras pour arme ; car tu conduiras les bêtes de somme.

Et, le chassant avec énergie, il ajouta :

– Va-t'en aux bagages ; c'est ta place, avec les ânes et les chameaux !

L'homme, la tête basse, les épaules courbées, s'éloigna dans la nuit.

Le colonel, sans hésitation, marcha vers une des tentes tartares et appela d'une voix forte, impérative.

Une tête parut presque aussitôt, montrant dans la nuit des yeux écarquillés sous des sourcils haussés de surprise.

Après avoir respectueusement écouté ce que lui disait son chef, l'homme sortit, prit le fusil qui lui était tendu et s'en fut se poster au bord de la ravine, là où, quelques instants encore auparavant, dormait son camarade.

Ayant ainsi assuré la sécurité du camp, Mohilew se retourna.

Il flâna un peu à travers les tentes, les bagages, le parc d'animaux.

Ensuite de quoi il rentra dans sa tente.

Mais, presque aussitôt, il tressaillit et s'immobilisa, l'oreille tendue, cherchant à comprendre la nature d'un bruit qui l'avait frappé. Rien… le silence le plus absolu régnait dans la tente et au dehors.

Rapidement, il gagna le seuil, s'arrêta, promenant de droite et de gauche des regards investigateurs.

Décidément, il s'était trompé… ou du moins il ne voyait rien. Il tourna les talons et revint vers son lit de camp.

Un moment, il hésita encore, consulta sa montre ; les aiguilles marquaient onze heures.

Alors, avec un léger haussement d'épaules d'indifférence, il s'étendit sur l'étroite couchette et, s'étant enveloppé d'une épaisse couverture, s'immobilisa.

Chez cet homme, la force de volonté était telle que, sans sommeil, il s'endormit presque aussitôt, parce qu'il voulut dormir.

Il n'avait que peu de temps à consacrer au repos et il estimait nécessaire, dans l'intérêt commun, de ne pas perdre une parcelle de ce temps.

Quelques instants s'écoulèrent ; puis de dessous le lit de camp que masquait entièrement la couverture, traînant jusqu'au sol, une tête sortit, lentement, lentement, avec une méfiance extraordinaire.

Dans une face qu'enveloppait presque entièrement l'ample capuchon d'un kaftan de couleur sombre, deux yeux luisaient, arrondis par l'angoisse.

Une barbe roussâtre, clairsemée, couvrant les joues, masquant les lèvres, et hirsute, ne contribuait pas peu à donner à la physionomie un aspect farouche.

Après la tête, ce fut le buste, puis les hanches et enfin les jambes. Mais l'individu avait mis près de dix minutes avant d'apparaître en entier hors de sa cachette.

Accroupi sur la natte qui couvrait le sol, l'homme demeura encore longtemps immobile, les regards attachés sur le lit de camp.

Il voulait s'assurer que le sommeil du colonel n'était pas une feinte – qu'il pouvait s'y fier en toute sécurité.

La respiration du dormeur continuait d'être rythmée admirablement ; pas le moindre tressaillement n'agitait le corps.

La main qui pendait hors de l'ouverture semblait celle d'un cadavre.

L'homme alors se redressa.

Il était de haute taille, avec des épaules larges qui dénotaient une force musculaire peu commune.

Sous le kaftan qui l'enveloppait, les pieds passaient, chaussés de bottes en maroquin rouge armées de longs éperons et souillées de maculatures brunes, qui devaient être du sang.

D’un glissement presque imperceptible et silencieux, il s’approcha du lit de camp sur lequel, plein de confiance, reposait le colonel qu’il toucha à l’épaule. Instantanément, Mohilew fut assis sur son séant.

– Qui es-tu ? Que veux-tu ? demanda-t-il, brièvement, mais cependant en possession de tout son sang-froid.

L’homme mit un doigt sur ses lèvres et dit à voix basse :

– Fais silence, mon colonel.

À s’entendre donner ce titre ignoré de tous ceux qui l’accompagnaient, sauf sa femme et Gérard, Mohilew s’étonna :

– Qui donc es-tu ?

En posant cette question, il se levait et étendait la main vers le revolver posé non loin, sur une table pliante qui supportait la lampe dont s’éclairait la tente.

L’autre s’écarta, pour lui laisser la possibilité de prendre l’arme, et quand les doigts du chef eurent saisi la crosse, il attendit.

Très surpris d’une semblable attitude, rassuré aussi par une si grande quiétude, Mohilew reposa son revolver sur la table et demanda :

– Qui es-tu ?

D’un hochement de tête, l’homme indiqua la cloison de paille derrière laquelle reposait la voyageuse et, une fois encore, murmura :

– Fais silence, mon colonel.

Puis, sur un ton de confidence :

– J’avais ordre de te rejoindre, mon colonel, sans que personne ne pût me soupçonner ; voici deux jours que je te suis, attendant, sans pouvoir le trouver, le moment de t’aborder.

« Tu as un service de sentinelles remarquable, toujours en éveil… jamais une défaillance…

« Enfin, ce soir, l’une d’elles s’est endormie… j’en ai profité pour me glisser dans le campement.

« Et voilà.

La surprise que provoquait chez le colonel cette explication faite si naturellement se traduisit par un haussement de sourcils et par un éclair qui brilla dans sa prunelle.

– Par où as-tu passé ? demanda-t-il.

– Par le ravin.

– Tu risquais la mort.

– Pour le service de notre père le tzar, quels risques ne doit-on pas affronter ?

« J’avais des ordres et il me fallait les exécuter.

Un soupçon traversa l’esprit de Mohilew, qui demanda :

– La preuve que tu me dis la vérité… que tu n’es pas un espion… un traître…

L’autre, très placidement, répliqua :

– Tout à l’heure, tu dormais, mon colonel, j’aurais pu te tuer.

C’était vrai ; Mohilew inclina la tête approbativement.

– D’où arrives-tu ?

– De Merv.

– Qui t’envoie ?

– Son Excellence le général Kauffmann… Il m’a remis ce pli pour toi, mon colonel.

En disant ces mots, l’homme avait rejeté en arrière l’ample capuchon qui lui enveloppait la tête, et retiré la manière de turban qui le coiffait.

Dans les plis de cette coiffure, il chercha longuement et finit par trouver un papier roulé sur lui-même, de manière à présenter le plus petit volume possible. Ce papier, il le tendit à Mohilew.

D’un doigt tremblant, celui-ci l’ouvrit et tout de suite ses sourcils se froncèrent à l’aspect des cachets nombreux apposés au bas de la feuille.

L’homme n’avait pas menti, il arrivait bien de Merv et le message qu’il apportait émanait bien effectivement du gouverneur général de la province du Turkestan.

Rapidement, le colonel prit connaissance du contenu de ce pli ; au fur et à mesure qu’il avançait dans sa lecture, le visage de Mohilew devenait plus attentif.

Quand il eut terminé, un soupir léger s’échappa de sa poitrine et il se tourna à demi du côté de la tenture de paille qui séparait en deux la tente. Il songeait à sa femme.

Devant lui, immobile, dans une posture militaire, le messager, recoiffé de son turban et réencapuchonné de nouveau, attendait, silencieux. Les muscles de son visage étaient impassibles : seulement, entre ses paupières filtrait un mince regard qui surveillait son interlocuteur.

Celui-ci était trop absorbé dans ses pensées pour remarquer l’étrangeté de ce regard, autrement il s’en fût ému.

Le messager, au bout d’un long moment, demanda :

– Mon colonel a-t-il quelque réponse à me remettra ?

Mohilew tressaillit, comme s'il eût oublié entièrement la présence de l'individu, et, se tournant vers lui, le considéra avec attention.

– Tu te nommes Padjekow ?...

– Oui, mon colonel ! Padjekow Barker Hadji... sous-officier dans la milice de Merv.

Mohilew répéta :

– Padjekow... je connais ce nom-là... il me semble que j'ai eu sous mes ordres...

Un pli se creusa entre les sourcils du Turkmène, pli presque aussitôt effacé.

– Oui, mon colonel, c'était mon frère... Padjekow Katti Ahmed.

– Je me souviens maintenant... fusillé pour meurtre.

L'autre courba la tête honteusement et balbutia :

– Oui, mon colonel.

– C'était un mauvais soldat, fit durement Mohilew, désagréablement impressionné par ce souvenir.

Padjekow Barker Hadji expliqua :

– Les Turkmènes, mon colonel, tu le sais, ne sont pas des soldats... ce sont des sauvages qui aiment par-dessus tout la liberté.

– Oui... fit le colonel... jusqu'au crime... n'est-ce pas ?

Et son regard pesait, sévère, inquisiteur, soupçonneux presque, sur son interlocuteur. Très humblement, celui-ci murmura :

– L’homme ne doit être responsable que de ses propres actes, mon colonel.

« Je suis un bon soldat.

– C’est ce que me dit le général : on n’a qu’à se louer de toi depuis que tu as pris du service.

« Et je puis, paraît-il, me fier entièrement à toi.

– Son Excellence est trop bonne. Je fais mon devoir comme doit le faire tout fidèle sujet du tzar blanc.

Il ajouta :

– Il suffit que tu sois un officier du tzar blanc pour avoir droit à ma vie…

« Prends-la si elle peut t’être utile.

Le colonel le regarda longuement et toute son attention se concentra ensuite sur le papier qu’il tenait à la main.

Enfin, il murmura :

– C’est bien : le tzar commande ; j’obéirai.

Et au messager :

– Tu as des chevaux ?

– En bas du ravin… oui, mon colonel… la descente est rude ; mais, pour un homme comme toi, il n’y a rien d’impossible.

« D’ailleurs, tu es colonel, et ce qu’a pu faire un pauvre Turkmène comme moi… un officier du tzar blanc peut le faire.

– Où te rejoindrai-je ?

– Ne pars-tu pas avec moi ?

– Non, pas encore maintenant ; j'ai des dispositions à prendre avant de quitter le campement, des adieux à faire.

« Dans une couple d'heures, je te rejoindrai.

– À tes ordres, mon colonel, répondit servilement Padjekow ; seulement, si je te précède, comment franchirai-je tes retranchements ?

Mohilew réfléchit un moment ; puis, se levant, dit laconiquement :

– Suis-moi.

Escorté du Turkmène, il sortit de sa tente, traversa le campement, enjamba le retranchement et se trouva près de la sentinelle qu'il avait placée lui-même en remplacement de l'homme endormi.

– Va, dit le colonel, quand ils furent, son compagnon et lui, arrivés au Lord du ravin. Va et attends-moi.

– Tu n'auras qu'à siffler, mon colonel, fit l'homme, j'accourrai.

Et hardiment, il s'enfonça dans l'ombre du gouffre. Penché vers lui, Mohilew s'aperçut alors qu'un éboulement de roches formait sur le flanc du ravin une sorte d'escalier qui rendait sinon aisé, du moins possible l'accès de la crête.

En s'aidant des mains et des pieds, en utilisant les arbrisseaux qui poussaient de-ci de-là, les pierres qui faisaient saillie, le messager s'était enfoncé rapidement dans l'ombre.

Bientôt il disparut.

Mohilew se redressa et demeura un moment immobile, se confondant avec les rochers qui l'environnaient, scrutant de ses regards ardents l'abîme. Puis, automatiquement, pour ainsi dire, il volta sur ses talons et revint vers le campement.

Il passa devant la sentinelle, enjamba le retranchement et rentra dans sa tente.

Là, tout pensif, il s'assit sur le pied de sa couchette.

Dans l'air immobile et silencieux, un presque imperceptible murmure s'entendait, la respiration calme et douce de sa femme endormie, de l'autre côté de la cloison de paille. C'était vers ce murmure que se tendait son oreille.

C'était sur sa chère femme que se concentrait son attention. Assurément, dans l'âme du colonel, un effroyable combat se livrait, car les phases s'en reflétaient sur son visage.

À la tendresse dont étaient empreints ses traits, se mêlait une infinie tristesse.

Lentement, il se leva et marcha vers la tenture qui masquait la porte.

Cette tenture soulevée, lui apparut la jeune femme, couchée sur son lit. Elle dormait du sommeil pur et confiant de l'enfant.

À la lueur douce de la lampe qui servait de veilleuse, son fin visage reposait sur l'oreiller blanc, orné de dentelles ; ses lèvres s'entr'ouvraient dans un sourire.

« Fedor ! » murmurait-elle.

L'adorable créature rêvait de son mari.

Le colonel fit un brusque mouvement et ses mains, dans un geste machinal, se portèrent à sa poitrine, comme pour étreindre son cœur.

« Ma chère Anna ! »

En même temps, il franchit le seuil, avec l'évidente intention de s'en aller baiser au front la dormeuse. Mais à peine

trois ou quatre pas faits, il s'arrêta et, sous ses sourcils froncés, son regard se durcit.

– Non, murmura-t-il… non !

Et, à pas lents, il revint vers la porte.

Là, un moment immobilisé, il envoya du bout des doigts un baiser dans la direction de la chère créature ; puis il passa de l'autre côté de la tenture. Alors il respira bruyamment.

– J'ai eu peur un moment, fit-il à mi-voix.

Ensuite, il se mit à vaguer à travers la tente, passant une rapide, quoique minutieuse visite des objets qui s'y trouvaient.

Il glissa dans ses vêtements certains papiers enfermés dans une valise, il en laissa d'autres.

Il se boucla aux flancs une ceinture de cuir fauve à laquelle se trouvaient suspendus deux étuis à revolver.

Il vérifia le magasin à cartouches d'une superbe carabine à répétition qui se trouvait posée au chevet de sa couchette.

Après quoi, il passa l'arme en bandoulière et sortit.

Quelques pas le menèrent à la tente dans laquelle logeait Gérard. Il y entra et se dirigea vers la couchette sur laquelle le jeune homme se trouvait étendu, tout habillé.

Un ronflement sonore prouvait qu'il dormait et jouissait en toute conscience d'un repos bien gagné.

– Gérard ! appela Mohilew doucement en lui mettant la main sur l'épaule.

Quelque profond que fût le sommeil du jeune homme, celui-ci se redressa d'un bond et se trouva instantanément assis sur son séant.

– Colonel ? dit-il en attachant sur son compagnon des regards arrondis de stupéfaction.

Puis il ajouta presque aussitôt :

– On part ? Quelle heure est-il donc ? J'ai dormi en diable.

Mais s'apercevant presque aussitôt que la nuit régnait au dehors :

– Que se passe-t-il ?

En même temps, ses regards détaillaient des pieds à la tête son compagnon vêtu et armé pour un départ immédiat.

– Mon cher ami, fit le colonel en lui prenant la main, nous allons nous séparer.

– Nous séparer !... répéta-t-il. Vous partez en avant ?

– Oui.

Le jeune homme poussa un profond soupir et murmura :

– J'ai eu peur... Est-ce bête de ma part ?... n'ai-je pas cru que vous vouliez dire que nous nous quittions ?

Mohilew inclina la tête affirmativement.

– Vous avez bien compris, mon ami, nous nous quittons.

Sur ses yeux pleins de stupeur, les sourcils de Gérard se haussèrent.

– Nous nous quittons ? balbutia-t-il ; je ne comprends pas bien.

– Gérard, je vais vous confier ce que j'ai de plus précieux sur la terre après mon honneur... je vous confie ma femme...

– À moi ! s'écria Gérard éperdu… Ah ! mon Dieu ! Colonel ! mon ami, mon cher ami… est-ce donc bien vrai ? nous nous séparons ?… mais il avait été convenu…

– L'homme propose et le tzar dispose… répondit Mohilew avec simplicité.

La stupeur de Gérard ne faisait que croître.

– Le tzar, répéta-t-il… vous avez reçu de nouvelles instructions du tzar ?

– Il y a une heure à peine… oui, mon ami, et mes instructions portent que je dois poursuivre seul ma route.

– Seul ! mais songez…

D'un geste énergique, Mohilew arrêta son compagnon :

– Je ne songe qu'à une chose, ami Gérard, déclara-t-il : l'empereur commande et j'obéis.

– Mais les dangers sans nombre sont accumulés devant vous, dangers d'autant plus grands que vous serez seul à les vaincre.

– Je les vaincrai ou je mourrai.

« D'ailleurs, je ne suis qu'un soldat et un soldat ne discute pas la consigne qui lui est donnée.

Gérard ne pouvait dominer encore la stupeur profonde qui l'emplissait.

– C'est à la mort qu'on vous envoie ! s'écria-t-il.

– Un soldat n'a point d'autre raison d'être que d'affronter la mort.

– Mais…

Gérard s'arrêta presque aussitôt et ce fut d'une voix accablée, pleine de tristesse, qu'il murmura :

– Pauvre femme…

Le visage du colonel s'assombrit.

– Ah ! taisez-vous, mon cher ami, n'essayez pas, au moment où j'ai besoin de tout mon courage, d'évoquer la douleur de celle que j'aime plus que ma vie…

« Laissez-moi faire tout mon devoir.

On sentait derrière cette voix tremblante d'émotion une si grosse somme de douleur contenue, que Gérard se roidit lui-même contre l'angoisse qui l'étreignait à la gorge.

– Parlez, colonel, qu'attendez-vous de moi ?

– Ceci : après mon départ, vous prendrez le commandement de la caravane et vous reviendrez sur vos pas.

Sans mot dire, le jeune homme inclina la tête approbativement.

– Ce retour doit s'effectuer le plus rapidement possible, non que les dangers qui vous attendent soient pires que ceux que nous avons affrontés jusqu'à ce jour…

« Comprenez bien le sentiment qui me fait vous donner cette consigne ; éloigné de vous, je vais m'angoisser de choses qui, bien entendu, ne seront pas, et je n'aurai ma quiétude d'esprit que lorsque je pourrai me dire que vous avez rejoint le territoire russe.

– Oui, murmura tristement Gérard, une fuite.

– Non pas, une retraite.

« D'ailleurs, je vous le répète, c'est l'ordre de l'empereur.

– L’empereur ordonne que ceux qui vous accompagnent reviennent en Russie ! s’écria Gérard.

« Ah ! je ne le croirai que lorsque je l’aurai vu.

– Calmez-vous ; la consigne de l’empereur est seulement que je réussisse dans la mission qui m’a été confiée.

« Écoutez-moi, ami, répondit Mohilew. Dans les conditions où elle se présente, cette mission est dès aujourd’hui irréalisable. Elle devait être absolument secrète et maintenant les Anglais sont au courant de ce que je médite.

« Ma véritable personnalité est connue d’eux ; ils ne sont plus dupes du soi-disant explorateur autrichien que je parais être.

« Mon nom même leur est connu et mon passé, malheureusement, les effraie pour l’avenir. J’ai donc résolu ceci : je quitte tout à l’heure, profitant des dernières ombres de la nuit, le campement, et je m’avance seul vers l’Inde, poursuivant seul la tâche que nous avons commencée à nous deux.

– Mais vous n’y suffirez pas.

– Je mettrai peut-être plus de temps, mais, avec l’aide de Dieu, j’y parviendrai.

« Demain, à l’aube, vous verrez Anna : vous lui annoncerez, avec toutes les précautions que vous suggéreront votre ingéniosité et votre cœur, la mauvaise nouvelle…

– Pauvre femme !

– Oui. Le coup sera rude. Mais je la connais : sa nature énergique l’aidera à triompher de son accablement premier.

– C’est une vaillante ! déclara Gérard… Et ensuite, à moi, quelle consigne me donnerez-vous ?

– La suivante : il ne faut à aucun prix que l'on se doute de mon départ.

« Pour tout le monde, – pour les gens de la caravane comme pour les habitants des contrées que nous traversons, – le chef est encore avec vous.

« Dangereusement malade, je me trouverai dans une litière que votre ingéniosité vous fera construire, et que porteront nos gens se relayant à tour de rôle.

Gérard, qui écoutait avec attention, demanda :

– Mais, dans cette litière, qui y aura-t-il ?

– Ma femme, laquelle n'aura censément pas voulu me quitter.

Et Mohilew ajouta, tandis qu'un éclair de joie brillait dans ses prunelles bleues, si pleines de franchise et d'énergie :

– De la sorte, pendant que mes ennemis se réjouiront de cette retraite précipitée et feront, par leurs espions, surveiller l'état chaque jour s'aggravant de ma maladie, moi, libre de mes mouvements, je marcherai rapidement vers mon but…

Il demanda avec une pointe d'orgueil :

– N'est-ce pas bien manœuvré ?

– C'est hardi, extravagant, dangereux : vous avez quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'y succomber…

Mohilew demanda d'une voix ardente :

– Ai-je une chance, au moins ? oui, n'est-ce pas ? Alors je n'ai pas le droit d'envisager autre chose que la possibilité de réussir.

Gérard regardait ce vaillant avec une admiration qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

– Si tous étaient comme vous, déclara-t-il, le drapeau de l'empereur flotterait avant peu à Bombay.

– Et il y flottera, mon cher ami ; plus tôt peut-être que vous ne pensez…

– Tout cela est une affaire de circonstances.

Les deux hommes se tenaient en face l'un de l'autre, silencieux, graves, émus, à la pensée de la séparation imminente.

Gérard conjura :

– Ah ! que ne donnerais-je pas pour pouvoir vous accompagner !

– C'est impossible, répondit nettement le colonel. La consigne que j'ai reçue est formelle. C'est seul que je dois poursuivre ma route.

« Et puis, qui donc ramènerait à Merv ma chère Anna et nos compagnons de voyage ? D'ailleurs, dans ce que je viens de vous expliquer, vous avez dû comprendre qu'il dépend de vous que me soit facilitée ma tâche.

« Si vous savez, par votre attitude, par votre langage, faire croire à tous ceux qui vous accompagnent, à tous ceux aussi qui vous espionnent, que vous ramenez en arrière le colonel Mohilew dangereusement malade, agonisant peut-être, nul ne songera à entraver la route, et je marcherai d'autant plus librement vers mon but.

Et d'une voix grave :

– Vous pouvez dire, mon ami, que ma vie, mon honneur, et aussi la grandeur future de la Russie sont entre vos mains.

Un silence se fit, profond, solennel.

Puis, brusquement, Mohilew ouvrit ses bras.

Gérard s'y précipita, et longtemps les deux hommes, dont on entendait haleter la poitrine, demeurèrent confondus dans une chaleureuse étreinte.

– Au revoir, mon ami, au revoir ! dit Mohilew en se séparant du jeune homme.

Et, sans regarder derrière lui, il sortit.

CHAPITRE IV

EN RETRAITE

Avant le jour, Gérard s'était rendu dans la tente du colonel. Assis sur le pied même de la couchette qui gardait l'empreinte du corps de celui qui s'y était allongé, le jeune homme demeura plongé dans une profonde méditation.

Il se rendait compte de la responsabilité qui, désormais, lui pesait sur les épaules.

« Chef d'expédition dans des circonstances semblables ! »

Mais ce n'étaient pas les dangers dont pouvait se trouver parsemée sa route de retour qui l'impressionnaient…

D'une crânerie naturelle, il avait coutume de regarder le danger en face.

Il ne l'appréhendait pas, il le prévoyait, de façon à le conjurer par avance, si possible.

Si impossible, il luttait.

Non : ce qui, dans la circonstance présente, l'épouvantait presque, c'était la perspective de cette douleur à laquelle il s'attendait de la part de Mme Mohilew.

Depuis des semaines et des semaines qu'il vivait dans l'intimité du colonel et de sa femme, il avait été à même d'apprécier à sa juste valeur la profondeur du sentiment qui unissait ces deux êtres l'un à l'autre.

Il savait que la vie entière de Mme Mohilew était faite de l'affection, du dévouement dont elle entourait son mari.

Comment allait-elle prendre cette brusque et inattendue séparation ?

Aurait-elle surtout assez d'empire sur elle-même pour se contraindre à jouer la comédie, comme le demandait Mohilew ?

Avec les premières lueurs de l'aube, le campement commença à s'animer ; les uns après les autres, les hommes de l'escorte sortaient de leurs tentes, s'entretenant à voix basse, pour ne pas éveiller les voyageurs.

On pansait les bêtes de somme, on leur donnait leur ration d'orge et d'eau, tandis que, sur des foyers improvisés, le repas du matin se préparait.

Gérard se leva tout d'une pièce, le visage anxieux. Le moment tant redouté était arrivé.

Il s'approcha tout doucement de la tenture qui fermait l'ouverture faisant communiquer entre elles les deux portes de la tente.

Il appela à voix basse :

– Madame Mohilew… madame Mohilew…

Une exclamation étouffée, un bruit de couchette criant sous le poids d'un corps.

– C'est vous, monsieur Gérard ? fit la voix angoissée de la jeune femme.

« Qu'arrive-t-il… Ah ! mon Dieu !

– Ne vous troublez pas… de grâce, et donnez-vous la peine de passer par ici.

– Mon mari ? s'écria la femme du colonel.

– Plus bas, madame, je vous en conjure… les gens de la caravane sont tous éveillés et pourraient nous entendre, supplia Gérard, toujours derrière la tenture. Hâtez-vous !

Presque aussitôt, la portière se leva violemment et la jeune femme parut.

Elle était vêtue d'une simple robe turkmène, en drap écarlate, toute brodée d'or, et qui jouait le rôle d'un riche vêtement d'intérieur. En un tour de main, elle avait noué ses cheveux dorés qui faisaient sur le sommet de sa tête une masse crêpelée, ajoutant encore à l'originalité de sa physionomie…

De suite ses regards allèrent à la couchette :

Vide !

Elle poussa un cri d'effroi et de désespoir.

– Fedor… bégaya-t-elle en courant vers Gérard.

Celui-ci vit une physionomie tellement bouleversée qu'il se sentit atteint jusqu'au plus profond de lui-même.

Il prit entre les siennes, en un geste tout fraternel, les mains de Mme Mohilew :

– Je vous en conjure, soyez calme, soyez forte, soyez confiante…

Les yeux hagards, toujours fixés sur la couchette vide, la jeune femme demanda d'une voix que l'angoisse étranglait :

– Où est-il ?

– Un courrier du tzar est arrivé cette nuit : ce courrier lui apportait l'ordre de se séparer immédiatement de ceux qui l'accompagnaient et de poursuivre seul sa route vers l'Inde.

– Et il est parti ?

– Vous connaissez son respect de la consigne. Vous savez quel admirable soldat est le colonel. Il est parti.

Si, à ce moment, Gérard n'eût avancé précipitamment pour la soutenir, Mme Mohilew fût tombée à terre.

Doucement, il la posa sur la couchette, assise le dos appuyé à la toile de tente, et il lui parla avec une tendresse véritablement fraternelle, s'ingéniant à trouver les mots, les expressions qui consolent, ou qui, s'ils ne font pas oublier la douleur, la bercent ainsi qu'une romance. Sous les paupières closes de la pauvre femme, deux grosses larmes perlèrent, qui roulèrent lentement sur la peau dorée de ses joues.

Pendant un long moment, elle pleura silencieusement, immobile ainsi qu'une statue de pierre, les mains abandonnées sur les genoux, dans une pose vraiment désolée.

Les larmes soulagent.

Peu à peu la princesse reprit possession d'elle-même. Gérard, penché vers elle, demanda :

– Êtes-vous plus forte maintenant, et puis-je vous causer des intentions, des volontés du colonel ?

Elle se redressa et dit d'une voix ferme :

– Maintenant, je suis moi… parlez.

Très nettement, en quelques mots brefs et clairs, Gérard répéta les instructions que lui avait données le colonel.

Mme Mohilew l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre.

Quand il eut fini, elle regarda Gérard bien en face, et dans ce regard il y avait un tel désespoir que le jeune homme ne put s'empêcher de se sentir véritablement effaré.

– Qu'avez-vous ?

– C’en est fait du colonel. Je ne le verrai plus.

– Que dites-vous là ?

– La vérité… Il y a, vous le savez, des pressentiments qui ne trompent pas.

« Le colonel est perdu !

Elle dit cela d’une voix morne, d’une voix qui n’était pas la sienne, sans intonation, qui semblait venir de loin, de très loin.

– Je vous assure que le colonel paraissait absolument calme et plein de confiance.

La jeune femme eut un geste qui disait sa douleur.

– Oh ! lui… il est toujours plein de confiance. Il ne doute de rien, – pas plus de lui que des autres.

« Depuis le commencement de sa carrière, il a tellement pris l’habitude de faire plier les événements sous sa volonté et à les contraindre à servir ses projets, qu’il ne peut croire qu’il n’en doive pas toujours être de même.

« Mais moi qui vois plus loin et plus net que lui, parce que je suis plus pusillanime peut-être, j’ai peur…

« Vous entendez : je ne le verrai plus !

Elle ne pleurait pas : elle paraissait très calme et la douleur qu’elle masquait n’en était que plus effroyable. Subitement, ses traits se contractèrent ; dans ses prunelles noires flambèrent deux éclairs fulgurants et ses lèvres se contractèrent dans un plissement plein de menaces et de haine…

Le poing fermé dressé vers d’invisibles ennemis, elle s’écria :

– S’ils me le tuent… malheur à eux !

« Je le vengerai et ce sera terrible ! si terrible qu'ils en trembleront jusqu'à Londres !

« Chaque goutte de son sang sera payé d'une vie humaine !

« Des hécatombes !… Ce sont des hécatombes qu'il me faudra, vous m'entendez, Gérard, pour venger mon Fedor !

La jeune femme était en proie à une exaltation effrayante que Gérard se sentait impuissant à apaiser.

– Prenez garde, madame, que l'éclat de votre voix n'attire l'attention de nos gens.

« Songez que l'existence du colonel dépend en grande partie de la comédie qu'il nous a recommandé de jouer.

Instantanément, Mme Mohilew se calma.

– Vous avez raison, mon cher Gérard ; il faut me pardonner. Ce départ, voyez-vous, m'a affolée et j'ai pendant un moment perdu totalement la tête.

« Mais maintenant je me suis reprise et je reconnais qu'en effet le salut de Fedor Mohilew, si toutefois il en est de possible désormais pour lui, ne peut venir que de nous.

Le visage de Gérard s'éclaira ; il saisit avec énergie les mains de son interlocutrice :

– À la bonne heure, madame, déclara-t-il d'une voix chaude et vibrante, c'est ainsi que je veux vous voir. La femme du colonel Mohilew doit à son mari, se doit à elle-même de montrer de l'énergie.

– Mais vous voyez que j'en montre, mon ami, répondait-elle avec un sourire navré.

Et tout de suite elle ajouta :

– Allez vous occuper des préparatifs du départ, en ayant soin d'interdire qu'on passe autour de la tente ni qu'on y fasse le moindre bruit qui pourrait être préjudiciable à la santé du soi-disant malade.

« Et ayez confiance en moi, je saurai jouer mon rôle, puisque le salut de mon cher Fedor peut dépendre de moi.

À peine fut-elle seule qu'elle prit un médaillon pendant à une chaîne d'or enroulée trois fois autour de son cou. Ce médaillon, elle l'ouvrit ; il contenait une merveilleuse miniature, le portrait d'un officier supérieur russe qui n'était autre que Fedor Mohilew.

À plusieurs reprises, elle le baisa avec ferveur. Puis, dans un grand élan mystique, elle tomba à genoux.

– Ô mon cher Fedor ! mon cher époux. , puisse le Ciel vous être clément et vous garder la vie !...

« Car, je vous le jure sur mon amour pour vous ! votre mort serait ma mort.

Pendant ce temps, Gérard, fidèle au rôle qu'avant son départ le colonel lui avait assigné, parcourait le campement, achevant les préparatifs de départ.

Comme une traînée de poudre s'était répandue la nouvelle de la maladie grave qui, si soudainement, avait terrassé le colonel.

Ce fut une stupeur.

Mais, en dedans d'eux-mêmes, les gens se réjouissaient.

Cette catastrophe marquait la limite extrême de l'aventure dans laquelle, séduits par l'appât de l'argent, ils s'étaient engagés.

Mais, depuis la veille, une certaine angoisse planait sur eux, causée par la disparition, en quelque sorte mystérieuse, de Gazul.

Superstitieux à l'excès, comme le sont les Orientaux, la plupart d'entre eux avaient vu dans cette mort un mauvais présage…

Donc, ils étaient joyeux, mais, par amour-propre, cachaient cette joie causée par la pusillanimité de leurs âmes fatalistes, et affectaient une profonde douleur de la maladie de leur chef.

Gérard, observateur, en dépit d'un caractère gouailleur et d'allures superficielles, ne fut pas dupe.

Mais comme il pouvait profiter de cette comédie, il feignit de s'y laisser prendre, se montra très ému des manifestations sympathiques de la troupe pour le colonel, et dut faire tirer au sort ceux qui auraient les premiers l'honneur de charger sur leurs épaules la litière dans laquelle serait étendu le soi-disant malade.

Ainsi devait se faire le portage aussi longtemps que la caravane cheminerait à travers les montagnes.

Dès qu'on aurait atteint la plaine, on y emploierait les chameaux, qui permettraient de conserver une allure plus rapide.

Gérard avait conscience de la responsabilité qui lui incombait à dater de ce moment, et il ne se souciait nullement de prolonger plus qu'il n'était besoin le retour qu'il pressentait plein de difficultés, sinon de périls.

En un clin d'œil, pour ainsi dire, et avec une ingéniosité vraiment surprenante, quelques hommes avaient construit la litière nécessaire au transport du colonel et de sa femme.

Gérard avait expliqué que l'état du malade était tellement grave qu'il était indispensable qu'il y eût toujours quelqu'un

auprès de lui, et la litière était de dimensions suffisantes pour remplir ce but.

C'était une sorte de plancher large d'un mètre cinquante, long de trois mètres, formé de bambous légers et extrêmement résistants, sur lesquels se trouvait fixée une tente turkmène dont la carcasse de jonc était recouverte d'une peau tannée, défiant la pluie comme le soleil.

Cet appareil était suffisamment léger pour pouvoir être porté sans trop de fatigue par quatre hommes se relayant d'heure en heure.

En ligne de compte, Gérard faisait entrer ceci : c'est que réellement, outre la litière, il n'y aurait qu'un voyageur à porter, au lieu de deux, ainsi que le croyait l'escorte.

Cependant, une vraie curiosité tenait les gens : tous attendaient avec impatience le moment du départ, pour pouvoir juger par leurs propres yeux de l'état de maladie du colonel.

C'était là le moment délicat et dangereux ; car une fois le malade déposé sur la civière, jusqu'à la fin du voyage les Turkmènes n'auraient plus occasion de le voir.

Gérard saurait faire suffisamment bonne garde pour défier leur curiosité.

Mais pour le moment…

Ma foi, il n'y avait pas à hésiter : il fallait payer d'audace.

Le jeune homme donna donc l'ordre aux porteurs d'approcher de la tente du chef la civière surmontée de l'ibitka tartare, de manière à ce que les deux ouvertures se touchassent.

Il expliqua ces précautions par l'état grave du malade et par le danger qu'il y aurait à ce qu'il attrapât le moindre refroidissement.

Alors, avec Mme Mohilew, ils jouèrent tous les deux la comédie du transfert de la tente dans l'ibitka.

Le jeune homme s'empressa à rendre aussi confortable que possible cette demeure improvisée dans laquelle Mme Mohilew allait vivre volontairement enfermée durant plusieurs semaines.

Puis, quand il fut persuadé d'avoir tout prévu, tout préparé, il donna l'ordre du départ.

De façon à ce que si, durant la nuit ou pendant une halte, quelqu'un des hommes trouvait le moyen de glisser un regard indiscret dans l'intérieur de la tente, il ne pût s'apercevoir de la supercherie, Gérard avait porté sur la civière la propre couchette du colonel.

Fort habilement, il avait, avec des vêtements, dissimulé les rondeurs d'un corps immobile sous la couverture, ramenée soi-disant jusqu'au milieu du visage…

Une moustiquaire épaisse brouillait en outre suffisamment la silhouette pour qu'on ne pût se douter de rien.

Mais ce subterfuge n'était que pour le cas où sa vigilance se trouverait en défaut, durant quelques instants.

En garçon prévoyant, il devait songer à tout et il savait par expérience que : autre chose est de vouloir, autre chose est de pouvoir.

Quand il se fut assuré que Mme Mohilew était installée aussi confortablement que le permettaient les circonstances et l'exiguïté de ce réduit dans lequel elle était contrainte de vivre, Gérard donna le signal du départ.

En tête, – comme la veille, pour la marche en avant, – deux cavaliers turkmènes servaient d'éclaireurs.

Puis, une quinzaine d'hommes à cheval, derrière lesquels venaient les porteurs de la litière ; à côté, chevauchait Gérard.

Quoique le sentier qu'on devait suivre pour gagner la plaine fût étroit et laissât juste la place nécessaire pour le passage de trois hommes de face, il avait tenu cependant à accompagner la litière.

Très crânement, il s'était placé entre celle-ci et le gouffre.

Il y avait des moments où il semblait que sa monture fût sur le point de mettre ses pieds dans le vide et de rouler au fond de l'abîme.

Mais les bêtes de ces pays ont la jambe aussi sûre que les mulets ; on dirait qu'elles ont des yeux aux fers, tellement elles marchent avec précision, ayant pour ainsi dire l'instinct de l'abîme.

Pendant la halte, au milieu de la journée, il entra dans la tente placée à l'ombre et s'entretint durant quelques instants avec Mme Mohilew.

La jeune femme avait bien besoin qu'on l'aidât à réagir contre l'abattement qui, durant les longues heures de voyage solitaire, s'était emparé d'elle…

Grâce aux exhortations de son compagnon de voyage, la jeune femme réussit cependant à prendre le dessus.

Mais quels efforts ne fallut-il pas à Gérard ?

– Pourvu qu'il n'ait pas donné dans un piège ! murmurait-elle.

– Il paraissait avoir des preuves de la sincérité de l'homme qui l'est venu trouver.

– Quel homme était-ce ?

– Un Cosaque envoyé par le général Kauffmann à la suite de dépêches reçues de l'empereur lui-même.

Mme Mohilew demeura songeuse :

– Mais ce contre-ordre, survenu si brusquement…

– Le service de renseignements des Anglais a eu avis du soupçon qui planait sur l'objet de la mission…

« Le seul moyen de permettre au colonel de parvenir au but qu'il s'est désigné était celui qui a été employé.

– C'est vrai, vous avez raison, je suis folle !

« Mais si vous saviez quels tourments j'endure, vous me pardonneriez et vous me plaindriez.

– Mais, pauvre madame, s'écria Gérard, profondément, sincèrement apitoyé, je vous pardonne et je vous plains !

Leurs mains s'unirent.

Puis, l'instant du départ étant arrivé, le jeune homme prit congé de sa compagne de voyage et donna des ordres pour que la litière se remît en marche.

Vers la fin de la journée, comme déjà l'on approchait de l'endroit où devait se dresser le camp pour passer la nuit, voilà qu'on arriva à l'endroit où la veille avait eu lieu la catastrophe de Gazul.

Instinctivement, Gérard se pencha, sur l'abîme, comme s'il eût espéré pouvoir découvrir, dans l'ombre vertigineuse du gouffre, le cadavre de l'infortuné.

Hélas ! rien que le bouillonnement blanchâtre du torrent qui grondait.

Le jeune homme poussa un soupir et passa son chemin.

Mais quelque effort qu'il fît pour recouvrer sa bonne humeur coutumière, il n'y put parvenir et demeura sombre, taciturne, durant toute la soirée.

La tente qui était censée contenir le corps du colonel Mohilew avait été dressée – conformément aux instructions données par Gérard – un peu à l'écart des autres… en un endroit où, adossée à la muraille de granit que formait le flanc de la montagne, elle pouvait être d'un côté défendue contre toute tentative indiscrète.

Les gens de l'escorte s'étaient installés en demi-cercle, protégeant la demeure du chef malade, en cas d'attaque venant de l'extérieur, mais assez loin cependant pour qu'il ne leur fût guère possible de satisfaire leur curiosité. D'ailleurs, Gérard, sous prétexte d'être à portée pour le cas où l'état du malade eût réclamé sa présence immédiate, Gérard avait décidé de s'installer lui-même à la porte de la tente.

Avec quatre lances fichées en terre et supportant une couverture de cheval, il avait aisément organisé un abri qui, tout en le mettant à couvert de l'humidité pénétrante que la nuit faisait tomber du ciel, lui permettait en même temps de surveiller de tous côtés et d'être debout, armé, à la moindre alerte… Et avant de venir s'étendre sur le sol, enroulé dans son épais manteau de voyage, il avait fait, ainsi que le faisait précédemment le colonel, une ronde minutieuse pour s'assurer que toutes les précautions recommandées par lui avaient été prises.

Puis, le jeune homme était revenu prendre sa place à la porte même de la litière où se trouvait la femme du colonel.

À travers la mince cloison qui le séparait d'elle, il lui dit à mi-voix :

– Madame, je vous souhaite un peu de repos.

– Je vous remercie, monsieur Gérard… répondit la jeune femme, mais, hélas !… du repos en ce moment… il n'y faut pas songer…

En même temps, elle soulevait la lourde tenture qui servait de portière, et sa gracieuse silhouette s'encadra dans l'ouverture de la tente.

Tout bas, elle murmura, lassée, brisée :

– Si vous saviez ce qui se passe dans ma tête, mon pauvre ami…

« Toujours la même angoisse… Durant la journée qui vient de s'écouler, ç'a été comme une idée fixe, obsédante…

« L'envoyé de l'empereur qui est venu le chercher si mystérieusement n'est-il pas un traître ?…

– Pourquoi supposer cela ?… Sur quelles bases appuyez-vous de semblables présomptions ?

« Qui vous permet de vous angoisser ainsi ?…

Il avait parlé un peu sévèrement, pensant pouvoir ainsi prendre un peu d'ascendant sur elle et la réconforter malgré elle.

Malgré lui, aussi…

Car en dépit de la force de volonté qu'il avait sur lui-même, depuis le moment où, avant d'arriver à l'étape, il avait passé devant l'endroit du gouffre où il avait entendu le dernier appel de Gazul… il ne pouvait se défendre d'appréhensions sinistres.

Des papillons noirs lui voltigeaient dans la cervelle.

Mme Mohilew avait courbé la tête et demeurait songeuse, les mains abandonnées le long de son corps, le regard vague.

Tout à coup, elle tressaillit, son cou se tendit en avant et son buste s'inclina dans l'attention profonde d'une vision soudainement entrevue non loin d'elle.

Surpris, Gérard suivit la direction de son regard.

Rien… une illusion, sans doute…

Non : silencieusement, le bras de la jeune femme se dressa, l’index se pointa… tragiquement vers la nuit.

– Qu’y a-t-il ? balbutia Gérard.

– À l’instant, il m’a semblé voir une silhouette d’homme qui se traînait sur le sol.

– Illusion d’optique, conséquence fatale d’un rêve encore mal évanoui.

– Je vous jure…

Brusquement, il se décida :

– Voulez-vous que j’aille vérifier ?… demanda-t-il. Dans l’ombre, les mains de Mme Mohilew cherchèrent les siennes et elle balbutia, penchée vers lui :

– Je n’osais vous le demander.

Gérard s’assura que son revolver était bien dans sa gaine accrochée à sa ceinture, et dit :

– Rentrez chez vous, madame, je reviens dans un instant.

Et il s’éloigna, marchant droit dans la direction que lui avait indiquée le geste tragique de la jeune femme.

Les gens de l’escorte dormaient profondément : des tentes, au milieu desquelles circulait silencieusement Gérard, sortaient de sourds bourdonnement rythmés qui disaient la pesanteur du sommeil.

Il franchit le retranchement formé par les bagages, passa à côté d’une des sentinelles accroupies sur le sol, répondit brièvement au monosyllabe guttural dont elle le salua, et s’éloigna.

Obscurité complète, silence absolu.

Il avait eu raison, Mme Mohilew avait été victime d'une hallucination.

En conséquence, au bout d'une cinquantaine de pas, il allait s'en retourner, quand il crut entendre sur sa droite un gémissement.

Tressaillant, il se courba sur le sol, la main en visière au-dessus des yeux, et découvrit une masse sombre, étendue sur le roc, non loin du gouffre qui bordait la route.

Sans hésiter, il avança.

C'était bien un homme qui se trouvait là… un homme blessé, mourant peut-être.

Penché vers le malheureux, Gérard tentait de distinguer ses traits.

Mais l'obscurité lui mettait sur le visage un masque trop épais pour y pouvoir parvenir.

Agenouillé près de lui, il l'interrogea.

Aucune réponse… rien que des sons inarticulés, desquels il était impossible de rien comprendre.

Sans hésiter, il prit l'homme entre ses bras et, alourdi par ce fardeau, reprit péniblement le chemin du campement.

Seulement, obéissant à un secret instinct qui lui disait qu'il était inutile de mettre la sentinelle, et conséquemment les gens de l'escorte, dans la confidence de cette trouvaille, il fit un détour de manière à pouvoir pénétrer dans le campement sans être vu.

Il y parvint et rejoignit la tente de Mme Mohilew sans encombre.

À voix basse, il l'appela.

Aussitôt la tenture se souleva et la tête de la jeune femme apparut.

Une exclamation sourde lui échappa, à la vue du fardeau humain dont était chargé son compagnon d'aventures.

– Vous aviez raison, lui dit-il tout bas… voici ce que j'ai trouvé non loin d'ici ; sans doute est-ce l'individu dont vous aviez aperçu la silhouette.

– Entrez, murmura-t-elle, entrez vite !…

Et elle soulevait la tenture pour lui faciliter l'accès de l'ibitka.

Mais à peine l'étoffe fut-elle retombée derrière Gérard, que Mme Mohilew poussa un cri :

– Gazul !…

La lumière de la lampe qui, toute la nuit, brillait dans la tente de la jeune femme venait d'éclairer en plein le visage de l'homme que portait Gérard.

Et elle l'avait reconnu…

– Gazul ! répéta à son tour Gérard stupéfait, ahuri presque…

Oui, c'était bien Gazul, le guide turkmène si dévoué au colonel Mohilew, le seul qui, dans toute l'escorte recrutée à Merv, connût la véritable personnalité du chef de l'expédition, soi-disant scientifique, dirigée vers l'Inde.

La jeune femme fit signe à Gérard de déposer le corps inanimé sur sa propre couchette, et d'un petit coffret en bois de santal elle avait tiré un minuscule flacon qu'elle lui promenait lentement, débouché, sous les narines.

Gérard, pendant ce temps, s'occupait à couper les vêtements en loques du malheureux afin de faciliter le jeu des poumons et le fonctionnement de la gorge.

Ensuite, avec un linge trempé d'eau, il lava le visage tout sanglant.

Le front ouvert par une large blessure laissait voir le crâne luisant ; la mâchoire était brisée.

Un bras pendait inerte hors de la couchette, ainsi qu'une loque, et l'une des jambes ne présentait plus qu'une masse informe, sorte de bouillie sanglante que retenait seule l'étoffe des vêtements.

– Pauvre homme ! soupira Gérard, il eût mieux valu pour lui mourir sur le coup.

– Non ! répondit vivement Mme Mohilew, par lui nous allons savoir…

– Savoir !… Que voulez-vous savoir ?…

– Ce qui est advenu du colonel.

– Mais ne le savez-vous pas ?… Lui-même m'a chargé de vous le dire…

Paraissant n'avoir pas entendu, elle se pencha vers le corps meurtri de Gazul et murmura :

– Il vient de remuer.

En effet, dans le visage tuméfié, les paupières du malheureux venaient d'avoir un léger clignotement.

Gérard, tout en s'occupant du malheureux, demanda :

– Comment voulez-vous savoir quelque chose par lui ?… sa disparition est de vingt-quatre heures antérieure au départ du colonel.

– Je le sais, mais sa disparition à lui-même a été entourée de circonstances si extraordinaires que peut-être est-il quelque lien qui la rattache au départ du colonel.

Pourquoi Gérard tressaillit-il en entendant Mme Mohilew exprimer cet espoir ?

C'est que cet espoir venait de lui apparaître subitement comme très vraisemblable.

Et tout à coup, voilà qu'il eut l'appréhension de connaître la vérité.

Si cette vérité allait être conforme aux soupçons de Mme Mohilew ?

Si le colonel avait été vraiment victime d'un guet-apens ?

Mais il se remit, sentant les regards de la jeune femme qui pesaient sur lui, ayant surpris la transformation de ses traits et cherchant à comprendre la raison de cette transformation…

Enfin, les paupières de Gazul se soulevèrent tout à fait…

Ses prunelles apparurent, ternes, vagues, ainsi que devaient être celles d'un moribond.

Penchée vers lui, Mme Mohilew demanda :

– Me reconnais-tu, Gazul ?… me reconnais-tu ?…

Le visage du malheureux demeura immobile, impassible, sans que le regard eût un éclair trahissant un réveil de vie intellectuelle.

– Gazul ! suppliait Mme Mohilew… Gazul…

Elle élevait la voix et Gérard craignit que les gens de l'escorte, subitement éveillés par ses appels, ne surprissent le secret de cet interrogatoire nocturne.

– Gazul, demanda-t-il à son tour, m’entends-tu ?… peux-tu me répondre ?

Un silence assez long suivit cette question.

Puis, soudain, d’une voix éteinte qui semblait venir déjà d’outre-tombe, le malheureux balbutia ce seul mot :

– Boire !

– Vite, madame… supplia Gérard… Si vous avez ici quelque chose qui puisse apaiser la soif du pauvre diable…

La jeune femme se précipita vers un service de voyage en cristal et s’occupa de préparer au blessé une boisson rafraîchissante…

Alors, profitant de ce qu’elle avait le dos tourné, Gérard, penché vers la couchette, colla ses lèvres à l’oreille de Gazul.

– Au nom de ce que tu as de plus sacré… sur ton dévouement pour le colonel, si tu sais quelque chose, ne le dis qu’à moi.

Mme Mohilew, en ce moment même, s’approchait du blessé.

Délicatement, avec des mouvements doux de sœur de charité, elle avait passé son bras derrière la tête du blessé et le soulevait de façon à ce qu’il pût boire plus commodément.

Lentement, à petites gorgées, il avalait le liquide, paupières mi-closes, avec un air de béatitude infinie.

Ensuite il poussa un soupir de soulagement véritable et laissa retomber sa tête sur l’oreiller.

Là, il demeura inerte, muet.

Penchée vers lui, la princesse murmura d’une voix suppliante :

– Gazul, parle… dis ce que tu sais.

– … S'il sait quelque chose !… observa Gérard.

Le visage du malheureux demeura impassible… on eût dit qu'il n'entendait plus.

– Mais il va mourir !… s'exclama Mme Mohilew, en proie à un véritable désespoir…

Gérard répondit, après avoir mis sa main sur la poitrine du malheureux :

– Le cœur bat faiblement, mais il bat !

« Il faut le laisser reposer, c'est le seul moyen d'apprendre quelque chose…

La jeune femme eut un geste de désespoir farouche :

– Et cependant, s'il sait quelque chose… s'il était nécessaire de courir rejoindre le colonel ?…

Gérard fit des bras un mouvement qui disait l'incohérence d'une semblable tentative.

– Où le rejoindre ? murmura-t-il.

– Je vais le veiller, déclara-t-elle.

Gérard ne tenta même pas de la dissuader de son projet, d'autant plus qu'il eût trouvé difficilement des arguments susceptibles de la convaincre.

Rien n'était plus naturel que cette femme s'installât au chevet de ce blessé.

Il s'en remit donc à la grâce de Dieu, salua Mme Mohilew et sortit pour reprendre devant l'entrée de la tente la place qu'il s'était assignée pour passer la nuit.

Seul, il ne fut plus obligé de se contraindre et son visage exprima alors l'angoisse profonde qui le torturait.

Le retour de Gazul avait produit sur lui un effet semblable à celui produit sur Mme Mohilew.

Il ne pouvait – quelque assurance qu'il lui donnât – s'empêcher d'établir une corrélation inquiétante entre l'accident arrivé à Gazul et les motifs qui avaient déterminé le départ du colonel.

Durant de longues heures il demeura accroupi dans une immobilité de statue fixant la nuit, cherchant dans les mille et une silhouettes que son imagination enfiévrée faisait passer devant lui quelque chose qui pût lui servir d'indication en soulignant ses pressentiments.

Peu à peu, cependant, la fixité même de ses regards, l'engourdissement produit sur ses membres engourdis par la froideur de la nuit, tout cela fit qu'il s'assoupit…

Puis, ainsi qu'il arrive souvent, obéissant à une sorte d'attraction magnétique, il tressaillit, s'éveilla en sursaut, se frotta les yeux, tout en maugréant contre lui-même.

Il était furieux. Sentinelle, il avait manqué à la consigne en dormant sous les armes.

C'était chose inespérée que, pendant son sommeil, aucune aventure ne fût survenue.

Il se retourna soudain brusquement, son attention attirée par un presque imperceptible bruit… quelque chose comme le grattement sur le sol d'un animal qui eût cherché à se frayer un chemin.

Grand Dieu !…

La toile de la tente de Mme Mohilew se soulevait sous l'effort énergique, quoique discret, de doigts crispés.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Gérard allait appeler, quand la prudence lui ferma les lèvres.

Penché au milieu de l'obscurité, il constata que ces doigts avaient cette teinte olivâtre propre aux Asiatiques ; ensuite les ongles étaient empourprés de henné, suivant la coutume des musulmans...

– Gazul... murmura-t-il.

Ce ne pouvait être que le Turkmène qui se trouvait là.

Dans la tente, il y avait seulement Gazul et Mme Mohilew.

Celle-ci, encore qu'elle eût voulu sortir, ne s'y serait pas prise de cette façon : elle eût purement et simplement soulevé la tenture qui servait de porte.

Mais pourquoi Gazul cherchait-il à s'enfuir ?

Car c'était assurément une fuite qui se préparait dans ces conditions-là...

Gérard, prudent, résolut d'attendre ce qui allait se passer : quoiqu'il eût dans le Turkmène une confiance quasi absolue, néanmoins la prudence était mère de la sûreté, il était méfiant.

Ces Asiatiques sont gens à suspicion, et en dépit des nombreuses marques de dévouement qu'il avait données au colonel, le jeune homme estimait que, dans le cœur de ces gens-là, il y a toujours place pour une trahison.

Figé de nouveau dans son immobilité première, les paupières à demi baissées laissant filtrer un regard aigu, il surveillait ces doigts qui faisaient leur besogne silencieuse.

Peu à peu la peau tannée qui recouvrait le treillage d'osier servant de tente, se soulevait et une tête finit par se glisser par l'étroite ouverture ainsi pratiquée.

C’était bien la tête de Gazul.

Immobile maintenant, la tête passant sous le cuir de la tente, le Turkmène soufflait doucement, se dominant pour que sa respiration fût aussi faible que possible…

Gérard le vit qui tournait la tête de tous côtés, avec l’évidente intention de s’assurer que personne ne pouvait le voir.

Puis, soudain, tout bas, aussi bas que possible, pour que sa voix cependant portât jusqu’à lui :

– Lieutenant Gérard… lieutenant…

C’était une habitude qu’il avait prise d’appeler ainsi le jeune homme ; son cerveau guerrier et tourné tout le temps vers les choses militaires ne pouvait s’imaginer qu’un supérieur n’eût pas un grade dans l’armée.

Seulement alors, Gérard ouvrit les paupières… Sans bouger, il demanda :

– Qu’as-tu ? Que veux-tu ?

– Vous parler seul à seul… il ne faut pas que la pauvre madame sache… le colonel…

Gérard avait bondi jusqu’au Turkmène et, penché vers lui, interrogea d’une voix angoissée :

– Le colonel ?

– Trahi… vendu… perdu…

CHAPITRE V

LE GUET-APENS

On se souvient que nous avons laissé le colonel Mohilew se glissant, après avoir pris congé de Gérard, à travers son campement jusqu'à l'endroit où le messager du général Kauffmann lui avait donné rendez-vous.

Il avait été convenu – on s'en souvient encore – qu'il préviendrait de sa présence le guide embusqué dans l'ombre, au moyen d'un sifflement modulé de façon spéciale.

Arrivé au bord du ravin, le colonel se retourna et demeura un instant immobile, embrassant d'un seul regard les masses sombres écrasées sur le sol, à quelques pas de là, et qui formaient l'ensemble de son camp.

Là-bas, il y avait une silhouette plus élancée que les autres et de forme toute différente : sa propre tente.

C'était là que se trouvait, reposant, confiante en lui et heureuse de son amour, l'être qu'il chérissait le plus au monde, qui se partageait son cœur avec son dévouement au tzar et à la patrie.

Sa femme… sa chère Anna !…

Depuis son mariage, c'est-à-dire depuis cinq ans, c'était la première fois qu'il se séparait d'elle.

Toujours elle avait exigé de l'accompagner : les précédentes campagnes à travers l'Asie, elle les avait faites à ses côtés,

crânement, montrant l'endurance d'un troupier, sans cependant cesser de déployer, pour plaire a l'époux, cette élégance luxueuse de l'Asiatique qu'elle était.

On eût dit que l'odeur de la poudre lui plaisait au même degré que les parfums dont elle aimait à remplir sa tente.

Et la musique des balles et des boulets semblait bruire à ses oreilles aussi doucement que le son de l'orchestre dont elle faisait accompagner ses repas.

La reverrait-il jamais, seulement ?

À cette pensée lugubre, un frisson le secoua, et lui, l'homme d'énergie et de vaillance, il sentit soudain en son cœur une défaillance.

Sans vouloir réfléchir davantage, il mit ses mains autour de ses lèvres, en guise de porte-voix, et il appela.

Bientôt, il lui sembla entendre, montant de l'abîme, un susurrement ; puis, au bout de quelque temps, une silhouette s'agita, confuse d'abord, mais dont, rapidement, les contours s'accentuèrent. Un homme escaladait le flanc du ravin et enfin le rejoignit.

– Si tu veux me suivre, mon colonel ? dit-il.

Au fur et à mesure que Mohilew descendait, il s'étonnait de trouver à la descente autant de facilité.

L'homme, qui le précédait pas à pas, lui montrait où il devait poser le pied, accrocher sa main.

Au-dessous de lui, le gouffre se creusait, toujours aussi terrifiant, aussi profond, avec, tout en bas, les eaux blanchissantes du torrent qui rugissait.

Soudain Padjekow s'immobilisa et dit d'une voix gutturale :

– Attention !

De la roche nue jaillissait une source qui tombait en une nappe étincelante au fond du gouffre, où elle rejoignait le torrent.

Passant sous cette nappe d'eau, mouillés seulement par quelques gouttes, l'homme et Mohilew se trouvèrent soudain à l'entrée d'une grotte où ils s'arrêtèrent.

Là, le colonel entendit l'homme qui battait le briquet ; puis, soudain, une étincelle jaillit, suivie presque aussitôt par beaucoup d'autres, et peu après une torche de résine s'enflamma.

– En route ! dit Padjekow laconiquement.

Et ils se remirent en marche.

Pendant une heure, silencieusement, l'un devant l'autre, ils marchèrent dans un étroit boyau, si étroit que par instants leurs coudes frôlaient les parois de granit, si bas qu'à tout moment il leur fallait courber les épaules, pour éviter de se heurter le front à la voûte.

Au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient davantage, l'air se faisait plus rare et il semblait au colonel que ses poumons éprouvaient une difficulté de plus en plus grande à respirer, tandis qu'un cercle invisible lui étreignait les tempes de douloureuse façon.

Bientôt, le terrain parut s'incliner, tandis que les parois de ce couloir s'élargissaient et que s'élevait la voûte. En même temps, l'air se faisait plus respirable, plus pur.

On approchait d'une issue.

Soudain, le couloir s*e* contourna en un angle brusque, et le ciel apparut de nouveau aux regards satisfaits de Mohilew.

De ce côté de la montagne, le couloir aboutissait à une grotte, en tous points semblable à celle dans laquelle ils avaient pénétré une heure auparavant.

Padjekow fit entendre une sorte de sifflement et, d'entre des fourrés qui entouraient extérieurement l'orifice de cette grotte, un homme surgit tout à coup.

Quelques mots furent prononcés entre eux, d'une voix basse, puis le nouveau venu disparut pour reparaître bientôt, tirant après lui par la bride trois chevaux.

Le guide en désigna un à Mohilew, sauta sur le second, et précédés de l'Afghan qui marchait à quelques pas en avant, on se mit en route.

Le colonel allait, insouciant, heureux de cette chevauchée à l'air libre, après cette heure employée à se couler dans ce boyau étroit et sans air.

Sans réfléchir, il suivait toujours l'homme que lui avait envoyé le général Kauffmann, avec autant de confiance qu'il eût suivi le tzar lui-même.

Un bouquet de bois faisait à un kilomètre moutonner ses frondaisons vertes.

Pourquoi, brusquement le colonel tira-t-il sur les rênes de son cheval, l'arrêtant net ?

– Halte ! commanda-t-il.

Son guide s'immobilisa instantanément, demandant :

– Qu'y a-t-il ?

– Rappelle ton homme, ordonna Mohilew.

Et comme Padjekow le regardait surpris, il ajouta :

– Je ne veux pas traverser ce bois.

« J'ai aperçu entre les troncs d'arbres, sur la lisière du bois, des silhouettes presque aussitôt disparues et j'ai eu la sensation d'éclairs qui striaient l'ombre, des éclairs d'acier.

Le guide se mit à parler véhémentement à l'homme, qui aussitôt se précipita à bas de son cheval, pour se mettre à plat ventre devant Mohilew et baiser la poussière du chemin.

Padjekow paraissait radieux de cette démonstration.

Il dit à Mohilew :

– Tu vois bien, mon colonel, il est innocent du crime dont tu l'accuses.

Mohilew haussa les épaules :

– C'est bien, je vais en avoir le cœur net, déclara-t-il : tu vas demeurer ici avec lui pendant que moi, je vais reconnaître ce bois.

– Mais c'est imprudent, seigneur ! s'écria le guide.

Le colonel piqua des deux dans la direction du bois qui lui avait paru suspect. Assurément, à le voir ainsi s'avancer, on n'eût pu se douter que ce cavalier, si crâne et en apparence inconscient, pût avoir les soupçons qu'il venait de traduire si catégoriquement.

Peut-être, s'il ne s'était pas trompé, s'il n'avait pas été victime d'une hallucination ou d'une simple illusion d'optique, peut-être était-ce au-devant de la mort qu'il allait ainsi ?

Qu'importe ! il voulait en avoir le cœur net.

Arrivé à quelques pas de la lisière, il mit son cheval au pas et continua d'avancer, se dirigeant vers une allée qui, au beau milieu du feuillage épais, donnait accès dans l'intérieur du bois.

Rien ne s'entendait qui pût paraître suspect.

Même le bruissement des ailes dans les fourrés et le pépiement des oiseaux dans les branches prouvaient que rien n'était venu troubler, depuis longtemps, la quiétude de la gent ailée qui gîtait là.

Soudain, comme il allait s'en retourner rejoindre ses compagnons, un sifflement se fit entendre, aigu, bizarre, puis Mohilew sentit quelque chose s'abattre sur ses épaules, lui enserrant le cou jusqu'à l'étrangler.

Il eut conscience qu'un nœud coulant venait de le saisir.

Avant qu'il eût le temps d'empoigner la corde à deux mains pour tenter de s'opposer à une strangulation complète, une secousse violente l'arrachait de sa selle et le jetait tout étourdi, à moitié étouffé, sur le sol.

En même temps, son cheval, épouvanté par ce brusque désarçonnement, s'enfuyait au galop, à travers bois, broyant les branches, renversant les jeunes arbres.

En un clin d'œil, Mohilew se trouva ficelé à ne pouvoir, ni des pieds ni des mains, faire le moindre mouvement, en même temps qu'un foulard épais jeté sur sa tête l'aveuglait totalement, l'empêchant ainsi de parler et d'entendre.

Une seule faculté lui restait : il avait conscience de ce que l'on faisait, de lui.

Des mains l'avaient saisi, soulevé de terre, déposé sur une litière à laquelle on l'avait attaché.

Puis, cette litière avait été fixée, du moins le supposait-il, à deux quadrupèdes, et ces deux quadrupèdes avaient été lancés au trot.

Ah ! l'épouvantable locomotion qui lui brisait les reins et lui secouait la tête à lui faire croire par moments que sa boîte crânienne allait éclater…

Il se mordait les lèvres jusqu'au sang pour retenir les jurons que la souffrance menaçait de lui arracher.

Heureusement que, dominant la torture physique, il y avait la torture morale.

Il était pris ! Il s'était laissé prendre comme un enfant, comme un conscrit.

Il avait trahi l'empereur en manquant au serment qu'il lui avait fait.

Et il vivait !

Pourquoi ce guet-apens ?

Dans quel but l'avait-on pris ainsi qu'un fauve ? Pourquoi ne l'avait-on pas tué sur-le-champ ?

Assurément, et il ne pouvait avoir aucune illusion à ce sujet, c'étaient des ennemis de la Russie qui s'étaient emparés de lui.

Des Afghans ou des Anglais ?

Plutôt ces derniers, car il avait des motifs personnels pour croire que l'Afghanistan n'était point autant que voulait le faire croire l'Angleterre un adversaire de la Russie.

Non pas que de bien grands sentiments de sympathie dussent l'animer à l'égard de sa redoutable voisine.

Mais précisément parce que la Russie est sa voisine, l'émir qui règne à Hérat a de puissants motifs pour demeurer dans de bons termes avec un gouvernement qui peut amener en huit jours aux portes de sa capitale plusieurs centaines de mille hommes.

Si les troupes du Turkestan ne suffisent pas, il y a celles de la Transcaspienne, ensuite celles du Caucase, et, enfin, celles d'Europe.

Il n’en va pas de même pour l’Angleterre.

Outre quelle ne peut pas, sans courir au-devant d’une révolte, dégarnir beaucoup les garnisons de l’Inde, il lui faut près de six semaines pour amener des renforts de la métropole.

Or, en six semaines, quand le canon a parlé, combien de choses peuvent se passer !

Donc, Mohilew réfléchissait, durant que, dans la litière qui lui servait de prison, les cahots de la route le secouaient rudement.

Cependant l’allure des bêtes qui le portaient ne se ralentissait pas.

Ses oreilles, faites maintenant aux bruits du chemin, distinguaient le heurt rythmé des fers des chevaux contre le sol dur.

La troupe qui escortait était nombreuse et se composait d’au moins une douzaine de montures.

Au tangage spécial imprimé à sa litière, il reconnaissait que les bêtes qui la conduisaient étaient des chameaux.

Plusieurs heures durant, on courut sans arrêt. Puis, l’allure se ralentit : le trot allongé se raccourcit pour passer au pas.

Enfin, on s’arrêta, et aux oreilles du prisonnier parvint un chuchotement indistinct, mais dans lequel il crut distinguer des voix européennes.

Puis on lui enleva ses liens, on lui retira le foulard épais qui l’aveuglait et le bâillonnait en même temps.

Il se trouvait dans une clairière – au centre d’un carrefour que des troncs d’arbres gigantesques environnaient de tous côtés.

Des feuillages formaient au-dessus de sa tête un dôme épais de verdure qui cependant tamisait à peine l'ardeur des rayons solaires.

Déjà entravés, une troupe de chevaux mangeaient l'orge gloutonnement, sous la surveillance d'un homme portant le costume délabré des habitants du pays.

Une douzaine d'autres hommes, non loin des chevaux, établissaient un foyer dans le sol, pour y faire cuire leurs aliments.

Voilà ce que Mohilew aperçut d'un côté de la clairière.

À l'autre extrémité, sous une tente de toile, deux individus se trouvaient assis.

L'un avait comme siège une caisse à provisions, l'autre se trouvait à califourchon sur une chaise pliante.

Le premier tenait entre ses lèvres un énorme cigare ; le second, entre les siennes, le bout ambré d'une pipe en écume de mer.

Ils étaient l'un et l'autre vêtus à l'européenne : blouse de chasse en drap clair, serrée à la taille par une ceinture à revolvers, culotte de même étoffe enfermée dans de hautes bottes éperonnées.

Sur la tête, même casque colonial, en moelle de sureau.

Ils paraissaient, à première vue, être de même taille : seulement, celui qui fumait le cigare avait une tournure plus élégante, en dépit de certaine raideur dans la tenue, qui trahissait peut-être le soldat.

L'autre était un colosse, aux épaules larges et carrées, massives, dénotant une force peu commune.

Le visage de celui-ci s'encadrait d'une barbe rousse, taillée en éventail et qui contribuait à donner à ses traits un air hirsute, avec lequel s'accommodait à merveille la dureté du regard.

Le premier portait simplement la moustache, une moustache blonde, assez longue, dont la coupe élégante s'harmonisait avec l'éclat assez doux, caressant, de ses prunelles.

Tout autre que le colonel, à la vue de ces Européens, se fût cru sauvé.

Lui demeura impassible, au contraire, le cœur douloureusement étreint.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : ce n'était pas aux Afghans qu'il avait affaire… mais aux Anglais.

Il était perdu.

CHAPITRE VI

LÂCHETÉ IMPRÉVUE

Bientôt Padjekow revenait, accompagné de Mohilew, les pieds entravés, les mains derrière le dos. En voyant Krésowsky, il s'arrêta net et, silencieux, il attendit.

Très poliment, l'autre le salua et, lui faisait signe de prendre place sur un siège qu'il lui désignait :

– Donnez-vous la peine de vous asseoir, dit-il avec une urbanité parfaite.

Puis, se frottant les mains avec un air de satisfaction évidente :

– Enchanté, colonel, véritablement enchanté de l'occasion qui m'est offerte de faire votre connaissance.

« Vous accepterez bien une tasse de thé ?

– J'ai coutume de ne m'asseoir qu'à la table des gens que je connais et que j'estime…

– Vous n'êtes guère poli, colonel, ricana Krésowsky.

– C'est-à-dire que je me considère comme l'étant trop ; l'homme qui se fait complice de l'infâme attentat dont je suis victime est le dernier des misérables.

– D'abord, rien ne vous dit que je sois complice ; ensuite, vous devez avoir trop d'expérience de la vie pour ignorer qu'il ne

faut jamais se hâter de juger les actions des hommes avant d'en connaître les motifs.

En même temps, il disait à Padjekow, lui désignant les cordes qui attachaient les poignets et les chevilles du colonel :

– Coupe ces cordes.

L'autre eut un mouvement qui trahissait sa répulsion à obéir.

– Tu sais de quoi nous sommes convenus, déclara-t-il.

Krésowsky lui tendit alors le papier qu'il avait écrit.

– Tiens, dit-il laconiquement.

Tranquillement, Padjekow parcourut les lignes tracées par Krésowsky, les relut avec attention ; puis il plia le papier avec soin, retira le turban qui le coiffait et cacha dans l'étoffe le précieux papier. Ensuite de quoi, prenant son poignard, il trancha prestement les cordes qui liaient Mohilew.

Tout de suite, celui-ci eut un mouvement menaçant. Très froidement, Krésowsky étendit la main vers un revolver posé sur la petite table, à côté de sa tasse à thé.

– Je vous en prie, mon cher colonel, dit-il, ne me contraignez pas à des mesures regrettables.

« Je vous assure que j'ai pour votre personne la plus vive estime et qu'il me serait particulièrement pénible d'être acculé à des extrémités que je déplorerais très vivement.

Et à Padjekow qui paraissait entendre :

– Que veux-tu ? Va-t'en !

Mais celui-ci, s'adressant alors à Mohilew :

– Colonel, j'avais juré sur le Coran que je vengerais la mort de mon frère, fusillé par tes ordres à Merv. Allah doit être satisfait, j'ai tenu le serment que je lui avais fait.

Et là-dessus il quitta la tente.

Krésowsky frappa dans ses mains. Nadji parut.

– Le thé, commanda-t-il laconiquement.

Et poussant vers Mohilew une boîte de cigares, il lui dit, avec un sourire aimable :

– Vous accepterez bien un de ces excellents havanes ?

Mohilew repoussa la boîte, disant avec froideur :

– Je ne fume que la cigarette.

Ce disant, il tira de la poche de son veston un étui en argent ciselé, où il prit une cigarette qu'il alluma à la lampe, dédaignant le cigare que lui tendait Krésowsky.

Quand Nadji eut versé le thé odorant dans les deux tasses, Krésowsky avança la sienne vers celle du colonel… Celui-ci, de la main vivement étendue, empêcha le choc léger.

– Une question auparavant, monsieur.

– Parlez.

– Voulez-vous donner l'ordre qu'on m'amène un cheval ?

– Pourquoi faire ?

– Pour me permettre de quitter votre camp et de tenter de regagner les miens.

Krésowsky étendit les bras dans un geste plein d'éloquence.

– Vous me voyez désolé, mon cher colonel, de ne pouvoir acquiescer à votre demande. Mais c'est la seule chose que je ne puisse véritablement vous accorder.

– Ah ! je ne me suis pas trompé ; vous êtes le complice du misérable qui, par traîtrise, s'est emparé de moi !... s'écria Mohilew.

– Complice n'est pas l'expression juste ; car j'ignorais ce qu'il se proposait de faire et je n'ai appris le nom de son prisonnier que lorsqu'il me l'a fait connaître.

Comme l'autre ouvrait la bouche, Mohilew, le devançant, ajouta très froidement :

– Pour qu'il n'y ait pas de surprise, je dois vous dire par avance que, sur le terrain de la conciliation, vous n'avez rien à attendre.

« Quant à la force, si vous avez entendu parler de moi, vous devez savoir que je ne suis pas un homme à m'incliner devant.

Krésowsky avait écouté cette déclaration avec autant d'impassibilité que l'autre en avait mis à la faire. Il tirait méthodiquement, avec rythme pour ainsi dire, de son cigare, d'énormes bouffées de fumée qu'il rejetait loin de lui avec une volupté apparente.

Se renversant sur le dossier de son siège, il regarda Mohilew.

– Colonel, dit-il, je vais être franc ; oui, je vous connais depuis longtemps et depuis longtemps j'ai le désir d'avoir avec vous l'entretien qui commence.

– Il ne tenait qu'à vous, monsieur, de l'avoir dans d'autres conditions que celles présentes.

« Votre honneur n'eût eu qu'à y gagner.

Krésowsky eut un petit claquement de langue très significatif, et répondit sur un ton d'insouciance parfaite :

– Trop aimable, colonel, de vous préoccuper de ce point ; mon honneur me regarde seul, et je vous prie de ne pas compliquer la situation en y mêlant des détails qui n'ont rien à y voir.

C'était très net, et Mohilew ne pouvait se faire, après cette déclaration, aucune illusion sur l'état d'âme de son interlocuteur.

Celui-ci poursuivit :

– Oui, vous m'intéressez énormément, depuis plusieurs années, et j'ai suivi avec une curiosité qui a toujours été croissante votre marche sans cesse progressive en Asie.

Mohilew demeura immobile et silencieux. L'autre poursuivit :

– J'aurais mauvaise grâce à vouloir vous apprendre que l'Angleterre s'intéresse autant à l'attitude des Russes en Asie que ceux-ci à l'attitude des Anglais dans l'Inde.

« De votre côté comme du nôtre, nous surveillons de très près ceux qui paraissent prendre la tête du mouvement en avant.

« Or, parmi tous ceux qui, du côté des Russes, nous intéressent, – et pourquoi ne pas dire le mot ? nous inquiètent, – vous êtes au premier rang.

Cette déclaration flatteuse parut à Krésowsky mériter de la part de celui qui l'écoutait un remerciement.

Le colonel conserva son mutisme et son impassibilité. Krésowsky continua, un peu décontenancé par ce silence :

– J’ai eu connaissance de votre départ de Merv, je vous ai suivi à travers le désert du Turkestan et au milieu des montagnes de l’Afghanistan.

« Il n’est pas un pas que vous ayez fait dont je n’aie été informé. Si les choses n’eussent dépendu que de moi, vous eussiez poursuivi votre chemin encore pendant quelque temps, jusqu’à ce que se fût précisée, dans tous ses détails les plus intimes, la mission que vous avez assumée.

« La précipitation de cet imbécile de Padjekow est venue au travers de mes projets, très maladroitement, j’en conviens.

« Mais enfin, ce qui est fait est fait, et il me faut aviser au moyen de tirer de la situation le meilleur parti possible.

Le visage de Mohilew n’avait pas bronché ; on eût dit un masque de bronze, dans lequel le regard seul vivait.

– Dans la lutte qui s’ouvrira un jour ou l’autre entre la Russie et l’Angleterre, l’avantage restera à celui des deux adversaires qui saura prévenir l’autre, ne fût-ce que de quarante-huit heures.

« Occuper Hérat, Caboul et Kandahar, c’est bien.

« Mais, pour la Russie, il y aurait mieux encore ; ce serait l’occupation des zones neutres comprises entre la ligne de Peïchavêr et le désert de l’Afghanistan.

« Ils pourraient ainsi tomber sur les derrières de l’armée anglaise et la prendre entre deux feux.

« Est-ce cela ?

À cette question si précise, Mohilew répondit avec non moins de précision :

– C’est bien cela… Il est vraiment fort agréable d’avoir affaire à un causeur tel que vous, doublé d’un stratégiste aussi éminent.

Krésowsky protesta, plaisantant :

– Notez, colonel, que je ne fais que parler de vos plans ; faire mon éloge en ce moment, c’est donc faire le vôtre propre.

Il allait continuer, mais d’un geste brusque le colonel l’arrêta :

– Pardon, monsieur, dit-il d’une voix qui vibrait singulièrement, une question, s’il vous plaît, avant que vous alliez plus loin.

« À en juger par la manière dont vous vous exprimez, je crois que vous n’êtes pas Anglais. Est-ce que je me trompe ?

Krésowsky tressaillit légèrement, détourna ses regards avec un visible embarras, puis répondit :

– Je suis naturalisé sujet britannique.

– C’est possible, mais la naturalisation ne supprime pas l’origine.

Et avec assurance :

– Vous êtes Russe, déclara Mohilew.

– Qui vous l’a dit ?

– Votre prononciation, comme aussi l’usage que vous faites de certaines locutions qui nous sont familières.

L’autre garda le silence et le colonel put considérer ce silence comme une réponse affirmative.

Son écœurement ne fit que croître et son hostilité s’affirma.

Cependant le trouble passager de Krésowsky s'était évanoui, il avait repris assurance.

– Donc, colonel, puisqu'un hasard que je bénis nous a rapprochés, voulez-vous que nous en profitions pour causer un peu ?

Mohilew le toisa avec mépris et demanda :

– Que peut-il y avoir de commun entre vous et moi ?

– Nous sommes voués à la même tâche, mais en sens contraire… il nous arrive à nous deux ce qui arrivera fatalement, en un jour rapproché, aux deux peuples que nous représentons.

Se mettant à rire, il ajouta :

– Seulement, c'est moi qui ai mis à exécution la partie du plan qui consiste à surprendre l'adversaire.

– Parce que j'ai compté sans la trahison.

Krésowsky déclara :

– Il faut toujours compter avec la trahison ; la trahison est un important facteur de succès, que l'on a tort de négliger.

« Vous l'expérimentez vous-même à vos dépens, en ce moment.

Mohilew avait tiré une cigarette et l'allumait méticuleusement.

Puis, avec une brusquerie dont il ne cherchait même pas à dissimuler l'insolence voulue :

– Allons, monsieur, point de réticences, point de détours ! Ayez le courage de votre trahison et l'audace de votre infamie.

« Au fait !

Sans se déconcerter, Krésowsky observa :

– Au fond, vous avez raison ; la situation m’appartient et, à employer ainsi des circonlocutions, je perds un temps précieux.

« Voici la chose.

« Je vous ai entre les mains ; vous êtes mon prisonnier et je ne vous relâcherai qu’à certaines conditions.

« Vous ne nierez point ce fait ?

– Épargnez-moi la souffrance et le dégoût de votre conversation.

« Agissez comme bon vous semble et laissez-moi en paix.

– Si je veux entrer en arrangement avec vous, force m’est cependant de vous exposer ce que je désire.

– Que m’importe ? À l’avance, je vous déclare que je ne souscrirai à rien de ce que vous me demanderez.

– Prends garde, Mohilew ! s’écria Krésowsky, nous ne sommes point ici en Europe, où les lois protègent même ceux qu’elles ont fait condamner, et dont elles règlent la mort…

« Tu ne relèves que de moi, de moi seul, entends-tu ?

– Tu es le maître de ma vie, tue-moi !

– Soit ; mais, auparavant, tu connaîtras ce que c’est que la souffrance ; tu as vécu trop longtemps dans ces contrées asiatiques pour ne pas connaître aussi bien que moi, mieux que moi-même, la coutume féroce.

– On ne meurt qu’une fois.

– Erreur ! les raffinements cruels des peuplades afghanes, en prolongeant l’agonie, font mourir mille morts.

– J’endurerai mille morts, s’il le faut.

– Te crois-tu vraiment si vaillant ? Penses-tu ton cœur aussi cuirassé contre la douleur que tu prétends ta chair l'être contre la torture ?

Pourquoi Mohilew, en entendant ces mots, tressaillit-il et jusqu'au plus profond de son être ?

Pourquoi une lueur d'effroi passa-t-elle dans ses yeux ?

Pourquoi ses lèvres se crispèrent-elles dans un rictus significatif ?

Krésowsky ricana méchamment.

Il comprit qu'il avait touché le défaut de l'a cuirasse.

Cet homme, impassible, devant la perspective d'une mort assurée, avait frémi d'inquiétude.

– Ah ! ah ! colonel Mohilew, ricana Krésowsky, il me semble que ton assurance fléchit un peu ?

« Tu as deviné ce que je voulais dire.

– Je n'ai deviné qu'une chose : c'est que je croyais connaître l'âme de boue d'un lâche tel que toi, et que cette âme gardait encore dans ses plis ténébreux quelque infamie nouvelle que je ne soupçonnais pas.

– Désires-tu que je m'explique ?

Avec un geste d'effroi, Mohilew protesta des deux mains étendues devant lui :

– Non, tais-toi : je ne veux rien savoir.

– Tu as peur que ce que je vais te dire ne courbe ton orgueil sous ma volonté et ne brise ta résistance !…

Mohilew garda le silence.

Mais l'expression de sa physionomie était d'une indéniable éloquence ; ses tempes, auxquelles le sang battait avec force, s'étaient soudainement emperlées d'une sueur d'angoisse, et ses mains croisées se pétrissaient avec terreur.

– Tais-toi ! gronda-t-il.

Mais la taille de Krésowsky s'était redressée, et sa tête dominait, menaçante et altière, celle du colonel, courbée sous le vent de terreur qui le secouait.

– Écoute, colonel, quelles sont mes volontés, déclara-t-il d'une voix ferme ; je te dirai ensuite très nettement ce à quoi je pense pour réduire ta résistance.

« Tu as préparé, je le sais, un plan de conquête de l'Afghanistan et d'investissement des Indes. Il me faut ce plan !

« Tu as inventé un système tout spécial d'approvisionnement pour les troupes, grâce auquel les corps d'armée russes – le jour de la marche en avant – pourront se lancer sans appréhension au milieu des déserts du Turkestan et de l'Afghanistan.

« Je veux connaître ce système !

« Enfin, tu as imaginé un mode de traction permettant d'amener par route aussi rapidement qu'au moyen d'une voie ferrée les troupes russes de Merv jusqu'au cœur de l'Afghanistan et jusqu'aux frontières de l'Inde anglaise.

« Ce mode de traction, je l'exige !

Mohilew l'avait laissé parler, ayant aux lèvres un sourire ironique qui s'accentuait au fur et à mesure que s'accentuaient les exigences de son interlocuteur.

Quand celui-ci se fut tu, le colonel demanda, railleur :

– Si j'accède à tout cela, murmura-t-il à demi-voix, qu'arrivera-t-il de moi ?

– D'abord, ta mise en liberté ; ensuite, un accord en vertu duquel…

Mais Mohilew l'interrompit net, et se contenant à grand'peine :

– Tu me méprises donc bien, misérable ! que tu me crois capable, comme tu le serais toi-même, d'accueillir de semblables propositions ?

Très sérieusement, Krésowsky répondit :

– Tu te trompes, Fedor Mohilew ; ce n'est point le mépris que tu m'inspires qui me fait te croire susceptible d'accueillir mes propositions, c'est la connaissance où je suis du culte que tu as voué à ta femme.

Cette fois, Mohilew cessa d'être maître de lui.

Les jarrets détendus comme un ressort, il bondit, et avant que Krésowsky eût pu se mettre en garde, il le saisit à la gorge.

– Bandit, traître, infâme ! rugissait Mohilew.

L'autre défaillait… son visage se congestionnait et ses yeux saillaient hors de l'orbite.

C'en était fait de lui.

Non pas.

Car c'était un homme de sang-froid, ce Krésowsky… et même, au moment où il paraissait passer, de vie à trépas, il conservait toute sa présence d'esprit.

Tandis que Mohilew l'étranglait, il avait cherché par quel moyen il pourrait bien échapper au sort qui l'attendait.

Un plan s'était formé dans son cerveau, et, de plus, il l'avait mis sans tarder à exécution.

Reculant peu à peu, comme cédant à la pression formidable exercée par le colonel, il était venu s'adosser à la table sur laquelle était servi le thé.

Ses mains, – comme instinctivement, – pour y chercher un point d'appui s'était cramponnées ; puis, la droite erra à tâtons sur la table, sans que son adversaire s'en aperçût, à la recherche de quelque objet.

Cet objet, c'était un revolver que Krésowsky avait coutume, durant les haltes, de déposer sur cette table, toujours à portée de sa main.

Ses doigts se crispèrent sur la crosse.

Une fois qu'il se sentit en possession de l'arme, son visage refléta un contentement tellement intense que Mohilew en fut surpris.

Cette surprise fut aussitôt suivie d'un soupçon.

Mais il était trop tard.

Déjà le doigt de Krésowsky était sur la gâchette, le chien de l'arme se leva, s'abattit ; une détonation éclata.

Mohilew poussa un juron et, dans un dernier effort, tenta d'étrangler complètement son adversaire.

Mais celui-ci usa à résister à cet effort ce qui lui restait d'énergie.

Et bien il fit.

L'écho de la détonation qui coulait, assourdi, à travers la campagne n'était pas encore éteint que la tente était envahie par les hommes d'escorte.

Ils n’eurent pas besoin d’ordres pour savoir ce qu’ils avaient à faire.

D’un seul mouvement, ils bondirent sur Mohilew.

Celui-ci avait lâché Krésowsky pour tenter de faire face à ses nouveaux ennemis.

Non pas qu’il eût espoir de pouvoir échapper à cette horde armée…

Il savait par avance qu’il devait succomber et il avait fait crânement le sacrifice de sa vie…

Mais cette vie, tout au moins, il voulait la vendre le plus cher possible.

Ce lui serait une satisfaction de tomber sur les cadavres de ces bandits.

Il aurait du moins, ainsi, une mort de soldat.

Il avait saisi, sous le coup du premier instinct, un escabeau qui, avec la couchette de Krésowsky, complétait le seul mobilier de la tente.

Cet escabeau à la main, transformé en massue, il tenait ses ennemis en respect.

Il en avait abattu déjà plusieurs qui gisaient à terre, le crâne fendu, inondant le sol de leur sang.

Cet exemple rendait les autres hésitants : en cercle autour de lui, les poings armés de leurs longs couteaux, ils attendaient.

Mohilew profita de cette hésitation pour reprendre haleine.

Debout, face à ses adversaires, il était vraiment beau d’énergie, de crânerie, d’audace.

S'adressant à Krésowsky qui se tenait, lui, en arrière de ses gens :

– Eh bien ! lâche ! cria-t-il, qu'attends-tu pour m'abattre ! Il te reste encore assez de balles dans ton revolver.

« C'est plus qu'il n'en faut pour avoir raison d'une peau humaine !

Krésowsky secoua la tête, et d'une vois très calme :

– C'est vivant que je te veux, Mohilew, et que je t'aurai.

– Cela dépend ! rugit le colonel ; je t'en vais tuer tellement de tes assassins qu'il faudra bien qu'ils me tuent.

Ce à quoi Krésowsky répondit, indifférent :

– Qu'importe ! ils sont payés pour cela.

La rage au cœur et la gorge étreinte par l'angoisse de ne pouvoir même trouver dans la mort le salut qu'il voulait, Mohilew se jeta en avant et, son escabeau à la main, poursuivit sa terrible et sanglante besogne.

Les crânes défoncés, les épaules brisées, les poitrines écrasées, les indigènes tombaient.

Rapidement diminuait d'épaisseur le rempart humain qui s'élevait entre Mohilew et Krésowsky.

Est-ce que la Providence avait résolu de permettre que ces deux hommes en vinssent aux mains ?

Au moment où le colonel s'y attendait le moins, un de ses adversaires, comme frappé à mort, tomba sur le sol, puis, rampant vers lui, l'empoigna par les chevilles si rudement que Mohilew chancela.

Une violente secousse acheva de lui faire perdre l'équilibre.

Il s'écroula comme une masse, et rugissant, se débattant ainsi qu'une bête fauve, se trouva ligoté en un clin d'œil.

Sans blessure, sans même une égratignure, il se trouvait aux mains de ses ennemis.

Souriant, Krésowsky donna l'ordre qu'on assît le prisonnier sur la chaise qu'il occupait avant la lutte, et Nadji ayant redressé la table et servi une seconde fois le thé… les deux hommes restèrent de nouveau en présence.

Krésowsky alluma un cigare avec une désinvolture affectée qui porta à son comble la rage du prisonnier, puis il dit :

– Voilà bien du temps perdu par votre faute, mon cher colonel ; je vous croyais plus philosophe que cela.

Mohilew paraissait ne pas l'écouter.

Immobile, les paupières closes, il était absorbé dans la contemplation de l'adorée silhouette de sa femme qui se dressait devant lui, en ce moment tragique, en son âme ; toutes ses pensées étaient envolées vers elle.

Krésowsky semblait se rendre compte de ce qui se passait en l'esprit de son prisonnier et un mince sourire, plein de raillerie cruelle, plissait sa bouche.

Au bout d'un moment, il demanda :

– Vous avez compris maintenant que, pour arriver au but que je me suis donné, je suis prêt à tout.

« Je marcherai dans la boue ou dans le sang, indifféremment, mais je marcherai quand même.

« Je vous ai signifié tout à l'heure les termes du marché que je désirais conclure avec vous.

« Vous m'avez déclaré que la perspective de perdre la liberté, voire la vie, n'était pas pour vous influencer.

« Dans ces conditions-là, il me faut bien chercher d'autres arguments.

« Et votre émoi me prouve que j'ai trouvé le moyen de briser votre volonté et de faire de vous l'instrument docile et souple dont j'ai besoin.

Puis, se dressant, dardant sur le prisonnier ses regards pleins de fermeté et de fausseté, dans lesquels se reflétait aussi une indomptable volonté :

– Écoute-moi bien, colonel Mohilew, c'est ta femme qui me répondra de toi.

« Ce que tu ne feras ni par crainte, ni par intérêt, ni par ambition, – car tu es, paraît-il, le type de l'homme intègre, – eh bien ! tu le feras par amour, car tu es un mari modèle.

– Misérable lâche !

Krésowsky eut un petit haussement d'épaules qui disait toute son indifférence au sujet des insultes dont pouvait l'abreuver son prisonnier.

Souriant même avec indulgence, il prononça :

– Écoute, et médite ce que je vais te dire : tu es entre mes mains, et tu n'en sortiras que le jour où tu auras répondu aux questions que je t'ai posées tout à l'heure.

– Jamais !...

– Nous verrons ce que tu répondras le jour où ce sera Mme Mohilew elle-même qui te le demandera.

Et laissant le malheureux sous le coup d'un affolement indicible, Krésowsky sortit de sa tente pour aller achever en plein air son cigare, que dans le feu de la discussion il avait laissé s'éteindre à moitié.

CHAPITRE VII

COMBINAISONS ANGLAISES

Peïchavêr était la sentinelle extrême placée par l'Angleterre sur la frontière de son Far-West indien, pour surveiller – par delà le territoire afghan – les agissements de la Russie.

Celle-ci occupait Kouclik, comme son adversaire occupait Peïchavêr, et ainsi que deux duellistes avant de croiser l'épée, elles se regardaient dans les yeux.

Peïchavêr s'étend sur une petite plaine, au fond d'une vallée, sorte d'entonnoir, que forment les derniers contreforts des monts Sefed-Kuk.

Placée à cinq milles de la fameuse passe de Khaïber, elle barre le chemin à toute invasion continentale des Indes, en admettant cependant qu'une invasion ne pût se produire qu'à travers le territoire de l'Afghanistan.

Un ouvrage fort sérieusement fait, qui vient de paraître dernièrement et qui est dû à la plume d'un officier d'état-major russe, préconise l'emploi de trois routes par lesquelles il serait possible à la Russie de fondre sur l'Inde.

Mais nous devons à la vérité de dire que, sur ces trois routes, il on est une qu'il signale tout particulièrement.

C'est celle de l'Afghanistan.

Les Anglais avaient donc eu raison de prendre de ce côté-là des précautions toutes particulières, sans négliger cependant les autres points faibles de leur possession asiatique.

À Peïchavêr, la garnison était importante et composée de troupes entraînées, prêtes à la sanglante besogne qui les attend.

Car c'étaient elles qui devaient subir le premier choc, en cas de surprise, ou opérer en territoire ennemi un raid, en cas d'offensive.

Il y avait là six régiments et une batterie ; deux régiments européens et quatre régiments indigènes, dont un de cavalerie et trois d'infanterie.

Par une très adroite disposition, les régiments indigènes étaient composés de Sikhs et d'Afghans, séparés par compagnies, dans chaque régiment.

En opposant les races aux races, on avait obvié au danger qu'eût présenté leur mélange, dans les rangs des mêmes unités de combat.

Voilà pour les troupes régulières.

Outre celles-ci, il fallait compter la police mise sur le même pied qu'un régiment.

Une ceinture militaire formée de troupes affectées spécialement à la garde et à la surveillance de la frontière.

Enfin les Afridis qui avaient, eux, une mission spéciale : la garde de la passe de Khaïber.

Cette passe – fameuse dans l'histoire – est celle par laquelle se sont rués, de temps immémoriaux, tous les peuples descendus des hauts plateaux de l'Asie centrale, dans les riches plaines de l'Inde.

Elle constitue pour ainsi dire les Thermopyles de l'empire indien.

C'est par Khaïber que passe la route commerciale de Caboul et de Boukhara.

Cette longue gorge, qui s'étend entre Djellalabad, du côté afghan, et Djemrood, du côté anglais, était occupée – il y a quelques années encore – par une peuplade montagnarde : les Afridis…

Ceux-ci, embusqués dans leurs villages perchés ainsi que des nids d'aigles, dans les sommets rocheux, étaient maîtres de la passe, fusillant, arrêtant, pillant, égorgeant qui bon leur semblait.

Vainement, les Anglais avaient-ils envoyé contre eux expéditions sur expéditions, les troupes les plus vaillantes revenaient décimées, anéanties.

À se prolonger ainsi, le commerce avec l'Asie devenait de plus en plus difficile et menaçait d'être promptement ruiné.

Il fallait aviser.

Ce fut alors qu'un chef de district, très actif et très adroit, résolut de demander à la diplomatie ce qu'il n'avait pu obtenir par les armes.

Incapable de vaincre les Afridis, il traita avec eux.

Moyennant certains avantages, tels que la fourniture des armes et des munitions, les Afridis consentirent, au lieu de défendre la passe de Khaïber, à la surveiller.

Ils recevaient – pour prix de cette surveillance – une solde de l'Angleterre qui avait trouvé moyen de rentrer dans ses débours en frappant d'un droit les marchandises qui transitent par Djemrood, aussi bien pour sortir du territoire indien que pour y entrer.

Commercialement et stratégiquement, on n'était pas plus pratique.

Seulement, pour rendre plus efficace la protection que l'Angleterre accordait au commerce, elle ne garantissait toute surveillance que deux jours par semaine ; les autres jours, les Afridis étaient donc libres d'exercer, tout à leur fantaisie, les déprédations coutumières à leur nature de voleurs.

Il est vrai que cela ne devait guère leur rapporter ; les commerçants ayant arrangé leurs affaires de façon à les plier aux exigences anglaises.

Ils se constituaient en caravanes et franchissaient deux fois par semaine seulement, soit dans un sens, soit dans l'autre, la passe du Khaïber.

Or, quinze jours environ après les événements racontés dans les précédents chapitres, un vendredi, – le vendredi était un des jours qui étaient garantis sans danger pour traverser le Khaiber, – la route conduisant à Djemrood donnait le spectacle de l'animation la plus grande.

Les groupes se succédaient sans interruption, offrant à l'œil une diversité de silhouettes et de couleurs véritablement innombrables.

C'étaient soit des chariots aux essieux grinçants, traînés par des couples de petits bœufs, soit des chameaux lourdement chargés menés en bride par des serviteurs afghans, soit encore par des ânes portant le voyageur plus modeste, ayant en croupe sa valise ou sa marchandise, ou bien encore d'humbles piétons, mendiants, religieux ou travailleurs.

Tous ces gens-là arrivaient en masse à la porte du fort, dans l'un des bâtiments duquel se trouvait installé le percepteur chargé d'encaisser le prix du passage.

Dans la cour, assis sous une véranda qui les protégeait des rayons déjà ardents du soleil, – il allait bientôt être dix heures du matin, – les officiers s'amusaient à considérer ces groupes, tout en sirotant des boissons glacées. Soudain, de leur gosier, une exclamation s'échappa à la fois :

– Robbardt !

En même temps ils se levaient et, dans un empressement respectueux, se portaient tous au-devant d'un cavalier qui franchissait alors le seuil de la cour et se dirigeait vers les écuries.

– Monsieur le major, dit l'un de ceux qui s'avançaient vers lui en portant la main à son casque colonial, permettez-moi, au nom de mes camarades, de vous souhaiter le bonjour et de vous demander si vous avez fait un bon voyage ?

Celui auquel s'adressaient ces amicales paroles les accueillit d'un visage renfrogné.

Il s'arrêta un moment, la main à la visière de son casque colonial, pour saluer à la ronde ceux qui venaient à sa rencontre avec un si visible empressement.

Puis, laconiquement :

– Merci, messieurs, merci ; le voyage a été bon, mais plus court que je ne le croyais, comme vous voyez.

« La santé est bonne aussi, je vous remercie.

Là-dessus, il s'éloigna.

Derrière lui, les jeunes officiers s'immobilisèrent un instant, le suivant des yeux, quelque peu ahuris.

– Peste ! murmura un lieutenant de dragons, pas moelleux, ce cher Robbardt !

– Pas bavard non plus, fit un autre.

Et ils retournèrent prendre place sous la véranda, devant les boissons glacées.

Le défilé des caravanes continuait avec les mêmes scènes, sans cesse renouvelées, chaque mardi et chaque vendredi, de discussions âpres pour le paiement de la taxe, de récriminations, de plaintes, de larmes même et de colères.

Soudain, l'un des officiers s'écria, en étendant la main vers un groupe qui s'avançait sur la route :

– Mais c'est Krésowsky !

– Où cela ? demanda-t-on en chœur.

– Là, cet individu monté sur un mulet, vêtu en musulman, avec cet énorme turban mi-jaune, mi-or…

Un petit éclat de rire accueillit ces mots.

– Vous n'y songez pas, capitaine ! M. Krésowsky sous ces oripeaux ! Et puis M. Krésowsky est plus grand que cela, plus gros aussi ; ensuite sa barbe est brune, à peine parsemée de poils gris, et la barbe de cet homme est toute blanche.

– Les teintures suffisent à opérer ces merveilles.

– Pour quelle raison M. Krésowsky se transformerait-il ainsi ?

– Ce ne serait pas la première fois.

– Vous êtes certain ?

– Comme je suis certain que nous avons salué tout à l'heure le major Robbardt. Krésowsky est un mystérieux ; vous savez bien qu'il disparaît de Peïchavêr sans prévenir personne, à l'improviste, et qu'il réapparaît de même, donnant à ses absences les prétextes les plus divers.

« Nous nous inclinons devant ces prétextes, tous tant que nous sommes, parce que nous n'avons pas de certitudes à ce sujet ; nous avons cependant la conviction que ces absences sont légitimées par une raison toute politique et de stratégie militaire…

Il ajouta, s'interrompant brusquement :

– Je gagerais vingt bouteilles de porto que c'est lui !

Un tout jeune sous-lieutenant se leva alors, déclarant :

– Il y a une manière bien simple de s'en assurer : c'est d'aller le lui demander.

Plusieurs mains se tendirent vers celui qui venait de parler, l'arrêtant au passage, l'immobilisant :

– Êtes-vous fou, Edward ? s'écria-t-on ; voulez-vous donc vous attirer des désagréments avec le gouverneur de la province ?… qui sait même, avec Son Excellence le vice-roi ?

– Avec le gouverneur, avec le vice-roi, parce que j'irais demander à ce musulman si, d'aventure, il ne se nommerait pas Krésowsky ?

– Vous êtes arrivé d'Europe il y a quelques semaines à peine, et vous n'êtes point au courant.

– Ce Krésowsky, ajouta un autre, est un homme étrange ; ingénieur, il a été envoyé ici pour étudier les contrées avoisinantes au point de vue minier, par une société autrichienne ; c'est, du moins, la raison officielle de son séjour ici.

« Mais l'étrangeté de ses allures, ses brusques disparitions et ses retours inattendus, la froideur apparente de ses rapports avec les autorités, et certains détails qui nous ont permis de supposer que ces rapports étaient plus étroits, plus intimes, nous font considérer qu'il serait dangereux peut-être, en tous les

cas maladroit, de nous immiscer dans les affaires de ce monsieur.

Cependant le major Robbardt avait rejoint ses appartements.

Officier des plus distingués et des plus énergiques, il logeait au fort même de Djellalabad, ayant refusé de profiter de la permission accordée aux officiers d'habiter des villas, aux environs.

Soldat dans l'âme, il avait voué son existence à cette lutte sourde qui existait depuis un si grand nombre d'années entre l'Angleterre et la Russie, lutte toute de ruses, de diplomatie, de sournoiserie, qui préparait celle dont le commencement éclatera comme un coup de foudre, mais dont la nouvelle ne surprendra personne en Europe.

Célibataire, le major Robbardt ne fréquentait personne en dehors des officiers de son régiment. Et encore n'entretenait-il, avec eux que des rapports assez froids, en dépit de leur cordialité.

Régulièrement, deux fois par jour, il présidait le mess, causant peu, vivant renfermé en lui-même, avec ses pensées.

Le reste du temps, il le passait à travailler, préparant l'action future avec un acharnement qui lui avait valu la confiance illimitée du gouverneur du district et du vice-roi lui-même.

Jouissant d'une liberté absolue, il avait le droit, sans qu'il eût besoin d'en référer à ses chefs, de s'absenter aussi longtemps que bon lui semblait, et sans jamais donner sur ses absences aucune explication.

Au surplus, on le savait grand chasseur devant l'Éternel, très friand d'émotions vives et il avait ses appartements tapissés

de peaux de panthères, de tigres et de trophées de toutes sortes, recueillis au cours de ses nombreuses excursions cynégétiques.

En outre, c'était un minéralogiste distingué, et il avait envoyé à l'Académie des Sciences de Londres, dont il était membre correspondant, nombre de rapports très curieux sur le sol indien considéré au point de vue géologique.

Il venait à peine de franchir le seul de son cabinet de toilette où son ordonnance avait préparé le tub indispensable à tout bon Anglais, retour d'excursion, qu'un individu se présenta dans le vestibule de son appartement, demandant à lui parler sans retard.

– Son Honneur prend sa douche, fut-il répondu par le domestique.

– Peu m'importe ; ce que j'ai à lui dire est urgent.

Ce disant, le visiteur tirait de sa poche une carte de visite qu'il pliait de telle façon qu'elle n'était lisible à moins qu'on ne la déchirât.

– Portez ceci, sans tarder, au major Robbardt.

Quand le domestique entra dans le cabinet de toilette, l'officier tendait le dos sous la cascade ruisselante de la douche rafraîchissante.

Silencieusement, le domestique présenta le carton.

D'un bond, le major sauta hors du tub, commandant d'une voix gutturale à son ordonnance de lui jeter sur les épaules le peignoir de molleton couleur cachou à raies rouges et bleues.

Comme un bombe, il entra dans le salon-fumoir où attendait le visiteur, au-devant duquel il s'avança avec une précipitation presque servile.

– En vérité, Excellence ! s'écria-t-il.

L’autre lui coupa la parole et, lui tendant la main :

– Vous m’excuserez, mon cher Robbardt, de l’insistance que j’ai mise à vouloir arriver jusqu’à vous, mais le temps presse.

– Si j’avais su Votre Excellence à Djellalabad, je me fusse empressé de lui aller rendre mes devoirs.

– On m’ignore ici, comme à Peïchavêr ; je suis venu incognito, surprendre mon monde ; le colonel seul me sait ici.

Robbardt eut une inclination de tête qui approuvait.

– Est-ce que Votre Excellence aurait appris quelque chose de nouveau concernant la frontière.

– Oui et non… mais permettez que je m’asseye, mon cher major.

Robbardt avança lui-même un siège en osier.

– Imaginez-vous que j’ai reçu une dépêche de Krésowsky, déclara sans préambule le gouverneur, et j’ai voulu vous consulter au sujet de cette dépêche.

Le front de Robbardt s’était barré d’un pli soucieux, et comme il gardait le silence, son visiteur demanda :

– Savez-vous où se trouve Krésowsky en ce moment ?

– À Djellalabad, Excellence.

Le gouverneur exécuta sur son fauteuil un petit tressaut qui marquait sa surprise.

– Me permettrez-vous de vous demander, mon cher Robbardt, comment il se fait qu’arrivé seulement tout à l’heure, vous puissiez connaître la présence ici de Krésowsky ?

– M. Krésowsky et moi, nous sommes arrivés à Djellalabad à peu près en même temps.

– Vous avez voyagé de compagnie ?

– Pas précisément ; nous avons fait ensemble la traversée du Khaiber ; mais nous n'étions pas compagnons de voyage.

Les yeux du gouverneur s'arrondirent et ses prunelles s'attachèrent sur Robbardt avec une curiosité tellement ardente que l'autre ne put dissimuler un sourire.

– Mais oui, Excellence, c'est ainsi, quelque bizarre que puisse vous paraître cela au premier moment.

– Vous êtes brouillés… Krésowsky et vous ! Ce serait dommage, une paire d'amis tels que vous.

– Oh ! d'amis… d'amis !… Votre Excellence exagère un peu : les circonstances ont fait que plusieurs fois M. Krésowsky et moi, nous avons été rapprochés l'un de l'autre dans l'intérêt du service de Sa Majesté.

« La vérité, c'est que nous nous sommes trouvés récemment, M. Krésowsky et moi, en divergence d'opinion sur certain point, et voilà.

Le gouverneur paraissait perplexe.

– Alors, vous ne pouvez me renseigner sur le motif qui a poussé Krésowsky à m'envoyer ce courrier que j'ai reçu à Delhi ?

Le major caressa ses moustaches et, les lèvres entrouvertes dans un sourire un peu ironique :

– Les affaires de M. Krésowsky le concernent seul.

Il ajouta d'une voix ferme :

– Je crois, Excellence, que cela vaut mieux ainsi, pour les intérêts de Sa Majesté.

Et le gouverneur s'étant levé, il le reconduisit jusqu'à la porte.

Sur le seuil, le visiteur lui dit, avec un sourire qui dissimulait mal un certain regret :

– Quel singulier caractère vous avez, mon cher major !

Ce à quoi l'autre répondit :

– Excellence, j'ai un caractère de soldat qui ne saurait se plier à certaines exigences de la diplomatie…

Là-dessus, comme le gouverneur avait franchi le seuil de l'appartement, le major s'inclina respectueusement et, sans autre formule de politesse, ferma la porte.

– Diable d'homme ! grommela Son Excellence.

Au bas des degrés du perron, le gouverneur se retrouva dans une manière de jardin qu'il traversa rapidement et de l'autre côté duquel, une fois franchie une passerelle de bois jetée sur le fossé enserrant la citadelle, s'élevait un bengalow de fort luxueuse apparence.

Sous la véranda, fumant un cigare, tout en sirotant une boisson glacée, un homme d'un certain âge, vêtu de vêtements blancs, mais de coupe militaire, attendait.

À la vue du gouverneur, il se leva vivement et vint au-devant de lui avec empressement.

– Excellence ?

– Faites-moi seller un cheval, colonel, ordonna le gouverneur.

– Un seul, Excellence ?

– Oui, un seul. Je n'ai besoin de personne pour m'accompagner là où je vais.

Le colonel frappa sur un timbre et, à un Hindou qui parut, donna un ordre.

– Je vous ai dit… commença le gouverneur avec impatience.

– Votre Excellence m'excusera, répondit le colonel ; mais je considère de mon devoir de vous faire escorte.

« Que dirait le vice-roi si la fatalité voulait qu'il vous arrivât malheur dans le district dont j'ai la sauvegarde militaire ? Il me rendrait responsable, et il aurait raison.

En ce moment un sous-officier entra, après avoir frappé, dans la salle où le colonel avait entraîné le gouverneur.

– Mon colonel, il y a un marchand de Caboul qui émet la prétention de passer sans se soumettre à la visite des bagages et de ses marchandises.

– Visitez de force s'il le faut, mais visitez.

Puis, après avoir réfléchi, il ordonna :

– Amenez-le moi.

Le sous-officier allait sortir, lorsque le gouverneur, se penchant à l'oreille du colonel, lui murmura quelques mots.

Le visage de l'officier manifesta une violente surprise.

– Un moment, fit-il au sous-officier, attends !

Vivement, il se dirigea vers son bureau, prit une feuille de papier sur laquelle il griffonna en hâte quelques lignes au bas desquelles il apposa, sous sa signature, différents cachets.

– Tiens, fit-il en tendant la feuille au sous-officier, voici un laissez-passer pour cet homme. L'autre une fois sorti :

– Maintenant, partons, fit le gouverneur.

Lui-même se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit avec l'autorité d'un maître et, une fois dans le jardin, dit à son compagnon :

– Je vous attendrai sur la route où vous me rejoindrez avec les deux chevaux.

L'autre, tournant les talons, se dirigea vers les écuries tandis que le gouverneur, traversant à pas lents les allés ombreuses, gagnait la route.

Une perplexité grande se lisait sur son visage.

L'avis mystérieux qu'il avait reçu de Krésowsky, joint à la réticence du major Robbardt, était bien fait, on en conviendra, pour jeter le trouble dans son esprit.

Il avait, dans l'ingéniosité et dans le sérieux de Krésowsky, une confiance telle qu'il était accouru aussitôt au rendez-vous donné par lui.

Il s'agissait de la sécurité des Indes et de la grandeur de l'Angleterre !

C'était suffisant pour motiver un déplacement, fût-il aussi considérable que celui de Delhi à Djellalabad.

Outre son dévouement à la reine, il avait en lui, surtout, une ambition effrénée.

Le vice-roi était alors depuis longtemps en fonctions et était en instances pour rejoindre la métropole aussitôt qu'il se présenterait une compensation acceptable.

Si, aux services déjà rendus par le gouverneur et qui faisaient de lui un candidat possible, les circonstances lui permettaient de joindre un service signalé imposant sa candidature !

Vice-roi des Indes ! Quel rêve !

Avec l’agilité d’un écuyer de profession, il se mit en selle, aussitôt l’arrivée du colonel, conduisant en bride un cheval pour lui.

Puis, grand train, ils partirent.

Le colonel, qui servait de guide, allait à travers les sentiers tortueux avec une aisance, une assurance qui prouvaient que, gardien des frontières, il connaissait à fond ce pays.

L’autre suivait, sans même laisser détourner son attention par la sauvagerie sublime du paysage.

Ce ne fut que quand on eut débouché dans le chemin qui mène de Peïchavêr à Aladam, non loin de la ligne ferrée projetée entre les deux villes, que le gouverneur demanda :

– Sommes-nous loin encore ?

– Deux milles et nous serons en vue des Sept Pagodes.

– Sans doute cette route y mène-t-elle tout droit ?

– Oui, Excellence.

– Dans ces conditions-là, pas de danger que je m’égare ; vous allez m’attendre ici.

Et laissant là le colonel, quelque peu abasourdi de cette façon un peu brusque de prendre congé, il piqua des deux et s’éloigna.

Il n’avait pas fait cent cinquante mètres qu’il ralentit l’allure de son cheval.

À une sorte de carrefour que formait l’entrecroisement des deux routes, une caravane d’hommes était arrêtée, dans un désordre pittoresque.

Les chevaux broutaient les bourgeons des arbres ; les chameaux accroupis semblaient dormir, sous la pyramide de leurs bagages.

Quelques indigènes fumaient en silence, groupés au centre.

Sous la voûte verdoyante des arbres centenaires, s'apercevaient, non loin, les façades aux arabesques bizarres et aux clochetons multiples d'un temple.

Ce fut de ce côté que, laissant le campement, sans paraître prêter attention à ceux qui se trouvaient là, le gouverneur se dirigea.

Il avait rabattu sur ses yeux les bords larges du chapeau de paille qui le coiffait et ces bords projetaient sur sa face une ombre épaisse qui brouillait ses traits, suffisamment pour les rendre méconnaissables.

Sous le péristyle du temple, une manière de serviteur sacré attendait, vêtu d'une ample robe blanche et la tête coiffée d'un turban noir, volumineux.

Le gouverneur ayant arrêté sa monture, cet homme s'en vint prendre la bride pour permettre au cavalier de mettre pied à terre.

Après quoi, silencieusement, il étendit le bras dans la direction de l'intérieur du temple.

L'autre gravit lestement les degrés qui montaient à une porte de bronze.

Cette porte entre-bâillée permit au gouverneur de se glisser à l'intérieur.

Une pénombre mystérieuse emplissait la vaste salle circulaire.

Par une étroite ouverture pratiquée dans la coupole, un rayon de lumière passait, tamisée par une sorte de lentille de verre bleuâtre, et ce rayon venait tomber sur une gigantesque statue de Bouddha, dressée au fond de la salle, sur un trône doré.

Le bras du dieu, étendu, la main griffue, semblait vouloir attirer à lui le visiteur pour le déchirer.

Dans l'ombre, il y avait un fourmillement vague de dorures, de pierres précieuses, d'étoffes chatoyantes.

Tout autre que le gouverneur eût été sans doute impressionné par le spectacle sinistrement mystérieux de cette divinité terrible.

Mais depuis longtemps dans le pays, le fonctionnaire de Sa Majesté était blasé là-dessus, et il passa outre.

Traversant d'un pas rapide la large salle avec une assurance qui prouvait que ce n'était pas la première fois qu'il venait dans ce temple, il avisa au pied de l'autel un individu qui semblait plongé dans une méditation profonde.

Cet individu était vêtu à la mode du pays, d'une robe bariolée et coiffé d'un turban blanc, duquel tombait une manière de voile enroulé plusieurs fois autour de son cou.

– Krésowsky ! murmura le gouverneur en s'arrêtant.

L'individu se leva et, sans mot dire, se mit à marcher devant le visiteur.

Une porte se trouva devant lui ; il la poussa et elle roula sans bruit sur ses gonds, donnant accès aux deux hommes dans un étroit couloir qu'ils suivirent durant quelque temps, pour déboucher enfin dans une salle plus petite, sommairement meublée d'un lit de laque rouge et d'une table en bois de camphrier, flanquée de deux escabelles de même bois.

Le guide s'arrêta et après avoir soigneusement fermé la porte, après être allé jusqu'au seuil d'une autre porte donnant sur un jardin merveilleux, afin de s'assurer que nulle oreille n'était aux écoutes, il revint vers le gouverneur.

– Je remercie Votre Excellence d'avoir bien voulu répondre à mon appel, dit-il alors en anglais, et surtout d'avoir eu confiance.

Ce à quoi le gouverneur répondit :

– Mon cher monsieur Krésowsky, vous avez depuis quelques années donné trop de preuves de votre dévouement à Sa Majesté pour que je pusse hésiter un moment même à venir vous trouver, quelque mystérieux que pût me paraître le rendez-vous que vous me donniez.

Il s'était assis et, les regards attachés sur son interlocuteur, il attendait.

Krésowsky avait pris place de l'autre côté de la table, sur l'escabelle demeurée libre, et s'accouda, le buste penché vers le visiteur :

– Voici la chose, Excellence ; j'ai en ma possession le moyen d'assurer à jamais la prédominance de l'Angleterre aux Indes… et…

Le gouverneur l'arrêta d'un petit geste impératif.

– Que me chantez-vous là… monsieur Krésowsky ?… Vous me parlez du moyen d'assurer la prédominance de l'Angleterre aux Indes…

« Mais il me semble qu'il n'est pas d'autres moyens que ce qui existe présentement, c'est-à-dire une administration énergique appuyée sur une armée vaillante et fidèle ?

– Assurément, Votre Excellence a raison – ou plutôt elle aurait raison si nous n'étions pas arrivés à un moment où

l'énergie de l'administration et le zèle de l'armée sont absolument insuffisants pour soutenir l'empire des Indes et empêcher les convoitises de la Russie.

« Malheureusement, le voisinage de la Russie et de l'Angleterre devient presque d'année en année plus immédiat, et un jour luira où les avant-postes de l'une et de l'autre nation se regarderont dans le blanc des yeux.

« Ce jour-là, les fusils partiront tout seuls, et alors…

– Alors, monsieur Krésowsky, les troupes de Sa Majesté feront leur devoir et notre histoire coloniale s'enrichira de quelques pages de gloire.

Krésowsky hocha la tête, et ironiquement balbutia :

– La gloire est aussi bien dans la défaite que dans la victoire. – Waterloo a été aussi glorieux, sinon davantage, pour les Français que pour les Anglais.

« À Saint-Privat, les Français, quoique vaincus, se sont couverts de gloire.

Le visage du gouverneur s'était subitement congestionné.

Les deux poings crispés sur le bord de la table, les yeux hors de la tête, ardemment fixés sur son interlocuteur :

– Que voulez-vous dire ?

– Tout simplement ceci :

« Que jamais la situation de l'Angleterre aux Indes n'a été plus périlleuse ; depuis longtemps, Sa Majesté n'a conservé la paix ici que grâce à sa diplomatie, en entretenant fort habilement l'Europe dans un état d'énervement inquiet qui détourne les esprits de l'empire des Indes.

« Mais le jour où les hommes d'État anglais seront à bout d'expédients, le jour où ils auront épuisé tous les dérivatifs, alors…

– Alors ?… interrogea le gouverneur d'une voix étranglée.

– Alors, je plains par avance les fonctionnaires de l'Empire des Indes, dont l'ambition aura rêvé une vice-royauté, qui n'aura plus de raison d'exister.

« C'est clair, et vous me dispensez de m'expliquer plus amplement ?

Krésowsky s'était levé et, penché vers son interlocuteur :

– Vous me connaissez, vous savez que depuis des années je n'ai négligé ni fatigues ni dangers dans l'intérêt de l'empire des Indes.

« En outre, je ne suis pas un pusillanime… un alarmiste.

« Eh bien… je vous supplie de me croire, Excellence, quand je viens vous dire : Prenez garde, l'avenir est plein de menaces… et peut-être le moment de la lutte est-il plus proche que vous ne pensez…

« Si vous attendez que la tempête se déchaîne, si vous la laissez se déchaîner contre vous à l'improviste, vous serez balayé par elle.

« Prenez des mesures préventives, devancez l'attaque de l'ennemi, et préparez-vous à l'offensive.

« Tous les stratégistes vous diront que c'est la meilleure tactique pour remporter la victoire.

Le gouverneur demanda laconiquement :

– La conclusion de tout cela, monsieur Krésowsky ?

– La ratification de deux promesses que j'ai dû faire, Excellence, en votre nom.

– En mon nom ? Vous vous êtes permis…

– La seule chose qu'il me fût possible de faire, en les circonstances critiques dans lesquelles je me trouvais, oui, Excellence.

– Et si je refusais de ratifier ces promesses, monsieur Krésowsky ?

– Alors, Excellence, répondit celui-ci avec une désinvolture merveilleuse, alors je me verrai dans la pénible nécessité de m'adresser au vice-roi lui-même.

« Ce qui vous enlèverait le bénéfice moral considérable que vous eussiez pu retirer de l'affaire dont il s'agit.

Ces paroles, prononcées le sourire aux lèvres, mais d'un ton qui trahissait une immuable résolution, parurent produire sur le gouverneur une impression profonde.

– Au fait, dit-il d'un ton aimable, vous ne m'avez point dit ce dont il s'agissait.

Krésowsky tira des plis de la robe dont il était vêtu deux papiers qu'il déplia lentement, méticuleusement, et qu'il étala sur la table, devant le gouverneur :

– Un bon de deux cent mille roupies ! Pardieu ! monsieur Krésowsky, on voit que vous n'avez point de responsabilités ! Vous jouez bien aisément avec les fonds de l'empire !

– C'est à prendre ou à laisser, Excellence ! déclara posément Krésowsky ; d'ailleurs, vous avouerez qu'assurer la sécurité de l'empire par deux cent mille roupies, c'est une véritable misère.

Mais la lecture du second papier parut jeter le gouverneur en une stupéfaction plus grande encore.

– Commandant des forces irrégulières de la frontière du Vaziristan ! s'écria-t-il. Quelle est cette plaisanterie ?

– Ce n'est point une plaisanterie, Excellence, la promesse faite au sujet de ce commandement est aussi sérieuse que celle relative aux deux cent mille roupies.

Le gouverneur regarda Krésowsky dans les yeux ; puis il replia les papiers et les lui rendit, en disant :

– Eh bien ! monsieur Krésowsky, vous avez eu tort de vous engager aussi légèrement ; j'en suis désolé.

– Vous refusez ?

– Je refuse.

Une flamme s'alluma dans les prunelles fauves de Krésowsky, mais presque aussitôt éteinte sous un brusque abaissement des paupières ; il prit les papiers, les glissa dans les plis de sa robe, là où il les avait pris, et dit froidement :

– Je regrette véritablement pour vous, Excellence, le refus que vous m'opposez ; oui, pour vous, car le vice-roi, lui, ne me refusera pas, et son prestige vis-à-vis de la métropole s'en accroîtra d'autant.

Il s'inclina et ajouta :

– Il ne me reste plus qu'à vous prier de m'excuser pour le dérangement inutile que je vous ai occasionné.

Krésowsky gagnait la porte. Le gouverneur était demeuré assis devant la table, en proie à une perplexité extraordinaire.

Après un claquement de langue, il s'écria :

– Eh ! par tous les diables, je ne suis pas un enfant et vous-même auriez de moi une bien triste opinion si j'agissais aussi légèrement.

« Quoi que vous en disiez, les deux signatures que vous me demandez engagent sérieusement ma responsabilité et le moins que je sois en droit de demander, ce me semble, c'est ce dont il s'agit.

– Je vous l'ai déclaré au début de cette conversation : il s'agit d'assurer la grandeur et la sécurité de l'empire des Indes.

– Par quel moyen ? Vous ne me ferez pas croire que deux cent mille roupies et le commandement des forces irrégulières du Vaziristan suffiront à donner ce résultat.

Brusquement, penché vers son interlocuteur, comme si malgré son assurance d'être seul, il eût redouté cependant la présence d'une oreille aux écoutes, Krésowsky demanda :

– Votre Excellence a quelquefois entendu parler du colonel Mohilew ?

Le gouverneur tressaillit et son visage prit une expression extraordinaire.

– Mohilew, celui qui commande les Cosaques à Merv ?

– Il n'y en a qu'un : celui-là.

– Oui, j'ai entendu souvent les officiers supérieurs, le major Robbardt, surtout, parler de lui.

– Dans quels termes ?

– Dans les termes les plus élogieux.

« Et je crois que ces éloges étaient d'autant plus sincères que ces messieurs ne manquaient pas d'ajouter que, pour eux, c'était un des adversaires les plus dangereux de notre puissance des Indes.

– Allons donc ! s’écria Krésowsky, dont le visage se rasséréna.

– Quelques-uns même se sont laissé aller devant moi, à différentes reprises, à exprimer le vœu que quelque accident survînt au colonel Mohilew.

« Sa mort serait plus avantageuse pour nous que la victoire d’un corps d’armée.

« Je ne vous cacherai pas que cela m’a paru quelque peu exagéré.

– Détrompez-vous : c’est l’expression stricte de la vérité. Mohilew est un homme terrible et la haine qu’il nous porte est telle qu’il est capable des choses les plus surprenantes.

« Moi dont l’audace à différentes reprises vous a profondément étonné, je ne suis qu’un enfant à côté de lui.

« C’est un homme d’un courage à toute épreuve, d’une résolution et d’une volonté sans pareilles.

« Il s’est mis dans la tête de conduire un jour les troupes russes à Delhi et à Calcutta.

Le Visage du gouverneur avait changé d’expression. C’était maintenant un véritable effroi que reflétaient ses yeux.

– En outre, poursuivit Krésowsky, Mohilew a inventé un nouveau système de chemin de fer routier qui permettrait, en cas de campagne, de transporter rapidement les troupes et les approvisionnements jusqu’à la frontière anglaise, en moins de temps qu’il n’en faudrait pour envoyer une avant-garde de Peïchavêr à Kandahar.

– Un homme comme celui-là vaut des millions ! murmura le gouverneur.

– Il n’est point à acheter, déclara Krésowsky.

– Alors, heureux serait l'accident qui débarrasserait l'Angleterre d'un tel ennemi !

Krésowsky eut un rire ironique :

– Et tout à l'heure vous trouviez exagérée la somme de deux cent mille roupies que je vous demandais !

– Il s'agissait donc de Mohilew ? s'écria le gouverneur, ahuri.

– Écoutez-moi : vous déciderez ensuite ce que vous voulez faire.

« Mais je ne parlerai qu'après que vous m'aurez fait serment de ne pas toucher un mot de cela au major Robbardt, dont l'esprit étroit ne saurait comprendre certaines choses.

Quand Krésowsky eut terminé son récit, l'autre lui demanda laconiquement :

– Où sont les papiers que vous vouliez me faire signer tout à l'heure ?

Il y apposa sa signature, puis, les rendant à l'ingénieur :

– Voici, et puisse Dieu vous inspirer les moyens propres à arracher son secret à cet entêté !

Ces mots venaient de décider le sort du colonel Mohilew.

CHAPITRE VIII

LE JOUR DE PÂQUES

Dans l'air attiédi de cette matinée de printemps, les cloches égrenaient joyeusement leurs tintements de bronze.

Dans les rues, dont le pavé disparaissait encore sous l'épaisse couche de neige durcie qu'y avait accumulée l'hiver, une foule bariolée se pressait, tumultueuse, parlant haut et chantant même par instants.

Les gens s'abordaient.

– Christ est ressuscité !

– Oui, il est ressuscité !

Et l'accolade chrétienne, fraternelle, suivait.

Moscou était en joie : c'était le jour de Pâques.

Cependant, à l'église Pierre-et-Paul, l'office s'était prolongé un peu plus que de coutume, et sous le porche de l'église, une foule se pressait, composée d'échantillons *plus ou moins lamentables* de toutes les infirmités dont se trouve affligée l'humanité : des bossus, des manchots, des bancals, des aveugles.

Leurs vêtements misérables paraissaient plus misérables encore sous les rayons joyeux du soleil.

Pour un peu même, ces miséreux se fussent battus, s'ils n'eussent craint que les fidèles dont ils comptaient exploiter la charité, ne les surprissent en pleins bataille.

Des retardataires, en effet, avaient la prétention de gagner, au milieu de la foule des concurrents hostiles, leurs emplacements habituels considérés par eux comme des fiefs.

Mais la plupart devaient – malgré leurs efforts – renoncer à leurs prétentions et se confondre dans les flots lamentables qui venaient battre les portes de l'église.

Un, cependant, réussissait à avancer quand même. Celui-ci était de haute taille, avec des épaules d'hercule et des poings formidables, qui, sans scrupule, faisaient office de catapulte.

Une barbe rousse, hirsute, sortait du bonnet de fourrure qui lui coiffait le crâne, enfoncé jusqu'aux oreilles et rabattu jusqu'aux yeux.

Une mauvaise veste en peau de mouton le couvrait, montrant par mainte déchirure la chair que le froid bleuissait.

Un énorme bâton sur lequel se crispaient des doigts noueux assurait sa marche chancelante.

Comme guide, il avait une enfant d'une dizaine d'années, dont le poignet était noué au sien par une corde.

Bonne précaution pour que le misérable être qui lui tenait lieu de chien ne s'échappât pas.

L'homme, en effet, était aveugle ; une pancarte accrochée à sa poitrine faisait mention de sa cécité, avec nombreux détails sur la catastrophe épouvantable dont le récit faisait frémir.

Ceux qui se trouvaient immédiatement sur son chemin se contentaient de murmurer faiblement, intimidés qu'ils étaient par l'aspect farouche du personnage.

Ceux au contraire qui se trouvaient hors de la portée de ses poings formidables et de son gourdin menaçant montraient plus de hardiesse.

Et ils hurlaient :

– Qu’est-ce que c’est que celui-là ?

– C’est un escroc.

Il faut prévenir la police.

L’homme s’arrêta, et retournant vers la foule hurlante sa face au mufle de bête :

– Est-ce fini ? gronda-t-il, et allez-vous nous faire chasser d’ici pour interrompre le saint office… païens que vous êtes !

Une protestation accueillit ces derniers mots.

– J’ai loué dix kopecks à Michael Yppovitch la place qu’il occupe près du pilier, à droite de la porte, tout proche du bénitier.

– La preuve, imposteur ?

– La preuve… cette petite peut la faire : elle m’a été fournie par Michael Yppovitch – moyennant cinq kopecks – pour me guider.

Et secouant rudement l’être misérable dont le poing était rivé au sien :

– Parle, toi : est-ce vrai ce que je dis là ?

D’une voix grêle, brisée, et dans laquelle on sentait des larmes, l’enfant répondit :

– Sur la Vierge et sur tous les saints du Paradis, ce qu’il dit est vrai…

– Ce qui est non moins vrai, c'est que tu arrives en retard et qu'aujourd'hui c'est chacun son tour.

« Tant pis pour toi ; il fallait te lever de meilleure heure. Tu ne passeras pas.

Celui qui venait de parler était un homme de taille moyenne : il marchait en s'appuyant sur une béquille, la jambe gauche coupée au ras du genou, remplacée par un pilon de bois.

La manche droite de sa veste de mauvais drap flottait le long du corps, vide du bras.

Et c'était ce misérable, ainsi privé de deux membres essentiels, qui se dressait en travers de la route de cette brute dangereuse.

Les sourcils broussailleux se contractèrent terriblement et de sa barbe hirsute sortit en sifflant cette menace :

– Prends garde, tu ne me connais pas !

– Je n'ai que faire de tes menaces… En ce jour de Pâques où Christ est ressuscité, il n'y a dans mon âme que pitié et amour…

« Seulement, je suis arrivé ici le premier, et personne, si ce n'est Christ lui-même, ne me fera céder cette place.

Les paupières toujours closes, l'aveugle gronda pour la seconde fois :

– Prends garde à toi !

En même temps on voyait son poing se crisper, tandis qu'un flot de sang empourprait ses joues.

L'autre avait vivement assujetti sa béquille sous le moignon de son bras coupé, et adossé au pilier pour mieux assurer son équilibre, il attendait, les yeux rivés sur son interlocuteur.

Celui-ci demanda, terrible :

– Pour la troisième fois, veux-tu me rendre cette place qui m'appartient, puisque je, l'ai payée ?

– Non, répondit l'autre avec fermeté.

Guidé sans doute par la voix, l'aveugle s'était porté en avant et son mufle se trouvait si près du visage de son adversaire que celui-ci sentit passer sur sa face le souffle enfiévré de colère du géant.

Puis, à sa grande stupeur, il vit les paupières closes se soulever et dans la prunelle fauve, nullement éteinte, ainsi que le disait l'écriteau, brilla une lueur terrible, reflet d'idée meurtrière.

Le poing formidable se leva, armé du bâton.

Si l'arme retombait sur le crâne du malheureux estropié, c'en était fait de lui.

Mais la main maigre et sèche du malheureux saisit tout à coup, prompte comme un éclair, le poignet de l'hercule et l'immobilisa.

Une insulte sortit des lèvres de l'aveugle, insulte que suivit presque aussitôt un rugissement de douleur et de colère.

Les doigts maigres avaient tordu le poignet musculeux, et l'étreinte du géant s'était desserrée au point que son bâton roula à terre.

– Bandit ! s'écria-t-il, j'aurai ta peau.

– Pour cela, il faut la prendre, répondit l'autre avec flegme.

Et comme le poing, désarmé cette fois, mais non moins terrible, se lançait, ainsi qu'une catapulte, dans la direction de l'estropié, voici que tout à coup le bras valide de celui-ci se détendit et que sa main saisit à la gorge son adversaire.

Les doigts serrèrent la chair comme un ressort, les ongles s'incrustèrent dans la peau.

Alors, la respiration coupée net, l'aveugle s'immobilisa, chancela, étendit les bras, et s'il n'eût été soutenu à grand'peine par la pauvre créature qui lui servait de guide, il se fût écroulé comme une masse.

Cette preuve de fermeté redonna du courage à la foule des miséreux qui se pressait là, autour des deux combattants.

Les plus rapprochés, profitant de ce que le géant était pour l'instant hors d'état de protester, le saisirent, le poussèrent et se le passèrent pour ainsi dire de main en main jusqu'à ce qu'il se trouvât au dernier rang, presque au milieu de la place.

Alors des cris d'allégresse retentirent, mais presque aussitôt étouffés.

Du haut des clochers, les cloches versaient sur la ville leurs tintements joyeux. Et tandis que les officiants continuaient de chanter, les fidèles défilaient en grand silence.

À peine si on entendait le piétinement assourdi sur le sol dallé de marbre.

Le concert des prières, des supplications apitoyantes s'était aussitôt élevé de la tourbe des misérables empilés sous le porche.

Le malheureux estropié avait réussi à conserver sa position.

Le visage penché en avant, les yeux ardemment fixés sur ce troupeau pressé qui passait lentement, il semblait une statue de pierre, tellement son immobilité était grande, absolue…

Pour qui l'eût observé, son visage ne reflétait rien de ce que reflétaient les visages des misérables pressés autour de lui.

Cet homme ne mendiait pas : il attendait.

Les femmes seulement excitaient sa curiosité, attiraient son attention.

L'étincelle de ses prunelles se faisait plus claire, plus lumineuse, et forçait, pour ainsi dire, les voiles et les dentelles pour s'en aller distinguer plus nettement les traits de celles qui passaient.

Soudain, pour la première fois depuis le commencement de ce long défilé, son buste frémit : son cou s'allongea davantage, et sous son sourcil brusquement haussé, l'œil se fit plus ardent, le regard plus aigu, plus perçant.

Isolée, car elle franchissait une des dernières le seuil de l'église, s'étant sans doute attardée plus que ses compagnes à prier devant le maître-autel, une femme venait d'apparaître.

De haute taille, dans les longs vêtements de deuil qui la couvraient, cette femme s'avançait tristement, ayant dans sa posture, dans sa démarche, quelque chose de particulièrement grand.

Le miséreux fouilla alors sous sa veste de drap et tendit la main vers la femme qui passait près de lui, raide ainsi qu'une statue, distribuant automatiquement des pièces de monnaie que sa main prenait dans une aumônière suspendue à son côté.

Pourquoi, net, s'arrêta-t-elle lorsque ses doigts eurent effleuré la main que tendait vers elle le misérable ?

Pourquoi, sous ses longs voiles noirs, son corps eut-il un frémissement ?

Pourquoi ses doigts, crispés soudain, disparurent-ils dans l'escarcelle ?

Elle se remit en marche, cependant.

Mais assurément, elle devait être en proie à un trouble incompréhensible.

Car son allure s'était accélérée, et elle passait au milieu du troupeau misérable dont les mains se tendaient, suppliantes, vers elle, sans distribuer le contenu de son escarcelle.

Au bas des degrés, elle se heurta presque au colosse qui, planté là ainsi qu'un pilier, semblait l'attendre, lui barrant pour ainsi dire la route.

Surprise, elle releva la tête.

– Par pitié, balbutia-t-il d'une voix rauque, ne m'oublie pas !

Elle tressaillit à sa vue, regarda celui qui l'interpellait et demanda :

– De quelle province es-tu ?

– De la province de Merv, bonne petite âme.

La dame en deuil eut un long frémissement, sa main fouilla fiévreusement dans sa bourse et ses doigts en sortirent une poignée de pièces blanches qu'elle déposa dans la main tendue vers elle.

Elle allait passer son chemin : le colosse l'arrêta.

– Bonne petite âme, je ne suis pas seul : j'ai une compagne, des enfants, ta miséricorde ne pourrait-elle s'étendre à eux ?

L'idiome tartare dont se servait cet homme paraissait faire sur son interlocutrice une violente impression.

De nouveau, elle prit de l'argent dans sa bourse, disant :

– Voilà pour la femme, pour les enfants.

Mais il repoussa l'argent, disant humblement :

– Ce n'est point cela que j'oserais solliciter de ta bonté ; ils sont malades, bien malades, et ta parole est consolatrice, et ta main est bienfaisante… viens les voir !

– Donne-moi ton adresse, ami, je me dois à ceux qui souffrent ; j'irai voir les tiens.

– Je demeure non loin du pont Pierre-et-Paul, dans la rue Catherine, tout à l'entrée de la rue ; il y a une lanterne devant la maison, et j'habite au rez-de-chaussée… rapport à mes yeux qui ne voient plus.

« Mais ma fille, que voici, t'attendra, si tu veux bien dire quand tu voudras venir nous voir.

– Tantôt.

– C'est que, balbutia-t-il avec hésitation, je ne rentre que tard de ma tournée à travers la ville.

– Eh bien ! après souper, si tu veux ; ce soir, vers neuf heures, en sortant de l'office, je me rendrai chez toi et je verrai ta femme et tes enfants.

À tâtons, ou soi-disant, l'aveugle saisit la main de la dame et y déposa ses lèvres.

La femme passa, pressant son allure, heurtant le pavé d'un talon fiévreux, impatient.

Et tandis qu'elle marchait, ses doigts froissaient dans l'aumônière le papier que lui avait remis le pauvre estropié, qui avait si énergiquement maté la brutalité du colosse avec lequel il s'était colleté.

De l'autre côté de la place stationnait un magnifique attelage, qui, dès que la silhouette noire fut apparue sous le porche, s'était mis en marche, aux bruits tintinnabulants de ses sonnettes, pour venir au-devant de la personne charitable.

– À l’hôtel, dit-elle laconiquement.

Le trajet était relativement court. Brusquement, le traîneau tourna, s’engouffra grand train sous la voûte sombre d’un hôtel et s’arrêta au pied d’un escalier de marbre dont les marches disparaissaient en partie sous un épais tapis.

Une jeune fille vêtue à la mode asiatique attendait dans un vestibule tout étincelant de lumières.

Elle se précipita pour aider la dame en deuil à descendre de traîneau.

– Comment va Ta Seigneurie ? demanda-t-elle d’une voix dans laquelle se sentait toute l’humilité de sa condition et aussi tout le dévouement qu’elle portait à sa maîtresse.

– Bien… Djelna… merci… répondit celle-ci.

Et la main appuyée sur le bras de la jeune fille, elle commença de monter l’escalier, lentement, sans secousse, semblant glisser le long des marches.

– Pendant mon absence, rien de nouveau ?

– Rien, princesse.

La pauvre femme poussa un soupir profond et il sembla que sa marche s’appesantissait, comme si elle eût l’espoir que quelque événement imprévu eût pu se produire, elle n’étant pas là.

Au premier, après avoir traversé un autre vestibule, moins éclairé que celui du rez-de-chaussée, elle pénétra dans une petite pièce, manière d’oratoire, sévèrement meublée : au mur, sur un panneau de satin noir, un grand Christ détachait sa silhouette d’ivoire.

Au-dessous, un prie-Dieu de velours témoignait, par l’affaissement de ses coussins, de la ferveur constante avec

laquelle la maîtresse du lieu venait se prosterner aux pieds du Sauveur du monde.

Cette pièce traversée, non sans avoir attaché sur le Christ un long regard chargé de supplications, peut-être aussi de reproches, la dame en deuil passa dans la pièce voisine…

C'était un boudoir, attenant à la chambre à coucher dont on apercevait la pénombre attristante et solitaire par une baie que fermaient à moitié de lourdes tentures.

– Comme ma princesse est pâle ! s'exclama la carriériste, après avoir débarrassé sa maîtresse de la toque de loutre et du long voile qui l'enveloppait.

Elle ajouta avec sollicitude :

– Ma princesse aura pris froid sous les voûtes de l'église.

Mme Mohilew secoua douloureusement la tête.

– Non, je ne crois pas : du moins, je n'ai pas senti qu'il fît froid.

Cependant, elle était pâle… oh ! terriblement pâle, l'infortunée ; sur ses joues amaigries, ses yeux rougis de larmes mettaient une large teinte bistrée, et ses lèvres décolorées dessinaient à peine le contour de la bouche, autrefois si gracieuse.

– Pas de lettres et pas de dépêches ? interrogea-t-elle laconiquement.

– Que ma princesse m'excuse, dit vivement Djelna… une dépêche.

Et sur un petit plateau d'argent, elle présenta un papier.

D'un doigt preste, Mme Mohilew l'ouvrit et ses regards tout aussitôt coururent à la signature.

Elle poussa un soupir et dit avec un doux haussement d'épaules :

– Pauvre Gérard ! le temps a beau s'écouler, il se souvient, il est fidèle à l'amitié.

« C'est aujourd'hui l'anniversaire et il m'envoie l'expression de son dévouement affectueux et sa fraternelle poignée de main.

« Tendre ami !

Mme Mohilew s'était laissée aller sur un siège et elle demeurait enfouie dans une profonde rêverie.

Rêverie douloureuse, à en croire les larmes qui, doucement, coulaient le long de ses joues.

– Déjà deux ans ! soupira-t-elle.

Et avec un accent de désespoir :

– Ah ! le temps ne passe pas ! s'écria-t-elle. Quand donc Dieu me rappellera-t-il à lui ? N'ai-je point assez gémi, assez pleuré, assez souffert ?

Djelna s'était mise à genoux.

– Oh ! princesse, tu avais promis cependant d'être raisonnable.

– Raisonnable ? Ah ! Djelna, on voit que lu ignores ce que c'est que d'avoir été la compagne du plus beau, du plus brave, du plus fidèle qui fût…

Soudain l'heure qui sonnait dans le grand silence de la pièce arracha Mme Mohilew à ses désespérantes rêveries.

Essuyant hâtivement les larmes qui ruisselaient le long de ses joues, elle dit à la camériste :

– Pendant que j’y songe, tu me prépareras pour ce soir un panier de provisions, du bouillon chaud, du vin sucré avec de la cannelle…

– Ma princesse sort encore… ce n’est pas prudent.

– Quel danger veux-tu que je coure ? et puis, un mauvais coup qui me délivrerait du fardeau de la vie serait le bienvenu.

– Oh ! princesse, peux-tu parler ainsi ! c’est presque un sacrilège.

« Et ceux qui aiment ta douceur, ta bonté, qu’est-ce qu’ils deviendraient, sans toi ?

– À part toi, qui m’aime, Djelna ?…

– Tous ces pauvres dont tu es la providence, qui ne vivent que par toi et que tu soulages journellement dans leur présente misère et dans leur désespérance.

Mme Mohilew eut un léger haussement d’épaules qui disait combien peu de soulagement son âme de chrétienne révoltée trouvait dans l’accomplissement des devoirs charitables qu’elle s’était imposés comme des dérivatifs à sa douleur.

Puis, l’esprit tout à coup sollicité par une idée qui le traversait seulement maintenant :

– Mon réticule ! demanda-t-elle.

– Le voici, princesse.

La jeune femme plongea la main dans le sac et en retira ce papier froissé qu’elle déplia et parcourut d’un œil négligent.

– Grand Dieu ! est-ce possible ? Djelna ! Djelna !…

Quand elle tint la jeune fille par le poignet autour duquel se cerclaient ses doigts nerveusement crispés, elle lui montra ce billet froissé :

– Lis… Quel nom est inscrit là… au bas de ces lignes.

« Fais attention… fais bien attention… C'est de ma vie qu'il s'agit… peut-être… plus que de ma vie… « Quel nom vois-tu là ?

– Maîtresse, le nom que je lis, c'est Gazul.

Mme Mohilew se dressa toute droite, les jarrets détendus soudainement comme par un ressort.

Un tremblement nerveux secouait ses membres ; sa face semblait pâlie plus extraordinairement encore et faisait l'effet d'une face de revenant, dans l'encadrement de ses voiles de deuil.

– Gazul… balbutia-t-elle ; tu es sûre qu'il y a Gazul ?

– Oui, maîtresse.

– Mais je le croyais mort !… balbutia-t-elle d'une voix sourde.

Et elle ajouta, si bas que c'est à peine si la camériste l'entendit :

– Lui aussi !

Ces deux mots parurent produire sur Djelna une impression profonde : les traits de son visage se contractèrent et dans ses prunelles d'un bleu sombre s'alluma un feu singulier.

Ses mains se joignirent dans un geste suppliant.

– Oh ! balbutia-t-elle… maîtresse…

Elle fut incapable d'en dire davantage ; mais le son de sa voix, mais l'expression de ses regards, mais la transformation de ses traits se trouvèrent instantanément si éloquents que Mme Mohilew en fut toute troublée.

Elle eut la prescience de la pensée qui traversait en ce moment la cervelle de sa camériste.

Brutalement, mais avec une brusquerie maladive, elle lui saisit les mains, et se penchant vers elle :

– Que penses-tu ? Que penses-tu ?

« Voyons… parle… dis-moi… ne me fais pas languir !…

Comme terrorisée, elle rejeta la jeune fille loin d'elle et, se cachant le visage dans ses mains tremblantes :

– Tais-toi… je te défends de parler… tu es folle… oui, folle…

Elle se tut soudain, faisant un surhumain effort de volonté pour dominer le trouble profond qui l'agitait.

Puis, quand elle eut réussi à recouvrer à peu près son sang-froid, elle déclara d'une voix morne :

– Les morts sont bien morts et nous ne sommes plus à l'époque des miracles.

Djelna, apeurée de la voir dans l'état où elle se trouvait, froide et pâle comme une statue de marbre, bégaya alors :

– Cependant, maîtresse, pour que Gazul t'écrive…

Mme Mohilew eut un violent mouvement d'épaules :

– Qui sait si ce n'est pas un imposteur ? gronda-t-elle.

« Ce ne serait pas d'ailleurs la première fois qu'on aurait essayé de m'attirer dans un piège.

– En vérité ! s'écria Djelna, attachant sur sa maîtresse des regards effarés.

– C'est ainsi.

– Alors maîtresse n'ira pas au rendez-vous que lui donne ce billet ?

Avec fermeté, la jeune femme répondit :

– N'insiste pas davantage, Djelna, j'irai : je veux savoir, je saurai !

– Ah ! maîtresse… maîtresse, gémit la camériste, en joignant les mains d'un air suppliant, écoutez-moi, suivez mon conseil, je vous en prie !

Mais avec rudesse sa maîtresse lui imposa silence et, d'un geste impérieux, lui enjoignit de sortir.

Djelna courba la tête et quitta l'appartement.

Demeurée seule, Mme Mohilew se tourna vers un panneau de la pièce que masquait une lourde tenture de soie, et à pas lents, le visage empreint soudain d'un recueillement profond, se dirigea de ce côté.

Sa main, sans trembler, releva la tenture dans une cordelière et alors apparut, peint magnifiquement, un portrait d'homme dans un cadre doré aux sculptures magnifiques.

Ce portrait était celui du colonel Mohilew.

L'uniforme sombre des cosaques irréguliers du district de Merv, sans chamarrures et, sans décorations, faisait ressortir à merveille l'énergie de ces traits si vivants qu'on eût dit que sous sa longue moustache les lèvres allaient s'agiter.

Le regard, sévère et doux tout à la fois, donnait l'impression de la bonté et de l'audace du fier soldat.

Il semblait que les prunelles s'allumaient de tendresse à la vue de la pauvre femme éplorée.

Une manière d'écharpe de crêpe masquait les coins du cadre, adoucissant l'éclat des dorures, jetant sur la toile une teinte de deuil.

– Oh ! Fedor ! Fedor ! balbutia Mme Mohilew… pourquoi les miracles ne sont-ils plus possibles ?…

« Pourquoi faut-il que je te pleure irrémédiablement, sans que jamais l'espoir me puisse venir de te revoir un jour ?

« Fedor ! Fedor !

Sa voix expira en balbutiant ce mot avec toute la ferveur d'affection qui s'exhalait de son âme.

Elle demeura prostrée, la main gauche tendue, le regard attaché avec angoisse sur la toile.

Et elle revivait, pour ainsi dire, jour par jour, les trois années écoulées depuis les événements tragiques auxquels elle avait été mêlée lors de l'expédition aventureuse qui s'était achevée par la disparition mystérieuse de son mari.

Elle revivait la retraite périlleuse opérée en compagnie de M. Gérard, à travers les montagnes de l'Afghanistan et les déserts du Khorassan.

Elle songeait aux angoisses terribles par lesquelles elle avait passé, plusieurs semaines durant, jusqu'à son arrivée à Merv.

Elle se rappelait avec effroi son désespoir, quand elle avait appris du général Kauffmann lui-même qu'aucun ordre n'avait été envoyé à son mari. Pendant plusieurs semaines, la malheureuse créature s'était trouvée entre la vie et la mort.

Le coup avait été si rude que les médecins avaient craint longtemps non seulement pour la santé du corps, mais surtout pour celle du cerveau.

Et même la convalescence étant venue, durant plusieurs semaines il était resté à la malheureuse une sorte de débilité cérébrale qui avait fait redouter pour le retour de la raison.

Puis, peu à peu, la force de la jeunesse avait triomphé du mal.

La raison était revenue, et avec elle la mémoire.

Un moment stupide devant l'irréparable malheur qui l'avait frappée, Mme Mohilew n'avait pas tardé à recouvrer sa force d'énergie et de volonté.

Avant de déclarer irréparable ce malheur, – si grand, – le plus grand qui la pût accabler ; avant de prendre les vêtements de deuil de la veuve, elle avait résolu de tout tenter pour avoir l'assurance que c'en était fait de son mari.

Aidée des conseils du général Kauffmann, elle avait organisé le plus secrètement possible une mission chargée de battre le pays qu'avait dû traverser le colonel, afin de s'assurer de l'itinéraire qu'il avait suivi et de pouvoir récolter des bases servant à reconstituer le drame tel qu'il s'était passé.

Tout avait été inutile.

Par trois fois, Gérard lui-même avait tenté l'impossible.

Avec l'impassibilité du nageur qui se jette à corps perdu dans un gouffre pour en retirer un cadavre, le jeune homme avait plongé dans les solitudes terrifiantes de l'Asie centrale et de l'Inde.

Il n'avait pu récolter aucun indice.

Alors Mme Mohilew avait voulu mourir.

Et si Gérard lui avait fait promettre de vivre quand même, c'est parce qu'il avait réussi à donner un but à la vie de la jeune femme.

Ce but, c'était la vengeance.

Oui, elle vengerait Mohilew, et de terrible façon.

Depuis deux ans qu'elle s'était retirée à Moscou, elle n'avait cessé de faire agir dans l'Afghanistan et dans l'Inde, pour tâcher d'avoir quelque renseignement sur ce drame mystérieux.

Maintenant, elle s'occupait moins de Mohilew que de ceux qui l'avaient lâchement assassiné.

Oui, assassiné, car elle ne pouvait admettre qu'il ne fût pas mort.

Gérard, lui, était reparti pour la France, où une situation lui avait été offerte.

Sans fortune, il n'avait point voulu accepter la somme que la veuve de son ami avait mise très généreusement et très amicalement aussi à sa disposition.

Il avait une dignité qui lui interdisait cela.

Seulement, tous les huit jours, il correspondait avec l'héroïque veuve.

Oh ! une correspondance bien laconique et qui se composait depuis deux ans des mêmes mots.

Il télégraphiait cette seule syllabe interrogative :

« Rien ? »

Elle répondait, avec le même laconisme, toujours le même mot :

« Non. »

C'est à tout cela que songeait Mme Mohilew tandis qu'à genoux devant le portrait du colonel, elle s'absorbait dans une douloureuse méditation.

Elle évoquait toute son existence depuis deux ans et elle se demandait si cette existence n'allait pas, grâce à un incompréhensible, miracle, prendre fin.

Gazul était vivant !

CHAPITRE IX

LE RESSUSCITÉ

Gazul, dans son mot très laconique, prévenait Mme Mohilew qu'il la viendrait trouver à son hôtel, le soir, vers onze heures.

Il ajoutait qu'il choisissait cette heure tardive de manière à pouvoir déjouer toutes les embûches et éviter toutes les surveillances.

Au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, elles lui paraissaient plus interminables, plus angoissantes.

En proie à une surexcitation extraordinaire, elle allait et venait à travers l'hôtel, sans pouvoir demeurer un moment en repos.

Djelna la suivait partout, comme eût fait un chien, désespérée de ne pouvoir calmer cette agitation.

Ce fut elle qui, dans l'espoir de trouver un dérivatif, lui rappela l'ordre qu'elle lui avait donné de tout préparer pour une sortie en ville.

– Apporte-moi un vêtement, mes chaussures fourrées.

– Mais, princesse, insista Djelna, réfléchissez que le temps est épouvantable, la neige a recommencé à tomber.

« Vous risquez d'attraper mal…

Une ride profonde barra le front de Mme Mohilew qui déclara d'une voix brève :

– Fais ce que je t'ai dit et dispense-moi de tes observations.

La pauvre Djelna courba la tête et se tut.

Tandis qu'elle la vêtait et la chaussait, Mme Mohilew réfléchissait que le soi-disant Gazul ne lui avait donné rendez-vous que pour onze heures, qu'elle avait promis à ce miséreux d'être chez lui vers huit heures et qu'en dépit du mauvais temps il lui serait possible de n'être absente qu'une demi-heure.

Quand elle fut prête, elle alla vers un meuble en bois de rose dont le tiroir était muni d'une forte serrure.

Ce tiroir ouvert, l'intérieur en apparut rempli de pièces d'or qui brillaient à la lueur de la lampe avec une clarté intense.

Elle y plongea la main, la remplit et la vida dans le réticule que lui avait tendu Djelna.

Celle-ci insinua :

– La princesse m'avait commandé de faire préparer un panier de provisions.

– Oui. Eh bien ?

– Madame ne va pas se charger elle-même de ce panier ? Je la supplie de vouloir bien me permettre de l'accompagner.

La pauvre fille joignit les mains dans un geste de prière ardente, tandis que ses yeux se mouillaient de larmes.

– Soit, dit brusquement Mme Mohilew.

Djelna tomba à genoux, baisa le bas de sa jupe, ainsi qu'elle eût fait s'il se fût agi d'une sainte.

Quelques instants plus tard, elles étaient dans la rue déserte et sombre.

La princesse commanda à la camériste :

– Marche devant, Djelna, tu me conduiras.

Le sol était glissant, la bise aiguë, et la neige tombait de plus en plus drue, de sorte qu'à plusieurs reprises la camériste dut s'arrêter pour tâcher de distinguer son chemin à travers l'écran blanc qui se tendait devant elles.

Soudain, comme de la tourmente de neige, émergea à quelques pas devant les deux femmes la silhouette imposante de Pierre-et-Paul, la princesse dit :

– C'est ici.

Et d'un hochement de tête elle indiquait une petite lumière louche qui venait de briller tout à coup non loin d'elle, sur la droite, presque au ras du sol.

Le mendiant qui l'avait accostée ne lui avait-il pas dit qu'il logeait au rez-de-chaussée et qu'une lumière posée sur le bord de la croisée servirait à lui faire reconnaître la maison…

– Donne-moi le panier, commanda Mme Mohilew, et attends-moi sous cette porte.

Ayant dit, elle s'empara du panier que Djelna tenait et s'avança vers la lumière.

Quand la princesse eut joint la maison, une silhouette humaine surgit du trou d'ombre que formait la porte profondément enfoncée.

– C'est vous, madame la princesse ? demanda une voix jeune… veuillez me suivre…

Le seuil franchi, elle se trouva dans une pièce basse à laquelle on avait accès en descendant trois marches.

Sorte de caveau qui prenait jour et air par un large soupirail ouvert sur la rue. C'était à ce soupirail qu'avait été placée la lumière louche indiquée à Mme Mohilew comme le phare qui devait la guider.

Dans cette pièce, à part la fillette qui venait de l'amener et l'aveugle qui l'avait apitoyée à la sortie de l'église, personne…

Elle eut un instinctif mouvement de recul, mais la porte, derrière elle, était fermée.

L'homme, devant elle, gardait une immobilité inquiétante.

Il semblait la regarder de ses yeux vides et sans clarté.

– Où suis-je ici ?… et qui êtes-vous ?… Dans quelle intention m'avez-vous attirée ?

« Que voulez-vous de moi ?

– La faveur d'un entretien, princesse, répondit l'homme ironiquement.

« Madame, c'est un marché que je viens vous proposer.

– Je n'ai rien à vendre, rien à acheter.

– Allons donc ! La femme du colonel Mohilew a un but dans la vie, et rien de ce qui peut l'aider à atteindre ce but ne doit lui demeurer indifférent.

D'une voix tremblante, la jeune femme demanda :

– Vous savez quelque chose concernant mon mari ?

– C'est moi qui ai apporté au colonel Mohilew l'ordre du général Kauffmann de quitter sans tarder sa femme et ses compagnons de voyage.

La jeune femme bondit en avant, telle une lionne en furie :

– C'est alors toi qui l'as trahi ? s'écria-t-elle.

Elle cherchait à le saisir.

Mais il lui avait emprisonné les deux poignets dans l'une de ses mains et il la tenait en respect, se riant des efforts insensés qu'elle faisait pour recouvrer la liberté de ses mouvements.

– Eh bien… voyons, madame la princesse, est-on raisonnable ? Peut-on vous rendre l'usage de vos membres ? demanda narquoisement l'homme.

Il ajouta :

– Notez que c'est dans votre intérêt même que je vous empêche de me nuire, si vous tenez à avoir des nouvelles de votre mari.

Il n'avait pas achevé ces mots qu'il s'abîma sur le sol, renversé comme une masse sous le choc qui soudain venait de le heurter à la nuque.

Il demeura immobile, mort peut-être, en tout cas fort mal en point.

Une voix sonore, une voix d'homme en même temps criait :

– Toi, ma fille, occupe-toi de la petite : bâillonnée, ligotée, qu'elle ne puisse pousser un cri ni faire un mouvement.

Toute cette scène s'était passée en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour la raconter.

Quand Mme Mohilew fut revenue de sa stupeur, elle aperçut, agenouillé sur le sol, un individu vêtu d'une cotte de fourrure et d'une veste en peau de mouton.

Il s'occupait à lier vivement l'hercule terrassé par lui d'un coup de béquille sur le crâne.

Ce nouveau venu était manchot, et par surcroît d'infortune, une de ses jambes était remplacée par un pilon de bois.

Mme Mohilew reconnut aussitôt le mendiant qui, à la porte de l'église, lui avait glissé entre les mains le billet dont elle s'était si fort émue…

D'une voix étranglée, elle s'écria :

– Gazul !

Mais elle ajouta aussitôt :

– Gazul n'est plus. Je l'ai moi-même conduit à l'hôpital où il est mort.

– Oui, répliqua l'homme, à l'hôpital de Caboul ; mais une erreur des infirmiers a fait qu'on m'a déclaré mort, alors que c'était mon voisin de lit.

Et prenant dans sa main, l'unique main qui lui restait, le pan de l'ample manteau dont était enveloppée, Mme Mohilew :

– Ah ! princesse… ne doute pas que ce soit moi… crois que je suis bien sincèrement Gazul. C'est l'espoir que je t'apporte… c'est peut-être le bonheur !

D'une voix sombre, il ajouta :

– À coup sûr, c'est la vengeance !

– La vengeance ! répéta-t-elle avec amertume.

Et désignant le corps du colosse étendu sans mouvement à ses pieds :

– Celui-ci aussi me la promettait.

– Et il avait raison, reprit Gazul, car c'est par lui qu'elle viendra.

Puis il ajouta :

– Écoute-moi… ensuite, vous déciderez…

« Il y a trois mois, errant sur les confins de l'Afghanistan et de l'Inde… dans le Vaziristan, j'étais arrivé un jour, exténué, dans une ville du nom de Kanigouram.

« C'était jour de grande solennité : le chef militaire de cette contrée recevait un officier supérieur anglais…

« Aux portes de la ville, les troupes indigènes étaient massées, rutilantes de dorures.

« À leur tête, le chef.

« Comme soldat, les armes et les chevaux ont toujours exercé sur moi une grande attraction. Quelle ne fut pas ma stupeur en reconnaissant dans le chef tout doré, caracolant sur un cheval caparaçonné de soie, de velours et de pierreries, mon ancien camarade de régiment Padjekow !

« Qu'avait fait cet ancien Tartare – cosaque comme moi – quelques années auparavant, pour avoir été ainsi élevé à une aussi haute dignité ?

« Quel service avait-il rendu ?

« Quelle trahison avait-il consommée ?

« Je restai à mon poste d'observation jusqu'à l'arrivée de l'officier anglais, surveillant leur visage, à tous deux.

« L'expression de leur physionomie fut, quand ils s'abordèrent, si singulière que j'en ressentis comme un choc en pleine poitrine.

« Leurs regards reflétaient la haine ; leurs lèvres se crispèrent dans des insultes retenues à grand'peine.

– Qu'y avait-il donc entre ces deux hommes ?

« Entré dans la ville aussitôt que j'y pus pénétrer, je m'informai, sans en rien laisser paraître, interrogeant les gens habilement ou plutôt provoquant les gens à causer.

« On n'occupe pas un poste aussi important que celui détenu par Padjekow sans exciter autour de soi, et au-dessous de soi, beaucoup d'envie et beaucoup de haine.

« J'appris ainsi que cet étranger avait été imposé aux milices libres de la contrée par le gouvernement du district frontière de l'Inde. Que ce poste lui avait été donné en récompense d'on ne savait exactement quel service louche rendu aux Anglais.

« Service peu propre, assurément, car les officiers anglais eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de lui témoigner ouvertement leur mépris. Les fonctionnaires civils, par contre, étaient pleins d'égards pour lui…

« C'en était assez pour attirer mon attention. Je me fixai dans le pays jusqu'au jour, qui ne tarda pas, où, un mouvement insurrectionnel éclatant soudain, Padjekow dut fuir pour ne pas être massacré.

« Le hasard, me servant encore, fit que j'étais occupé à boire dans une pauvre maison, à la porte de la ville, au moment où, fuyant, il cherchait un refuge. Je lui proposai de partager le réduit dans lequel, par charité, on me permettait de passer la nuit.

« Il accepta.

« C'était Dieu lui-même qui m'avait suggéré cette conduite.

« Ivre de fureur, altéré de vengeance, Padjekow passa plusieurs heures à se répandre contre l'Angleterre en menaces horribles.

« Élevé par eux à un poste militaire qu'il avait occupé deux années durant, c'était par eux qu'il venait d'en être chassé, car la révolution qui avait éclaté était le résultat des promesses habilement distribuées par des agents anglais aux milices du Vaziristan.

« Je crus comprendre que c'était un complice à lui, dans quelque affaire louche accomplie autrefois, qui avait cherché à se débarrasser de lui, en le faisant massacrer pour n'avoir point à lui payer une somme importante promise, presque une fortune.

« Épuisé de fatigue et de rage, il s'endormit.

« Durant son sommeil, je lui entendis prononcer le nom du colonel – le tien.

« C'en était assez pour que je m'attachasse à ses pas, afin de tenter d'en apprendre davantage. Il témoignait le désir de gagner les avant-postes russes, pour de là atteindre Moscou.

« Pourquoi Moscou plutôt que toute autre ville ?

« N'était-ce pas parce que tu y résidais ?

« Au bout de deux ou trois jours de route faits en commun, alors que j'avais tenté vainement de lui délier la langue, il me faussa brusquement compagnie.

« Peut-être un soupçon lui était-il venu ?

« Un matin, quand je m'éveillai dans le fossé où nous nous étions étendus pour dormir, je ne le vis plus à mes côtés. Alors, je n'eus plus qu'une idée fixe, précise : gagner, moi aussi, le plus tôt Moscou, pour le rejoindre et venir te prévenir de la piste importante que le hasard m'avait fait trouver, et aussi – s'il y avait lieu – te protéger.

Gazul avait fourni cette longue explication d'une seule traite, comme s'il lui eût tardé de dissiper entièrement le soupçon qu'il devinait dans l'esprit de son interlocutrice.

Il ajouta, avec un hochement de tête vers le misérable toujours étendu sur le sol, à leurs pieds :

– J'ai failli arriver trop tard !

Mme Mohilew demanda, l'esprit encore préoccupé :

– Mais comment se fait-il que te voici dans cette maison ?

« Qui est-ce qui t'a indiqué ce bouge ?

– Tantôt, sous le porche de l'église Pierre-et-Paul où je t'attendais, le hasard a fait que je l'ai vu te causer ; craignant un piège de sa part, je l'ai suivi. Je me suis embusqué non loin d'ici et j'ai béni le Ciel qui m'a permis d'avoir cette inspiration, lorsque je t'ai vue arriver avec ta servante.

Cependant, tandis qu'il parlait, l'homme à terre s'agitait dans ses liens, poussant des grognements rauques en dépit du bâillon qui rendait ses lèvres muettes.

Gazul s'en aperçut et demanda :

– Que décide madame la princesse, relativement à cet homme ?

Mme Mohilew, une résolution soudainement prise, répondit sans hésiter :

– Relève-le et qu'il s'asseye ; ensuite, tu lui rendras l'usage de la parole… la parole seulement.

Padjekow, relevé avec l'aide de Gazul, avait pris place sur le pied du lit, et, la bouche déliée, attendait…

Mme Mohilew déclara alors, impérieuse, menaçante :

– Tu es entre mes mains.

« Tout à l'heure, tu m'as proposé un marché ; c'est moi maintenant qui t'en propose un.

Padjekow riposta :

– Avant toute chose, retiens ceci : la vie m'importe peu ; j'entends la vie sans la richesse et le pouvoir.

« J'avais à me venger du colonel Mohilew… et j'ai cru réaliser, du même coup, mes deux passions.

« Ma vengeance est satisfaite, maintenant ; donc, si tu peux faire pour moi ce que les Anglais avaient promis de faire… je suis ton homme.

– C'est-à-dire ?…

– Trois cent mille piastres et le commandement militaire d'une province.

– L'argent m'importe peu… le reste… c'est plus difficile.

« Tu es un Cosaque déserteur et comme tel mon crédit ne pourra arriver qu'à un résultat : empêcher qu'on te fusille.

Padjekow haussa dédaigneusement les épaules.

– Je te l'ai déjà dit : la vie m'importe peu ; par les menaces, tu n'obtiendras jamais rien.

La jeune femme, immobile, muette, comprimait de sa main les battements de son cœur.

Enfin, elle dit lentement :

– Soit ! s'il te faut de l'argent… tu en auras, plus que tu n'en pourrais souhaiter.

« Tu avais demandé trois cent mille roupies pour trahir tes chefs ; je t'en promets le double pour me livrer tes complices !

Une crispation nerveuse déprima la face de Padjekow, et dans ses prunelles fauves brilla une lueur de convoitise.

– Le double ? balbutia-t-il d'une voix pâteuse.

Gazul demanda, rageur :

– Est-ce dit ?

– Et le reste ? interrogea le Tartare, le commandement militaire ?

La princesse haussa les épaules et dit très net :

– C'est de la folie !... comment veux-tu que moi qui ne suis rien, je puisse obtenir pour un vagabond, pour un déserteur russe, un commandement militaire ?

Très calme, Padjekow répondit :

– La princesse Edzer est quelqu'un : d'ailleurs, ton amour pour ton mari et le désir de vengeance que tu as t'inspireront les moyens de réussir.

Elle demanda, la gorge étranglée par l'angoisse :

– Et quand je te promettrais de faire l'impossible pour te donner satisfaction, tu resterais incrédule !

– Si ! une promesse de toi vaut son pesant de roupies : promets-moi et je parle.

Mme Mohilew étendit la main dans un geste de serment, et d'une voix grave déclara :

– C'est promis.

Ensuite, penchée avidement vers le Tartare, elle commanda :

– Parle maintenant ; quels sont les infâmes sous les ordres desquels tu as accompli cette trahison... des Anglais, n'est-ce pas ?

– Oui... des Anglais.

La princesse poussa une sorte de rugissement triomphal.

– J'en étais sûre... ma haine me le disait. « Mais leurs noms... leurs noms...

– Un ingénieur du nom de Krésowsky… un officier, le major Robbardt…

– C’est la vérité ?

– Sur mon salut éternel…

Une flamme avait jailli des prunelles d’acier de Mme Mohilew.

– Krésowsky… Robbardt… répéta-t-elle entre ses dents serrées…

« Vivants encore ?

– Vivants… oui, princesse…

– Dans l’Inde ?

– L’un à Delhi… Krésowsky… l’autre à Peïchavêr : Robbardt.

Depuis un instant, Mme Mohilew paraissait en proie à une torture cérébrale qui donnait à sa physionomie l’expression d’une égarée.

– Pourquoi l’ont-ils tué ? demanda-t-elle d’une voix sourde.

– Son audace, son savoir les terrifiaient pour l’avenir de l’empire des Indes.

« Ils ont vu en lui un adversaire difficile à vaincre.

– Ils ont mieux aimé l’assassiner ! s’écria la princesse, désespérée.

Padjekow prononça, de l’air le plus tranquille du monde :

– L’ont-ils assassiné ?

Ces simples mots produisirent sur la jeune femme un foudroyant effet. Immobilisée soudain, comme si ses membres fussent devenus de marbre, elle demeura, durant quelques secondes, muette, les yeux hagards sous les sourcils violemment haussés.

Gazul, bien que saisi, lui aussi, par ces paroles, fut le premier des deux qui reprit possession de lui-même.

– Le colonel vivrait ? s'écria-t-il.

Padjekow eut un haussement d'épaules plein d'insouciance, et répondit :

– Pourquoi non ?

Mme Mohilew se jeta sur lui, suppliante presque.

– Tu sais quelque chose !… parle ! je t'adjure de parler…

– Je ne sais rien, mais j'ai des indices que peut-être le colonel est vivant.

– Quels indices ?

– C'était il y a cinq mois : j'ai reçu l'ordre de chercher à t'enlever.

– Moi ? s'écria Mme Mohilew, qui n'en croyait pas ses oreilles.

« Qu'est-ce que ces bandits voulaient faire de moi ?

– À mon idée, ils se proposaient de se servir de toi comme otage pour faire souffrir le colonel – ou pour obtenir de lui certains renseignements que, sans doute, il devait refuser de lui donner.

Mme Mohilew, les mains angoissement serrées, murmura :

– Les misérables ! les misérables !

Gazul demanda :

– À part ce détail, tu ne possèdes rien qui puisse te faire croire que le colonel n'aurait pas été tué ?

– Rien… sauf cependant que je n'ai jamais su en quel endroit – si le colonel a été tué – il l'a été.

« Et cependant, ce n'est pas faute que, durant mon commandement militaire, j'aie fait fouiller le pays.

Gazul, regardant Mme Mohilew, murmura à son tour :

– Moi non plus, je n'ai trouvé aucune trace de son passage.

Padjekow grommela faiblement, s'adressant à la première :

– Tu m'avais promis la liberté contre mes renseignements. Te voici aussi complètement renseignée que je le suis moi-même, et cependant mes mains sont toujours attachées, mes chevilles aussi.

Mme Mohilew fit un signe à Gazul, qui d'un coup de son large couteau trancha les liens de Padjekow.

Celui-ci poussa un bruyant soupir de soulagement, étendit ses membres, fit craquer ses articulations. Puis, se redressant, il se planta devant la jeune femme :

– Tes promesses, demanda-t-il, quand les tiendras-tu ?

La princesse réfléchit une minute.

– Écoute ; demain, je te ferai remettre vingt mille roupies.

– C'est trois cent mille roupies que tu m'as promises.

– Je le sais ; mais je ne veux pas compromettre ma vengeance, – s'il ne me reste plus qu'à venger Mohilew – ou si un hasard l'a maintenu vivant, de nuire à son salut par la moindre imprudence.

« Or, ce serait une imprudence insigne que de te donner trop d'argent.

« Une fortune te dénoncerait et ferait se mettre sur leurs gardes ceux qu'il me faut surprendre.

La logique de ce raisonnement était d'une évidence telle que Padjekow ne tenta aucune protestation.

– Jamais, princesse, tu n'auras eu de serviteur plus dévoué que moi.

– Demain, avant le milieu du jour, je t'aurai fait remettre les vingt mille roupies promises.

– Et ensuite… que devrai-je faire ?

La princesse réfléchit, durant quelques secondes, les paupières mi-closes, les yeux fixés dans le vague :

– Je te ferai donner des instructions demain, en même temps qu'on te remettra l'argent.

Elle sortit accompagnée de Djelna, précédée de Gazul, qui marchait en avant, en guise d'éclaireur.

Au dehors, la neige avait cessé de tomber.

À peine arrivée chez elle, Mme Mohilew se sentit soudainement abandonnée par l'énergie morale qui jusqu'alors l'avait soutenue.

Maintenant, ce n'était plus seulement la possibilité de la vengeance qu'elle entrevoyait.

Si un miracle pouvait rendre à son affection celui qu'elle avait cru perdu à jamais !…

CHAPITRE X

DEMANDES EN MARIAGE

Assise dans son boudoir, lady Sturm relisait pour la dixième fois le télégramme qui lui avait été apporté dans la matinée :

« *Suez,* 15 *avril.* – Manqué bateau du premier : quitté Marseille avant-hier, serai Delhi fin du mois.

« GÉRARD. »

– À la fin du mois ! murmura-t-elle après avoir jeté un regard vers le calendrier posé sur sa table de travail, encore onze jours à attendre. Comme c'est long !

Qu'est-ce cependant que onze jours dans une existence humaine ?

Assurément, ce n'est rien, ou plutôt ce ne devrait être rien. Mais il faut songer que l'infortunée femme du colonel Mohilew attendait depuis trois ans le moment de la vengeance.

Que, pendant ces trois ans, elle avait cru bien souvent que ce moment était arrivé.

Que toujours son bras, allongé vers les traîtres dont son mari était tombé victime, n'avait atteint que des silhouettes imaginaires, aussitôt évanouies.

Et que cette fois, encore…

Cette fois-ci cependant, il y avait des indices plus sérieux que les précédentes fois, plus que des indices, des presque certitudes.

Et c'est pourquoi elle n'avait pas hésité à faire venir d'Europe Lucien Gérard…

Mais c'est précisément parce que cette fois, enfin, la princesse croyait bien avoir réussi, que l'attente des quelques jours qui la séparaient encore de cette vengeance si ardemment souhaitée lui paraissait pénible, interminable.

Ah ! les six mois qu'elle venait de passer, combien longs aussi ils lui avaient paru !…

Ces six mois depuis lesquels elle s'était installée à Delhi, sous ce nom de lady Sturm, richissime Américaine, soi-disant veuve d'un milliardaire de Chicago, enrichi dans le commerce des suifs et des pétroles…

Dès le lendemain de son arrivée aux Indes, le luxe de son installation, – quasi princière, – l'originalité de ses allures, la prodigalité de son existence avaient attiré l'attention sur elle, non moins d'ailleurs que l'étrangeté de sa beauté et de sa silhouette.

On l'avait surnommée la « princesse », et de fait, lorsqu'elle payait, nonchalamment étendue dans sa Victoria attelée de deux merveilleux trotteurs, harnachés avec le luxe asiatique des rois feudataires, vêtue d'une robe de tissu extraordinaire et d'une parure plus extraordinaire encore, elle donnait bien l'impression d'une de ces princesses exotiques, charmantes et troublantes, qui embellissaient autrefois les cours des monarques d'Orient.

Ou bien encore lorsqu'elle présidait, dans son palais de marbre blanc, quelques-unes de ces fêtes étrangement splendides, auxquelles la haute société de la colonie se faisait inviter à l'envie, et qu'elle traversait les salons d'un pas

languissant, entre deux haies d'admirateurs et d'admiratrices à demi courbés devant elle, comme devant une idole.

Ils étaient une bonne douzaine qui lui formaient une cour empressée dont elle marchait accompagnée dans les salons des personnes auxquelles elle faisait l'honneur de franchir le seuil ou qui lui servaient d'escorte d'honneur, dans son propre palais.

Mais, parmi ceux qui, dès le lendemain de son arrivée, s'étaient constitués d'eux-mêmes, pour ainsi dire, les chambellans de la princesse, il y en avait deux qui paraissaient avoir plus de chances que les autres.

L'un était ingénieur de grand talent, de haut mérite et de grosse fortune, M. Krésowsky. L'autre, le colonel Robbardt, appartenait à l'état-major général de l'armée des Indes, et occupait un poste de confiance sur la frontière de l'empire, à Peïchavêr.

Depuis six mois, ils faisaient à la soi-disant veuve américaine une cour assidue, attendant avec une angélique patience qu'il lui plût de faire connaître celui des deux auquel elle entendait accorder la préférence.

Mais elle se montrait, surtout à l'égard de ces deux-là, d'une coquetterie véritablement cruelle.

Quand elle avait paru, durant quelques jours, vouloir donner à l'un d'eux une légère avance sur son concurrent, quand celui-là pouvait se croire favorisé et autorisé à espérer la réalisation du bonheur auquel il aspirait si ardemment et depuis si longtemps, crac ! la princesse l'abandonnait avec une froideur déconcertante, une froideur qui confinait presque à l'hostilité, et c'était l'autre dont elle se plaisait à encourager les aspirations.

Et vice versa.

Mais c'était un jeu qui ne pouvait se prolonger plus longtemps.

La princesse, en femme de haute intelligence, ne s'illusionnait pas : il était temps de prendre un parti, si elle ne voulait pas voir lui échapper les deux hommes sur lesquels elle avait réussi à jeter ses filets.

Malheureusement, elle n'avait, pendant ces six mois écoulés rien appris de plus que ce qu'elle avait appris à Moscou, de la bouche de Padjekow.

Aucune preuve matérielle que le Tartare n'avait pas menti en affirmant que Krésowsky ainsi que Robbardt étaient les deux auteurs de la disparition du colonel Mohilew.

Aucun indice, non plus, sur le sort de celui-ci.

Et c'est pourquoi, comptant sur l'amitié, sur le dévouement inaltérable de Gérard, elle n'avait pas hésité à lui télégraphier de venir la trouver aux Indes.

On a vu que l'ami, le compagnon du colonel Mohilew, n'avait pas hésité, lui non plus.

Cette dépêche à l'instant reçue annonçait sa venue.

Comme elle l'avait encore aux doigts, Djelna entra, apportant une brassée de fleurs éclatantes, derrière laquelle elle disparaissait. La princesse, au lieu de s'extasier, fronça les sourcils.

– Qui ? demanda-t-elle laconiquement, d'une voix brève.

– M. Krésowsky.

Une ride profonde se creusa au front de la jeune femme.

– C'est bien, tu le feras entrer quand je sonnerai.

Dans une potiche de Chine, des fleurs merveilleuses trempaient, mettant dans la pénombre de la pièce l'éblouissement de leurs pétales. Elle en prit deux, l'une qu'elle piqua dans son chignon, l'autre qu'elle épingla à son corsage.

À contre-jour, un divan mettait l'épaisseur moelleuse de ses coussins.

La jeune femme fut s'y étendre ; puis, languissamment, elle allongea la main vers le bouton de la sonnette électrique.

Des pas retentirent dans le salon voisin et la porte s'ouvrit sans bruit, livrant passage à M. Krésowsky.

Du seuil de la porte il s'arrêta et s'inclina profondément.

– Princesse, balbutia-t-il, ah ! princesse !

Ce fut tout ce que son émotion lui permit de dire, et il attendait, là, à la même place, immobile dans l'attitude soumise d'un esclave.

Durant quelques secondes, la jeune femme le laissa courbé, semblant éprouver une jouissance intime à le voir ainsi humilié.

– Eh quoi ! cher monsieur, dit-elle enfin d'une voix enchanteresse, vous proposez-vous de vous tenir ainsi, durant le cours de votre visite entière, prosterné ainsi qu'un derviche ?

« Prenez un siège, je vous prie, et exposez-moi le motif de votre visite.

M. Krésowsky devint alors rouge comme une pivoine et ses yeux se mirent à fixer tous les coins de la pièce, avec égarement, comme s'ils eussent espéré y trouver un point de repère.

Mais vainement.

Il garda le silence, tournant et retournant entre ses mains, dans une attitude excessivement embarrassée, son casque colonial, le meurtrissant, le brisant, le concassant.

Faisant appel à toute son énergie :

– Princesse, il faut que je commence par vous dire qui je suis.

Ici, une pause, ce qui permit à la jeune femme de répliquer, les sourcils haussés de surprise :

– Qui vous êtes ?… mais depuis que j'habite l'Inde, j'ai eu occasion souvent d'entendre parler de vous.

« Vous êtes monsieur Krésowsky, personnage considérable, colossalement riche, l'une des puissances de l'empire des Indes, après le vice-roi.

Au fur et à mesure que la jeune femme parlait, le visage de Krésowsky s'éclairait et peu à peu son assurance coutumière lui revenait.

Il dit :

– C'est vrai ; mais il est un aveu qu'il faut que je vous fasse, princesse : c'est que moi qui, auparavant, me croyais riche et puissant, je me trouve aujourd'hui bien plus méprisable que le dernier des Hindous.

– Comment cela ?

– Je me suis aperçu que la richesse et la puissance n'étaient rien, du moment que ces deux forces ne me permettaient pas de satisfaire tous vos caprices, toutes vos passions.

Très calme, Mme Mohilew demanda :

– Que voulez-vous que je fasse à cela ?

– Vous pouvez faire que ma puissance devienne plus considérable encore, que mes richesses s'accroissent de façon incalculable, en donnant à mon ambition une envolée telle que rien ne lui paraisse impossible, qu'il ne soit aucun but – si élevé qu'il paraisse – qui ne lui semble facile à atteindre.

– Et que dois-je faire ?

– Daignez mettre votre petite main, si jolie et si fragile, dans la main que voici.

« Je serai invincible alors et, pour vous, pour votre beauté, je pourrai conquérir des royaumes, des trésors incalculables.

Elle le regardait, impassible, ne donnant aucune marque ni de surprise ni de courroux.

– Je crois avoir compris, mon cher monsieur, que vous daignez m'offrir votre main ?

– C'est-à-dire que j'ose solliciter de vous…

Il avait une attitude si humble, si piteuse, qu'elle ne put retenir un léger éclat de rire et s'écria :

– Mon Dieu ! que les hommes sont donc des êtres faibles.

– Oui, interrompit-il, radieux de la voir prendre les choses ainsi ; oui, l'amour est la seule force devant laquelle je me déclare battu à l'avance.

Et suppliant, il bégaya :

– Vous ne répondez pas ?

– Vous n'attendiez pas, je suppose, une réponse immédiate ?

– Enfin, demanda-t-il, vous ne refusez pas ?

On frappa à la porte discrètement : c'était Djelna qui entrait, présentant à sa maîtresse, sur un plateau d'argent, une carte de visite.

À peine eut-elle jeté les regards sur le carré de bristol que Mme Mohilew tressaillit et son œil se releva vers Krésowsky.

Sans doute l'étonnement dont rayonnaient ses prunelles était-il significatif. L'ingénieur tressaillit à son tour et, se levant, grommela :

– Robbardt !

Avec un sourire quelque peu gouailleur sur ses lèvres fines, elle dit :

– Oui, monsieur Krésowsky, c'est en effet le colonel Robbardt.

Krésowsky demanda d'une voix basse, rauque, tremblante :

– Votre intention n'est pas de le recevoir ?

– Pourquoi non ? Le colonel Robbardt est un digne homme, un honorable officier, auquel je ne puis faire gratuitement l'insulte dont vous parlez… et puis, qui vous dit que ce ne soit pas une proposition analogue à la vôtre que vient me faire le colonel Robbardt ?

Blême, les yeux fulgurants, les poings convulsivement serrés, Krésowsky gronda :

– Il n'oserait.

– Djelna, dit Mme Mohilew, reconduis M. Krésowsky par le jardin.

« Tu reviendras ensuite introduire le colonel.

Et souriante, narquoise, elle ajouta, en s'adressant à l'ingénieur :

– Vous avez un si mauvais caractère que vous seriez capable de chercher querelle à Robbardt.

Entre ses dents, Krésowsky, tout en suivant la carriériste, gronda d'une voix furieuse et menaçante :

– Je lui éviterai cette peine.

Demeurée seule, Mme Mohilew cacha son visage dans le coussin de soie qui soutenait son buste et se mit à pleurer, oui, à pleurer de rage.

Avoir eu là, à portée de sa main, l'assassin de son mari et avoir été contrainte de lui faire bon visage.

Et ce n'était pas tout ! Il lui fallait endurer maintenant un supplice identique.

Djelna rentra à ce moment, accompagnant le colonel Robbardt.

Il était en grande tenue, splendide dans son uniforme rouge, tout rutilant de dorures.

Il portait à la main un casque de cuivre, empanaché de blanc, et son grand sabre faisait sur l'épais tapis un cliquetis discret qui cependant résonnait à l'oreille de la jeune femme comme une fanfare pleine d'orgueil. Elle fronça imperceptiblement le sourcil.

Ce froncement s'accentua lorsque son regard remarqua la triple ligne de décorations qui scintillaient sur la poitrine de l'officier.

Robbardt, nous l'avons dit, avait fait presque toute sa carrière aux Indes, et ces médailles commémoratives de campagnes auxquelles il avait pris part rappelaient presque toutes les luttes acharnées contre les armées des anciens souverains du pays. La jeune femme poussa un léger soupir et murmura, tendant la main à Robbardt :

– Quel bon vent vous amène, colonel ?

Elle lui désignait un siège.

Il refusa discrètement et demeura debout :

– Surtout, quelle affaire si grave pour que vous ayez cru devoir vous mettre en grande tenue ?

Robbardt parut hésiter durant quelques secondes ; mais une décision soudaine refoula tout à coup bien au fond de son âme toute hésitation.

– Princesse, déclara-t-il, je suis un soldat qui ignore la feinte et la dissimulation ; j'irai donc droit au but.

– Parlez, colonel, fit Mme Mohilew ; mais avant que vous abordiez le sujet qui vous amène, apprenez que M. Krésowsky sort d'ici.

Robbardt, frappé de stupeur, s'immobilisa.

– Krésowsky, ici, au palais ! Il a osé ! ! !

– Vous osez bien, vous ! répliqua-t-elle en riant.

Il eut de la main un geste énergique, grondant :

– Ce n'est point la même chose : vous ne pouvez pas savoir…

Et plus bas, si bas même que c'est à peine si les mots parvenaient jusqu'à l'oreille de la jeune femme :

– C'est un menteur et un lâche !

Il y eut un silence pénible, durant lequel la jeune femme fixait ses regards sur le visiteur, en proie à une visible angoisse. Peu à peu, cependant, il se remit :

– Princesse, dit-il enfin d'une voix qui tremblait un peu ; princesse, je vous aime… et je viens vous supplier de me dire si cet amour que je vous offre aujourd'hui aurait quelque chance d'être agréé de vous ?

Mme Mohilew avait fermé les yeux ; ses joues soudainement pâles, s'étaient presque aussitôt couvertes du plus vif incarnat.

Une noble indignation l'avait remplie en entendant ces paroles, et ses dents convulsivement serrées retenaient les

phrases courroucées qui lui montaient aux lèvres. Elle fut un long moment sans répondre.

Éperdu vraiment, Robbardt balbutia :

– En vérité, princesse, princesse ! vous aurais-je offensée ?

La poitrine de la jeune femme se soulevait lentement et ses regards rêveurs fixèrent l'officier.

– Pourquoi m'auriez-vous offensée, colonel ? répondit-elle d'une voix calme et indifférente.

« Je suis belle, riche, et ces deux qualités-là – si tant est qu'on puisse appeler cela des qualités – ont leurs inconvénients. Je suis résignée.

« D'ailleurs, je n'aurais aucune raison de vous en vouloir plus, qu'à M. Krésowsky, qui sort du palais où l'avait amené une communication identiquement semblable à celle qui vous a amené vous-même.

Les poings de Robbardt se serrèrent avec fureur, tandis que ses dents mordaient ses lèvres jusqu'au sang.

– Je vous ferai donc la même réponse que je lui ai faite à lui-même. Et cette réponse est celle-ci : la chose est de gravité et mérite qu'on y réfléchisse, et je vous demande du temps.

Robbardt, les sourcils froncés, avait écouté silencieusement, impassiblement. Quand Mme Mohilew se fut tue, il s'écria :

– Ah ! princesse, ne me faites pas l'injure de mettre ma supplique au même rang que celle d'un Krésowsky…

« Je suis un soldat loyal et pur comme mon épée.

Mme Mohilew haussa les épaules.

– Des mots, colonel… Quelle épée est vraiment pure ? car son destin est de se souiller de sang, de sang innocent, trop souvent.

« Quant à la loyauté du soldat…

Elle poussa un soupir et s'absorba dans ses pensées. Confondu, inquiet, Robbardt demeurait là, ne sachant que dire, quel prétexte trouver pour se retirer.

La porte s'ouvrit en ce moment et la gracieuse silhouette de Djelna s'y encadra.

Sans que le colonel s'en fût aperçu, le doigt de Mme Mohilew avait pressé un bouton d'appel.

– Colonel, déclara Mme Mohilew, je ne vous retiens plus.

« Maintenant que je connais le motif qui vous amène, il est inutile que vous prolongiez votre visite.

« Votre déclaration vous met, et moi aussi, dans une situation particulièrement embarrassante.

« Jusqu'à nouvel ordre, même, je vous demanderai de ne point rechercher ma présence ou ma société.

« Au surplus, voici venir l'époque des chasses et j'aviserai au moyen d'élever entre nous une barrière, indispensable pour le moment.

Répondant au mouvement que venait de faire l'officier, elle ajouta :

– Je ne parle pas seulement de vous, mais aussi de M. Krésowsky.

Il sembla que ce nom eût le privilège d'exciter la fureur du colonel. Entre ses dents, il grommela d'une voix irritée :

– Oh ! Celui-là…

Puis, s'inclinant devant la jeune femme, il balbutia quelques paroles pour prendre congé et sortit d'un pas nerveux.

La porte refermée, Mme Mohilew bondit du divan sur lequel, durant cette double visite, elle s'était astreinte à demeurer étendue, nonchalante et en apparence indifférente.

Son petit poing crispé, lancé dans le vide, eut un geste terrible de menace :

– Les misérables ! les lâches ! s'écria-t-elle, tandis que de ses prunelles noires jaillissaient deux éclairs ; – les tenir là, en mon pouvoir, et leur faire subir à eux-mêmes mille tortures pour leur arracher la vérité !

« Et ensuite… ensuite…

Progressivement, son courroux s'apaisa, se fondit dans une profonde douleur, et elle tomba agenouillée sur l'épais tapis, balbutiant d'une voix douloureuse :

– Fedor ! Fedor !

CHAPITRE XI

VICTORIA CLUB

Huit jours s'étaient écoulés depuis la double visite, faite à l'insu de l'autre, à Mme Mohilew par M. Krésowsky et par le colonel Robbardt.

Chacun d'eux, en sortant du palais de la princesse, avait l'âme ulcérée et rongée par une jalousie intérieure.

Chacun d'eux roulait dans son esprit de terribles projets de vengeance.

M. Krésowsky, après être rentré chez lui pour changer contre des vêtements quotidiens d'un port plus simple et plus pratique l'habit de cérémonie dont il s'était revêtu pour la circonstance, avait pris en hâte le chemin du *Victoria Club*.

C'était là que chaque jour, aussitôt tombée la grande chaleur, se réunissaient tous ceux qui dans la ville, occupaient un rang ou étaient investis d'une fonction : officiers, négociants, employés de gouvernement. Krésowsky et Robbardt avaient dû, l'un à sa situation de fortune, l'autre à sa valeur intellectuelle, d'être nommés le premier président, le second vice-président du Victoria Club.

Or, ce jour-là, précisément devait être présenté un nouveau venu.

Un Français, membre d'une mission scientifique envoyée dans l'Asie centrale par un syndicat formé entre eux par de grands industriels de France.

Ce Français était arrivé, muni de lettres de recommandation puissantes pour les gros négociants de Bombay et de Calcutta, lesquels s'étaient occupés de procurer le plus rapidement possible à l'explorateur les sauf-conduits nécessaires pour franchir les contrées soumises les unes à la domination, les autres à l'influence de l'Empire indien.

En attendant que fussent terminées les formalités administratives toujours longues, – qu'il s'agisse de l'administration anglaise ou de l'administration française, – M. Lucien Gérard avait été adressé par les chambres de commerce de Calcutta et de Bombay à leur correspondant de Delhi, avec prière de faciliter au jeune homme l'étude du district.

Ce soir-là, le correspondant des chambres de commerce de Calcutta et de Bombay présentait Lucien Gérard au Victoria Club.

C'était le meilleur moyen de mettre le jeune homme à même de passer le moins mal possible son temps, durant les quelques semaines qu'il lui faudrait peut-être séjourner dans la ville.

Aussi ce soir-là régnait-il une animation spéciale dans les salons du Victoria Club.

Les valets de pied, les domestiques hindous mettaient des fleurs partout, transformant les tables en véritables parterres.

Dans le coin des salons, des salles à manger, des monceaux de glace s'élevaient, mettant une fraîcheur relative dans l'atmosphère embrasée. On renouvelait les ficelles qui font manœuvrer les pankas.

Bref, on attendait avec fébrilité l'arrivée du nouveau venu.

Quant aux membres du cercle, comme cette arrivée ne devait se produire que sur le coup de huit heures, ils se tenaient

sur la terrasse qui domine la ville, et là, étendus dans des fauteuils de toile, quelques-uns même allongés dans des hamacs, ils se livraient à l'absorption de boissons aussi variées que glacées. Krésowsky, en un coin, fumait solitaire, répondant par des monosyllabes, renfrogné, aux questions qui lui étaient posées par ses collègues.

Quel était ce Lucien Gérard ?

Quelle sorte d'homme ?

Jeune ou vieux ? etc., etc.

Ce à quoi Krésowsky grommelait :

– Demandez au colonel Robbardt, il doit le connaître ; moi, je n'ai guère le temps de m'occuper de ces affaires-là.

– C'est pourtant vous qui devez nous le présenter ?

– Quand on me l'aura présenté à moi-même.

En ce moment, un valet de pied s'approcha, et s'adressant à Krésowsky :

– On demande monsieur le président au téléphone, murmura-t-il.

L'autre répondit nerveusement :

– Apporte l'appareil ici : crois-tu que je vais me déranger ?

– Bien, monsieur le président.

L'appareil apporté, Krésowsky approcha le récepteur de ses oreilles, avec une nonchalance affectée.

– Allô, allô, balbutia-t-il.

Mais à peine eut-il entendu quelques mots, qu'il se redressa vivement, donnant les signes de l'agitation la plus marquée et penché vers l'appareil, balbutia :

– Vous êtes sûr, vous êtes bien sûr que je suis en communication avec lady Sturm ?

Ses mains tremblaient en maintenant l'appareil contre ses oreilles.

Il bégaya, ayant écouté durant quelques secondes :

– Oh ! princesse, que d'honneur ! En vérité, je ne sais comment…

Il s'arrêta tout interdit et demeura un long moment immobile, les récepteurs aux mains, les bras ballants le long du corps.

Brusquement, la communication avait été interrompue.

La princesse venait de lui exprimer le désir d'assister à la fête donnée par le cercle.

Ne s'était-il pas trompé ? avait-il bien entendu ? bien compris ?

Soudain, comme si un ressort eût détendu ses muscles, il sortit de l'immobilité dans laquelle il était figé… et se précipita dans les salons.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit et la même stupéfaction, qui avait rempli Krésowsky, remplit, à leur tour, les membres du cercle.

Mais ce n'était pas le moment, cependant, de se laisser aller à la stupeur.

Il fallait aviser.

Cette réunion d'hommes se trouvait instantanément transformée du fait de la présence de lady Sturm.

La reine d'élégance, la souveraine des cœurs de Delhi faisait au Victoria Club l'honneur de lui rendre visite.

C’était aux membres du cercle à prendre leurs dispositions pour qu’il fût permis à la princesse de voir qu’ils étaient sensibles à un honneur aussi inattendu.

En un clin d’œil, un comité fut nommé à l’effet d’examiner et de décider, séance tenante, les mesures à prendre.

Moins d’une demi-heure plus tard, le téléphone jouait dans toutes les directions, faisant aux fleuristes, aux tapissiers, aux décorateurs, des commandes à livrer dans l’heure qui suivait.

Un officier courait chez le général commandant, pour le mettre au courant de l’événement extraordinaire qui bouleversait le cercle et lui demander de bien vouloir autoriser les musiciens du régiment à venir donner dans le jardin du cercle une aubade monstre.

En même temps il était question d’un défilé des troupes indigènes dans leurs costumes nationaux, défilé lumineux, grâce à une ingénieuse application de l’électricité.

Des membres du cercle s’éparpillaient sans perdre de temps à travers la ville, pour prévenir les plus hauts personnages et les notabilités commerciales les plus importantes de la venue de Lady Sturm.

Il fallait qu’instantanément la réunion intime du cercle Victoria prît les allures d’une fête éclatante.

Les dames non invitées l’étaient et devaient en quelques quarts d’heure se faire belles, resplendissantes.

Non qu’il s’agît de rivaliser avec lady Sturm.

Depuis l’installation de celle-ci dans la ville, brusquement l’élément féminin avait dû accepter la suprématie de celle que la voix populaire avait baptisée du titre de princesse.

Il s’agissait simplement de faire à la beauté un cadre digne d’elle.

Ce fut au milieu de cette agitation impossible à décrire que le colonel Robbardt se présenta au cercle, accompagnant Lucien Gérard.

L'étonnement du colonel fut grand en trouvant le vestibule presque désert, lui qui, d'ordinaire, était encombré de domestiques indigènes et de valets de pied, ainsi qu'il sied à un club respectable.

Au même moment, c'est-à-dire presque derrière lui, arrivait une équipe d'électriciens demandés par téléphone, – qui se mirent aussitôt à la besogne, préparant l'éclairage le plus féerique.

Le colonel interpella un des domestiques, et d'une voix rude, autoritaire :

– Qu'arrive-t-il ? demanda-t-il ; et pourquoi ce branle-bas ?

– J'ignore ; nous obéissons simplement aux instructions du gérant…

– Fais venir le gérant ! commanda l'officier, dont la rage et le mécontentement augmentaient de seconde en seconde.

En vérité, l'administration du cercle prenait bien son temps pour se livrer à ces petits travaux d'aménagement intérieur.

Mais les règles de la stricte bienséance commandaient cependant de ne pas faire coïncider sa visite avec le bruit des marteaux et l'agitation d'un déménagement.

À l'exclamation de Robbardt, le laquais avait répondu :

– Ah ! monsieur le colonel, le gérant en ce moment est introuvable ! je ne crois même pas qu'il soit au cercle.

– Pas au cercle à cette heure-ci ! est où donc est-il ?

– Monsieur le colonel, il est monté en voiture, il y a dix minutes, avec le lieutenant Mac Horey, des grenadiers, pour courir chez M. le général commandant.

Des domestiques apportaient des plantes et faisaient grand tapage.

En outre, par une porte entr'ouverte, on voyait les tapissiers, dans l'enfilade des salons, qui déjà disposaient leurs tentures, tandis que les marteaux des électriciens faisaient rage.

– Ma foi, balbutia le colonel, en s'adressant à son compagnon, je n'y comprends rien ; en tout cas, je vous fais toutes mes excuses.

Le jeune homme se mit à rire, et d'un ton bon enfant s'écria :

– De quoi donc, mon cher colonel, de quoi donc ? Cependant, permettez-moi de vous dire que j'ose espérer que tous ces préparatifs ne sont pas faits pour mon humble personnalité ?

– À vous parler franc, non : il se passe ici quelque chose que j'ignore, dont on a négligé de m'avertir.

Et avec mauvaise humeur :

– Négligence regrettable et dont je m'expliquerai avec qui de droit.

Cependant, un domestique avait consenti à quitter sa besogne pour s'approcher de ces messieurs ; il les avait prestement débarrassés du pardessus léger qui recouvrait leur habit, et ils apparurent en tenue de soirée.

– M. Krésowsky est là, je suppose ? dit Robbardt.

– Oui, monsieur le colonel, mais je doute que M. Krésowsky soit visible pour l'instant.

– Pourquoi ne serait-il pas visible ?

– J'ai entendu dire que le comité s'était réuni séance tenante, sous la présidence de M. le président.

– Quel comité ?

– Je ne sais pas.

En ce moment, un membre du cercle faisait irruption des salons et se précipitait à travers le vestibule, commandant d'une voix émue :

– John, mon chapeau, ma canne ! – Hughes, ma voiture, vite !

– Steizel ? interpella Robbardt.

À l'appel de son nom, le jeune homme s'arrêta, reconnut le colonel et s'arrêta dans la position militaire :

– Monsieur le colonel ?

– Que se passe-t-il donc ?

– Lady Sturm vient d'annoncer par téléphone qu'elle demandait à être invitée à notre fête.

Robbardt faillit tomber de son haut, ses traits se contractèrent, ses joues s'agitèrent dans un tremblement nerveux.

– Lady Sturm ! bégaya-t-il ; vous êtes bien certain ?

– Tout ce qu'il y a de plus certain, elle a téléphoné à Krésowsky.

– À Krésowsky, mais pourquoi ? Ce n'est pas une fête que nous donnons… il s'agit d'une simple réception en l'honneur de M. Gérard.

Steizel leva les bras au plafond.

– Vous m’excusez, je n’ai que le temps de remplir la mission dont le comité m’a chargé.

– Mais Krésowsky ?

– En séance avec le comité ! cria de loin le jeune homme qui sautait les marches du perron pour gagner sa voiture.

Alors, s’adressant à Gérard :

– Ne m’en veuillez pas, cher monsieur, lui dit le colonel ; mais ce qui se passe est tellement extraordinaire que je veux me renseigner sans tarder.

« Promenez-vous dans le jardin, en attendant l’heure du repas qui sans doute va être reculé quelque peu.

Sans plus attendre, l’officier abandonna le bras du jeune homme et plongea, tête baissée, au milieu de la foule des domestiques et des ouvriers.

Lucien Gérard, lui, pivota sur ses talons et gagna les jardins.

Machinalement, il allait devant lui, suivant la première allée qui s’était présentée, songeait à l’extraordinaire aventure à laquelle il était mêlé.

Il y avait six semaines de cela, il était à Paris, loin de se douter que son existence paisible allait se trouver bouleversée à nouveau, comme elle l’avait été quelques années auparavant.

Et maintenant c’était lui qui, en habit noir et cravate blanche, se promenait dans le jardin de Victoria Club, attendant le moment d’être présenté aux membres du club.

Une chose l’intriguait, par exemple ; c’était la manière dont il pourrait se mettre en rapport avec Mme Mohilew.

Ce nom de Sturm auquel, dans son câblogramme, elle lui avait dit de télégraphier, ne lui apprenait rien ; quelle était cette

lady Sturm dont la venue mettait sens dessus dessous le Victoria Club ?

Tout en se promenant à l'aventure, il était arrivé à la limite des jardins.

Soudain, non loin de lui, un craquement de branches attira son attention.

Puis il y eut un bruit de feuilles froissées, et de l'ombre, presque aussitôt, surgit une silhouette humaine.

Instinctivement, la main de Gérard cherchait son revolver dans la poche de son pantalon, quand une voix parvint jusqu'à son oreille, douce en dépit des intonations gutturales de la langue tartare dans laquelle elle s'exprimait :

– N'aie crainte, monsieur Gérard, c'est un ami qui veut te parler.

Le jeune homme tressaillit : le son de cette voix avait étrangement frappé son oreille, évoquant dans son esprit des souvenirs lointains.

Cependant la silhouette de l'individu se rapprochait insensiblement de lui, profitant de l'ombre des taillis et des grands arbres.

Quand l'homme fut à quelques pas, Lucien Gérard remarqua alors qu'il lui manquait un bras et qu'il n'avait qu'une jambe.

– Qui es-tu ? que veux-tu ?

– Je suis Gazul ; la princesse m'envoie te dire de ne pas t'émouvoir quand tu te trouveras en présence de lady Sturm.

– Lady Sturm ?

À cette exclamation qui provoquait une explication, il ne reçut aucune réponse.

Gazul avait disparu avec une prestesse dont on ne l'aurait pas cru capable.

C'est à peine si un bruissement imperceptible des feuilles sèches révélait au jeune homme quel chemin avait suivi son interlocuteur.

À pas lents, Gérard reprit le chemin du cercle.

Son absence avait peut-être duré une heure ; mais en une heure les ouvriers avaient fait des merveilles.

C'était une transformation absolue, grâce aux étoffes légères, aux fleurs, aux lumières.

Dans le vestibule, il se heurta au colonel Robbardt qui s'élança vers les jardins.

– Précisément j'allais vous chercher.

– Me voici.

– Ah ! mon cher, s'exclama l'officier, vous pouvez vous vanter d'avoir une chance extraordinaire.

« Je viens d'apprendre que lady Sturm assistait à la fête.

Lady Sturm ! À ce nom que Gazul avait prononcé tout à l'heure, Lucien Gérard eut assez de puissance sur lui-même pour ne pas même tressaillir.

Il demanda du ton le plus naturel du monde :

– Lady Sturm… Qui est cette dame et en quoi ma chance est-elle si considérable ?

Robbardt parut surpris de l'ignorance, bien naturelle cependant, dans laquelle il voyait son compagnon.

– Lady Sturm ! expliqua-t-il d'une voix qui vibrait un peu, c'est la véritable reine des Indes.

– La reine ?

– Je veux dire que c'est la plus jolie, la plus belle, la plus adorable, la plus ensorcelante créature qui soit.

Lucien Gérard se récria, disant du bout des lèvres :

– Faites-moi grâce des épithètes.

– Nous sommes tous sous son charme et prêts à nous égorger pour un regard d'elle.

– Peste ! fit le jeune homme, je ne savais pas vos compatriotes de nature aussi emballée que cela.

– Vous avez tort de rire : vous ne connaissez pas lady Sturm ! Mais il est probable que lorsque vous la connaîtrez, vous ne pourrez être maître, vous non plus, de votre adoration.

– C'est bien possible.

Le bras que Robbardt avait passé sous celui du jeune homme tressaillit, et il dit d'une voix un peu nerveuse, difficilement contenue :

– À ce sujet, un conseil : voulez-vous me permettre ?

– Dites.

– Eh bien !... pour quelques jours que vous vous proposez de passer parmi nous, vous ne tenez pas à vous créer des ennuis ?

– Qu'est-ce que vous entendez par des ennuis ?

– Et bien ! des affaires d'honneur, je veux dire que vous ne devez pas tenir à ce que vous soient offertes dix, douze, vingt occasions de vous faire couper la gorge ?

– À propos de quoi et de qui pourrais-je avoir l'occasion de me couper la gorge ?

– De lady Sturm, donc !

– Moi !… mais je ne la connais pas ?

– Précisément, vous ne serez que plus porté à manifester ouvertement votre enthousiasme : eh bien ! retenez ceci : nous sommes quelques-uns qui ambitionnons le bonheur d'obtenir sa main : or, parmi ces quelques-uns, je n'en connais pas un qui ne soit capable de vous passer son épée au travers du corps ou de vous loger dans la tête une balle de pistolet, s'il était certain que vous vous proposiez de vous mettre sur les rangs et d'augmenter le nombre des concurrents !

Comme il achevait ces mots, un laquais ouvrit toute grande devant eux la porte à double battant qui donnait accès dans le grand salon du cercle.

Une merveille, cette décoration de fleurs indigènes, de plantes exotiques, de fleurs multicolores, de lumières électriques, d'armes, de lampions.

Gérard, bien qu'habitué au goût exquis des clubs parisiens, ne put s'empêcher de manifester son étonnement et son admiration par une exclamation sincère.

Tous les membres du cercle étaient là, groupés et causant avec une animation spéciale.

Si l'oreille de Lucien Gérard eût pu recueillir les conversations multiples qui se tenaient là, dans cette pièce, il eût constaté avec stupeur que le nom de lady Sturm tombait de toutes les lèvres.

Cependant, quand il parut, les conversations se turent comme par enchantement.

L'émoi de ces gens pouvait être et était considérable ; mais leur politesse était non moins grande.

À haute voix, le colonel Robbardt, poussant légèrement devant lui son compagnon, prononça ces mots :

– Messieurs et amis, je vous présente l'honorable M. Lucien Gérard, un Français qui vient parmi nous pour excursionner dans les contrées limitrophes de l'Inde.

« Les lettres dont il est porteur l'accréditent auprès de nous comme un charmant gentleman et un gai compagnon.

« Je vous prie de lui faire bon accueil.

Un triple hurrah couvrit ces derniers mots.

Presque en même temps, des domestiques circulaient à travers les groupes, présentant aux membres du cercle des coupes débordantes de champagne.

– L'un après l'autre, les membres du cercle passèrent devant Lucien Gérard, heurtant leur coupe à la sienne.

Après quoi, ils buvaient.

Cependant cette présentation et cette cérémonie avaient pris fin depuis quelques minutes déjà.

Les groupes s'étaient reformés et les conversations avaient repris leur cours.

Lucien Gérard causait avec le colonel Robbardt, lorsque, dans le salon, entra M. Krésowsky.

À sa vue, Robbardt s'interrompit et, sans même s'excuser auprès de Gérard, s'avança vers l'ingénieur.

Entre eux, à voix basse, avec des mots brefs comme des froissements d'épée, s'échangea le dialogue suivant :

– Je vous cherche depuis huit jours, monsieur, disait Robbardt.

– En vérité, et à quel sujet ?

– Vous êtes allé, il y a huit jours, faire à une personne que vous connaissez bien, et qu'il est inutile de nommer, une visite…

– Eh bien ? n'est-ce pas mon droit de visiter qui bon me semble ?

– Cette visite me déplaît.

– En vérité, répliqua Krésowsky impassible ; et si je vous en disais autant ?

– Je vous répondrais que j'en suis fort aise.

– Permettez-moi, en ce cas, de vous répliquer de même.

– Seulement, moi, j'en serais aise parce que cela me permettrait de vous dire très carrément qu'à l'avenir je vous défends, – vous m'entendez ? – je vous défends d'approcher lady Sturm.

Krésowsky n'avait pas bronché ; il continuait à regarder impassiblement le colonel derrière les verres de son lorgnon.

– Et si je vous disais que je suis comme les enfants qui n'ont jamais plus envie d'une chose que lorsque cette chose leur est défendue ?

Robbardt cherchait à maîtriser la colère qu'il sentait gronder en lui et menaçait de déborder de son âme en une pluie de paroles violentes.

– Alors, dit-il, j'ajouterais, pour que vous ne puissiez m'accuser de vous avoir pris en traître, que si vous enfreignez ma défense, je vous tuerai.

– À moins que ce ne soit au contraire moi qui vous tue ?

– J'en doute ; mais, en tout cas, ce serait une solution.

À deux pas, Gérard n'avait pas perdu une syllabe de ce colloque et il était plus curieux encore que précédemment de connaître cette lady Sturm dont la venue causait parmi les membres du cercle un pareil émoi, et qui mettait aux prises, ainsi que deux jeunes gens, deux des hommes les plus considérables de l'Inde anglaise.

Cet émoi, cette altercation quadruplaient la surprise qu'il avait éprouvée tout à l'heure en entendant Gazul le mettre en garde contre toute stupeur que pourrait faire naître en lui la vue de lady Sturm.

Quelle était donc cette femme ?

En ce moment, il y eut dans la cour qui précédait le bengalow un bruit rapide de roues.

Comme par enchantement, aussitôt les conversations cessèrent, tandis que chacun de ceux qui se trouvaient là s'immobilisait et demeurait, telle une statue, le visage tourné vers la porte.

Celle-ci s'ouvrit.

Alors apparut, à la clarté étincelante des lumières, la plus admirable et en même temps la plus ravissante silhouette de femme qui fût.

Vêtue d'une robe de dentelle blanche et drapée à l'antique sur un dessous de soie merveilleusement broché de toutes nuances, la soi-disant lady Sturm avait au cou un collier de perles qui s'enroulait par cinq fois sur sa chair nacrée, dont il faisait ressortir la pâleur transparente.

Les bras qui émergeaient, nus, de l'ampleur des manches de dentelles étaient alourdis d'anneaux d'or, enrichis de pierreries, qui cliquetaient doucement à chacun de ses pas.

Une haute ceinture moirée se drapait autour de sa taille, mince et souple comme un roseau.

Comme coiffure, ses magnifiques cheveux blonds étaient cerclés seulement d'un diadème de perles fines.

Elle avait l'air ainsi, dans sa simplicité voulue, d'une souveraine véritable.

Robbardt avait abandonné Lucien Gérard, pour se précipiter au-devant de la nouvelle arrivée.

Mais, comme il l'atteignait, Krésowsky arriva en même temps que lui.

Ensemble, ils offrirent respectueusement leur bras arrondi.

Elle les regarda alternativement, sourit d'un sourire fin, énigmatique, et dit simplement :

– Merci.

Comme ces deux syllabes ne constituaient pas un refus, ils demeuraient dans la même position implorante.

Alors, elle ajouta :

– Je vous suis très reconnaissante de votre empressement, messieurs, mais il m'est assez difficile, vous le comprendrez, d'accepter vos deux bras, aussi difficile presque de les refuser.

Leurs regards à tous deux s'attachèrent sur elle, interrogateurs.

Elle ne pouvait cependant pas traverser les salons seule, sans avoir l'escorte d'un cavalier.

Ce fut à cette objection, qu'elle devinait sur leurs lèvres, qu'elle répondit en disant, comme s'il se fût agi d'une idée lui traversant inopinément la cervelle :

– Mais j'y songe ! Il est un moyen de tout arranger.

« Voulez-vous, je vous prie, me présenter celui en l'honneur duquel est donnée cette réception ?

Il y eut une rumeur par les salons.

D'un mouvement automatique, Krésowsky et Robbardt se redressèrent.

Leurs regards se tournèrent, furieux, vers l'endroit où se tenait Gérard et demeurèrent, durant quelques secondes, fixés sur lui.

Enfin, se décidant, Robbardt appela :

– Monsieur Gérard.

Le jeune homme, depuis le moment où la veuve du colonel Mohilew avait fait son apparition sur le seuil des salons, était demeuré figé à sa place, dans une stupeur bien compréhensible.

Ainsi cette lady Sturm, dont Gazul lui avait prononcé le nom pour la première fois, cette lady Sturm dont le colonel Robbardt lui avait parlé en termes si singulièrement menaçants, cette lady Sturm qui venait de lui apparaître n'était autre que la veuve de son ami ?

Il comprenait maintenant pourquoi le fidèle Gazul avait trouvé bon de le mettre sur ses gardes.

Quelque vague qu'eût été l'avertissement, il avait suffit pour que le jeune homme demeurât maître de lui.

Autrement une exclamation lui eût échappé fatalement.

– Mme Mohilew !

Il n'en pouvait croire ses yeux et il se demandait s'il n'était pas le jouet de quelque cauchemar singulier, inexplicable.

Cependant, lorsque Robbardt l'appela, il reprit comme par enchantement possession de tout son sang-froid.

Un rapide raisonnement lui montrait le danger de tout trouble, de toute hésitation.

– Madame, dit alors le colonel d'une voix qui tremblait, malgré sa volonté expresse de ne pas trahir la colère qui bouillonnait en lui ; madame, permettez-moi de vous présenter M. Lucien Gérard, un Parisien qui vient jusqu'aux Indes pour s'y livrer à des recherches scientifiques.

La pseudo-lady Sturm sourit et tendit sa main fine, aristocratiquement attachée, aux doigts surchargés de bagues.

Gérard s'inclina et la baisa respectueusement.

– Monsieur, dit-elle alors d'une voix enchanteresse, vous vous trouvez ici pour départager ces messieurs qui – vous l'avez vu – désiraient avoir l'honneur de jouer auprès de moi le rôle de cavalier servant.

« C'est un honneur qui, je crois, vous appartient de droit.

« Ces messieurs doivent vous faire le sacrifice de leur ambition.

« Vous ne faites que passer, peut-être partirez-vous demain ; les lois de l'hospitalité veulent que les membres du Victoria Club vous cèdent leurs prérogatives pour cette soirée.

« Veuillez donc m'offrir votre bras.

Cela dit, Mme Mohilew posa l'extrémité de ses doigts fins sur la manche de l'habit noir de Gérard et s'avança avec grâce vers la salle du banquet.

CHAPITRE XII

LE PLAN DE KADIDJAR

C'était le lendemain de cette soirée : la princesse s'entretenait avec Lucien Gérard, dans une manière de petit temple hindou qu'elle avait fait construire à l'extrémité du parc dont était entouré son palais, originale évocation de la jungle indienne, dans toute sa beauté et toute son horreur.

– Et, demanda le jeune homme, comment vous y êtes-vous prise pour parer à cet inconvénient grave ?

– Le plus simplement du monde : à l'un et à l'autre, j'ai envoyé une lettre identique, dont voici le brouillon :

« Comme suite à la conversation que nous avons eue touchant certain sujet que vous connaissez bien, je vous informe que je ne saurais admettre que votre rivalité avec le colonel Robbardt revêtît une forme dramatique.

« Tout attentat à ses jours aurait pour résultat immédiat de vous faire interdire le seuil de ma maison. Je ne saurais mettre ma main dans celle d'un meurtrier : à bon entendeur, salut ! »

« *P.-S.* – Le prince de Majahopoo m'invite à une chasse au tigre qui doit avoir lieu dans son gouvernement ; je suis autorisée à amener des amis.

« Voulez-vous être de ceux-là ? »

Cette lecture finie, Gérard regarda interrogativement la princesse qui déclara :

– Ils viendront, et alors…

Comme elle achevait ces mots, d’entre les plantes qui entouraient le kiosque, un sifflement très doux s’éleva, mais si singulièrement modulé que tous les deux à la fois, Gérard et sa compagne, tressaillirent.

– Vous avez entendu, murmura le premier.

La seconde avait légèrement pâli, en même temps ses lèvres balbutièrent :

– Voici du nouveau.

D’un sifflet d’or, pendu avec d’autres bibelots de prix à une chaîne de même métal, elle tira alors des sons absolument identiques à ceux qui venaient de troubler le silence.

Puis, la tête encadrée dans le store du kiosque, elle attendit.

Bientôt une tête d’homme apparut, bronzée, sinistre, avec de grands yeux d’émail desquels jaillissait un éclair farouche.

Un turban le coiffait, à la mode indigène.

À la vue de Lucien Gérard, le masque de l’individu avait reflété une visible hésitation.

– Viens ! commanda laconiquement Mme Mohilew.

Cet ordre rassura l’autre qui, avec la souplesse d’un serpent, se glissa parmi les branches. Il était déjà dans le kiosque que Lucien Gérard n’avait même pas eu la sensation qu’il eût ouvert la porte.

L’homme se prosterna aux pieds de la jeune femme ; sauf un pagne de toile qui lui ceignait les reins, faisant une sorte de robe courte lui descendant jusqu’au dessus des genoux, il était nu, complètement nu, n’ayant même pas aux pieds des sandales

qui eussent facilité sa marche peut-être, mais assurément gêné son glissement.

On eût dit qu'il était fait de bronze.

– Relève-toi et parle, commanda Mme Mohilew.

Ayant obéi, l'homme déclara :

– La révolte est prête à éclater, princesse ; ton apparition soulèvera tous les cœurs et armera tous les bras.

« Accours ; ceux qui ont connu ton père, les vieux à barbe blanche, comme ceux dont les cheveux sont noirs encore sont prêts à mourir pour toi, comme ceux aussi, plus jeunes, qui, élevés dans la servitude, se grisent des récits de ceux qui ont connu la liberté.

« Apparais, princesse, et l'autorité de l'Angleterre tombera pour ainsi dire seule, ainsi qu'un fruit pourri.

« Nos tribus te réclament et t'attendent.

Le buste de Mme Mohilew s'était redressé et sur son visage un intense reflet d'orgueil brillait.

– C'est bien, Padjekow, déclara-t-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler un peu, je te remercie de ton zèle.

– Tu n'oublieras pas tes engagements ?

– N'en ai-je pas tenu une partie ? n'as-tu pas touché les trois cent mille roupies ?

L'homme eut un geste dédaigneux.

– L'argent n'est rien : c'est ton autre promesse qui m'intéresse.

– Oui, ce commandement militaire ; laisse au moins s'accomplir les événements qui me permettront de faire dans le royaume de mon père ce qu'il me conviendra.

« Souveraine, je ne puis pas avoir la prétention de me mettre moi-même à la tête de mes soldats. « C'est à toi que je confierai ce poste.

– Ah ! princesse ! princesse ! balbutia Padjekow, éperdu.

– Va, dit-elle, coupant court à ces démonstrations de reconnaissance, va dire à ceux qui m'attendent qu'ils se tiennent prêts à agir, à dater de jeudi prochain, mais que sur leur vie, sur la mienne, j'interdis quoi que ce soit avant que j'en aie donné l'ordre par toi.

– Te verrai-je ?

– Oui, j'aurai besoin de toi ; sois dans trois jours ici même, pour recevoir mes instructions.

Padjekow salua jusqu'à terre et sortit, après avoir jeté sur Lucien Gérard un regard froid et dédaigneux.

Quand ils l'eurent vu disparaître dans la jungle qui confinait à la bordure du parc, Mme Mohilew et son compagnon revinrent prendre place sur les sièges qu'ils occupaient.

Le visage de Lucien Gérard reflétait une certaine stupeur.

– Padjekow ! murmura-t-il ; celui-là même…

– Qui a trahi le colonel, oui, mon ami ; j'en ai été réduite à accepter les services de cet homme pour avoir le droit d'espérer que j'arriverais à une vengeance si ardemment souhaitée.

– Vous avez confiance en lui ?

– Parce que sa cupidité et son ambition me sont une garantie de sa fidélité.

– Fidélité relative et dont je me méfierais.

– Je le fais contrôler par Gazul et sur celui-là je peux me reposer entièrement.

Comme elle achevait ces mots, un cri strident traversa l'espace et vint interrompre de nouveau l'entretien des deux jeunes gens.

– Voici Gazul, murmura la princesse ; par lui, nous allons savoir la Vérité.

Et du même sifflet au moyen duquel elle avait répondu à l'appel de Padjekow, elle tira une modulation qui semblait être l'écho du cri qui venait de troubler le silence. Puis, désignant à son compagnon une des peaux de tigre qui couvraient le sol en guise de tapis :

– Voulez-vous être assez aimable pour lever ceci ? bien, maintenant, prenez cet anneau qui affleure le plancher et tirez à vous.

Une trappe habilement dissimulée s'ouvrit alors, découpant dans le plancher une ouverture assez large pour livrer passage à un homme.

Par cette ouverture s'apercevaient les premières marches d'un escalier qui s'enfonçait dans le sol, en tire-bouchonnant.

– Gazul ! appela alors Mme Mohilew, en se penchant vers l'ouverture.

Presque aussitôt s'entendit, heurtant en cadence les dalles de pierre, le lourd pilon de bois qui remplaçait la jambe de l'estropié, qui parut bientôt dans l'encadrement de la trappe.

– Padjekow sort d'ici, déclara la jeune femme.

– Je le sais, princesse, j’arrive de là-bas avec lui : je ne l’ai pas quitté et je viens t’annoncer que tout est prêt pour te recevoir.

– Il n’a pas menti ?

– Tes sujets t’attendent ; tu n’as qu’à paraître pour que la révolution éclate.

« Les résidents anglais sont égorgés dans chaque tribu, ainsi que les troupes qui les gardent, et tu rentres en possession du trône que l’on t’a si indignement volé.

Un éclair brilla dans les prunelles de Mme Mohilew. Elle se redressa dans une attitude pleine de fierté et s’écria, tendant le poing fermé dans l’espace :

– Enfin ! mon père, tu seras vengé !

Lucien Gérard dit alors doucement, comme à regret :

– Oserai-je vous faire observer, madame, que ce n’était point pour cette vengeance que vous me demandiez ma coopération ?

« Il s’agit de mon ami, de mon chef, le colonel Mohilew : ne laissez pas détourner votre esprit de cette lutte sainte par je ne sais quelle image trompeuse, peut-être de vaine satisfaction d’orgueil.

Elle l’arrêta, et d’une voix rude :

– Erreur, monsieur ! les deux œuvres dont je poursuis l’accomplissement sont inséparables l’une de l’autre.

« Je ne puis rien pour l’une qui ne s’appuie sur l’autre.

Et baissant le ton, en confidence, elle expliqua :

– Ceux auxquels je vais m’attaquer sont si puissants que ce ne sera pas de trop pour vaincre leur résistance que d’avoir derrière moi tout un peuple.

« Krésowsky et Robbardt sont possesseurs d’un secret que je cherche à pénétrer depuis que m’a frappé ce terrible malheur.

« Eux seuls connaissent le sort de mon brave Mohilew si traîtreusement frappé par eux.

« De gré ou de force, je leur arracherai la vérité.

« Cela peut durer longtemps, suivant la force de résistance qu’ils m’opposeront.

« Pour vaincre cette résistance, il me faut un pouvoir sinon supérieur, du moins égal au leur. Ils ont derrière eux l’empire des Indes, avec ses richesses et ses troupes.

« J’aurai, moi, mes tribus révoltées.

« Peut-être seront-elles écrasées ! Qu’importe, si leur résistance dure assez longtemps pour me permettre de délier la langue de ces misérables ?

« Avez-vous compris ?

Lucien Gérard inclina la tête, respectueusement.

– J’ai compris, dit-il, et j’admire.

– En ce cas, écoutez-moi ; imprégnez-vous bien de mes désirs, de mes volontés, et quand j’aurai parlé, vous me répondrez franchement si vous êtes prêt à me vendre le service que j’attends de vous.

Puis, à Gazul :

– Quant à toi, dit-elle, rôde autour du palais, et si j’avais besoin de toi, je mettrais comme d’habitude un signal blanc à ma fenêtre et je viendrais t’attendre ici.

« Va.

Elle lui tendit la main sur laquelle il s'inclina respectueusement et qu'il baisa avec la dévotion fervente d'un fidèle baisant une idole.

Puis il disparut dans l'escalier souterrain et, sur un signe de M[me] Mohilew, Lucien Gérard referma la trappe et replaça le tapis sur l'ouverture.

Cela fait, il vint s'asseoir devant sa compagne, qui avait déjà pris place sur son divan.

Elle dit alors :

– Mon cher ami, voici, au nom de l'amitié que vous portiez au colonel Mohilew, ce que j'attends de vous.

CHAPITRE XIII

À TOUTE VAPEUR !

– Comme ce train va lentement, Djelna, dit Mme Mohilew.

La camériste s'éloigna pour aller coller son visage au carreau du wagon.

– La voie monte beaucoup, princesse, dit-elle, et puis il fait si noir…

– Dépêche-toi de finir… tu m'énerves ce soir…

Pour l'instant, Mme Mohilew était assise devant une table-toilette sur laquelle étincelaient – à la lueur des lampes électriques – les mille objets indispensables aux soins d'une femme coquette…

Djelna, suivant l'ordre donné, activait son service à l'aide d'un peigne d'or elle formait en tresses l'admirable chevelure de sa maîtresse, subitement déroulée, d'une main nerveuse.

– Quelle fleur ce soir ? demanda-t-elle laconiquement.

La jeune femme promena autour d'elle un regard ennuyé, inspectant les jardinières de toutes formes et de toutes dimensions qui ornaient la pièce, et son attention finit par se fixer sur une touffe d'orchidées d'une originale beauté.

– Celles-là, fit-elle, en les désignant d'un hochement de tête.

D'un doigt preste, Djelna fit deux bouquets, l'un que sa maîtresse épingla elle-même à son corsage, l'autre qui fut fixé par une agrafe de brillants, tel un papillon multicolore, dans les cheveux. Les pétales d'un rouge éblouissant éclataient dans l'or des tresses, faisant pâlir un peu le safran de la nuque…

– Vois si le thé est servi.

La camériste décrocha du mur le cornet argenté d'un tuyau acoustique et appela :

– Sam… le thé ?

La réponse faite, elle la transmit en ces termes :

– Le samovar est dressé.

La princesse se leva et, la taille prise presque entièrement entre deux mains, se contempla un moment dans une glace qui occupait entièrement un panneau du wagon.

– C'est bien… va dire à ces messieurs que le thé est servi.

Elle paraissait absorbée complètement par l'image que le miroir reflétait de son admirable personne, les lèvres entr'ouvertes dans un sourire de satisfaction.

Mais à peine fût-elle seule que, subitement, l'expression de sa physionomie changea.

Sa bouche se fit grave, un pli soucieux se creusa entre ses fins sourcils, et le jais de la prunelle s'illumina d'un éclair.

Vivement, elle alla à un appareil téléphonique accroché à la cloison et fit jouer un timbre avertisseur. Presque aussitôt une sonnerie retentit : la princesse se pencha sur la plaque réceptrice et dit ces simples mots :

– Monsieur Gérard, préparez-vous pour ce soir…

Puis elle remit le récepteur à sa place, revint vers la table-toilette et rectifia la disposition du bouquet qui ornait gracieusement son corsage.

Après un dernier regard jeté au miroir, M[me] Mohilew se dirigea vers la porte, qui fermait sa chambre, ouvrant sur le corridor en soufflet qui faisait communiquer ce wagon avec le wagon voisin, transformé en salon.

Tout laqué de blanc, orné de filets d'or, il avait son plancher couvert d'un épais tapis ; du plafond pendaient des lustres minuscules, et qui, de leurs lampes électriques, baignaient la pièce d'une clarté rose, délicieuse de délicatesse…

Les glaces qui formaient les côtés du wagon disparaissaient sous des tentures merveilleuses. Et c'étaient de-ci de-là, disposés avec un caprice plein de goût, des meubles de toute forme et des fleurs à profusion.

Sur une table, un samovar ronronnait doucement, flanqué de trois tasses d'argent.

Au moment où la princesse entra, Robbardt, qui se trouvait assis sur un large divan, se leva et s'avança vers elle avec empressement. Il portait avec une élégance raide, un peu militaire, un habit noir, dont la boutonnière se fleurissait d'une orchidée.

Cravaté de blanc, – ainsi que pour une soirée, – il laissait voir dans l'échancrure du gilet de piqué l'impeccable plastron de la chemise, étoilée de boutons de prix.

La princesse avait avancé sa main fine et blanche, qu'une profusion de bagues faisaient étinceler. Robbardt se courba et effleura de ses lèvres la peau douce et parfumée.

– Vous êtes seul, colonel ?

À cette question, celui auquel elle s'adressait demanda d'une voix émue :

– Avez-vous donc fait prier aussi M. Krésowsky ?

– Assurément ; n'a-t-il pas été convenu, lors de notre départ, que jamais je n'inviterais l'un sans l'autre ?

– Certes, cela avait été convenu…

Puis, plus bas, Robbardt ajouta :

– Mais j'espérais que vous vous départiriez de votre rigueur. Car si vous saviez, princesse…

Celle-ci eut un geste bref qui coupa la parole à Robbardt et celui-ci demeura immobile, la bouche ouverte, ses deux mains appuyées sur sa poitrine, comme s'il eût voulu contenir les élans tumultueux d'un cœur embrasé.

– Et pourquoi, demanda-t-elle, ferais-je une exception en votre faveur ?…

Elle versait le thé dans les tasses d'argent ; mais à travers ses cils abaissés, elle voyait parfaitement bien l'attitude embarrassée de son interlocuteur.

– Mais… princesse… balbutia-t-il… il m'avait semblé… je croyais avoir remarqué…

La jeune femme se redressa un peu et attacha sur le pauvre homme un regard droit qui le pénétra.

En même temps, d'un ton parfaitement enjoué, elle demanda :

– Que vous avait-il semblé, colonel ?

Comme celui-ci allait répondre, la porte s'ouvrit et Krésowsky entra, vêtu comme le colonel et la boutonnière de l'habit pareillement fleurie.

– Princesse ! fit le nouveau venu en se courbant sur la main que lui avait tendue la jeune femme.

Celle-ci en plaisantant :

– Arrivez donc, monsieur Krésowsky ; le colonel s'étonnait à moi de votre absence.

Le colosse jeta à Robbardt un regard surpris, quelque peu inquiet, qui ne se calma que devant la grimace esquissée par les lèvres de son compagnon de voyage.

– Oh ! oh ! princesse, fit M. Krésowsky, voilà qui me surprend fort… Le colonel devait, bien au contraire, être enchanté de la malheureuse circonstance qui m'a empêché d'être en même temps que lui dans ce salon… Mais la faute en est à mon imbécile de valet de chambre…

Robbardt se redressa et, caressant sa moustache, demanda sur un ton provocant :

– Et pourquoi donc, cher ami, aurais-je été enchanté ?…

La princesse coupa court, en disant :

– Monsieur Krésowsky… une tasse de thé ?

Le liquide odorant remplissait les trois tasses ; la jeune femme prît dans une boîte posée à portée de sa main une cigarette qu'elle alluma. Après quoi, désignant de la main un large divan qui lui faisait face, elle s'assit dans un fauteuil bas, sur le dossier duquel elle appuya sa nuque ambrée.

– Vous pouvez fumer… si le cœur vous en dit…

D'une inclination de tête, ils remercièrent et, durant un instant, un silence profond régna dans le wagon, troublé seulement par les roulements sonores de la pluie fouettant les vitres, et le halètement de la locomotive qui peinait à gravir la pente. Tout à coup, les paupières mi-closes, absorbée dans la contemplation des spirales blondes qui s'échappaient de sa cigarette, la princesse demanda :

– En cas d'accident, avez-vous songé à ce qui pourrait arriver, mon cher colonel ?…

À cette question, posée d'une voix calme, enjouée même, les deux hommes se considérèrent, un peu interloqués…

Puis, Robbardt secoua sur le petit plateau d'ivoire la cendre de sa cigarette et répondit :

– Mon Dieu, princesse, cela dépend du genre d'accident qui se produirait…

Et se tournant vers Krésowsky, il parut d'un regard lui demander son approbation.

Et cette approbation fut aussitôt formulée en ces termes :

– Très judicieuse, l'observation du colonel… quoique, à vrai dire, je ne voie pas bien comment un accident pourrait se produire : la machine est de toute première qualité… ayant été choisie par moi. Le mécanicien est l'homme le plus sûr de la Compagnie…

– Quant à l'état de la voie, interrompit Robbardt d'un ton un peu railleur, vous en répondez, n'est-ce pas, mon cher Krésowsky ?…

Celui-ci passa les pouces dans les entournures de son gilet et se renversa en arrière, sur le coussin du divan.

– Parbleu ! répondit-il avec une fatuité pleine de désinvolture… j'ai construit la ligne et je sais ce qu'elle vaut. Ainsi donc, princesse… bannissez toute crainte…

La jeune femme tressaillit légèrement et attacha sur le colosse son grand œil noir, subitement étincelant…

– Vous savez bien, monsieur Krésowsky, que je ne m'effraie pas facilement.

– Oui… je sais… cependant, votre question même…

Elle eut un haussement d'épaules et répondit :

– Peuh !… sans importance… histoire de dire quelque chose…

Les deux hommes eurent, simultanément, la même grimace.

– Savez-vous, princesse, que ce n'est guère aimable pour nous ?

Discrètement, Mme Mohilew étouffa derrière sa main un léger bâillement.

– C'est qu'en vérité, depuis notre départ de Delhi, messieurs, vos entretiens manquent de variété.

Puis, elle demanda :

– La prochaine station… à combien de milles ?

Krésowsky se précipita vers la paroi du wagon, souleva la lourde tenture qui masquait la vitre et regarda…

Au dehors, la nuit était noire… L'orage grondait au loin et, en ce moment même, un fulgurant éclair déchira la nue.

– Princesse… dit M. Krésowsky en venant reprendre sa place, nous serons à Cardnow dans moins d'un quart d'heure…

Les sourcils de la jeune femme se contractèrent tandis que ses narines palpitaient nerveusement. Mais ce ne fut qu'un trouble passager et qu'aucun de ses compagnons de voyage ne remarqua.

– Cardnow… dit-elle… n'est ce pas le point culminant de la ligne ?…

M. Krésowsky s'empressa de répondre :

– Parfaitement ; ensuite la voie suit une pente tellement rapide jusqu'à Peshawer que j'ai télégraphié pour qu'on nous mît une seconde locomotive en queue du train… afin d'augmenter la force de résistance.

La princesse inclina la tête et dit gracieusement :

– Voilà une attention dont je vous suis reconnaissante, monsieur Krésowsky…

Celui-ci devint pourpre et appuya ses deux mains sur sa poitrine, dans un geste expressif.

Le colonel, lui, avait blêmi. D'une voix qui frémissait un peu, il dit à son tour :

– Idée qui me fait également fort plaisir, à moi, mon cher ami, car à Cardnow précisément, il faudra ajouter deux wagons au train pour le détachement que j'ai commandé.

M. Krésowsky tressauta, balbutiant :

– Vous avez commandé…

– Soixante fusiliers du 1er régiment… oui, mon cher ami…

– Et pourquoi donc ? interrogea la princesse dont le masque s'était crispé légèrement.

– Pour assurer votre sécurité, princesse : quand nous avons quitté Delhi, les nouvelles de la frontière n'étaient pas rassurantes. On parlait d'un soulèvement possible, et comme le défilé du Khaiber se prête à un guet-apens… j'ai télégraphié pour qu'on mît à ma disposition quelques gaillards déterminés…

De nouveau, la jeune femme remercia, murmurant :

– On n'est pas plus aimable, colonel.

– S’il y a du danger à poursuivre, insinua Krésowsky, mieux vaudrait s’arrêter à Cardnow.

– Y songez-vous !… s’exclama la princesse… tout est préparé pour les chasses et nous sommes attendus…

Le train, en ce moment, ralentissait sa course ; on approchait de la station. Les deux hommes se levèrent.

– Princesse, dit M. Krésowsky, je vais m’assurer par moi-même de la façon dont on attelle la locomotive de renfort.

– Et moi, princesse, passer mes fusiliers en revue.

Ils prirent congé et sortirent.

Cette fois encore, quand elle fut seule, le visage de Mme Mohilew se transforma.

Grave, il prit soudain une expression tragique : ses regards, si doux et comme alanguis, flamboyèrent.

– Enfin ! soupira-t-elle avec un geste de menace… je les tiens…

Puis, tout à coup, ses traits se détendirent, sa bouche eut une crispation douloureuse, et une larme perla à la pointe de ses cils.

– Fedor… murmura-t-elle… mon cher époux !

Un imperceptible heurt eut lieu contre la vitre du wagon.

– C’est toi Sam ? demanda la jeune femme après avoir entr’ouvert la glace.

Dans l’ombre, une forme noire stationnait sur le large marchepied.

– Oui… princesse… tout est prêt… et je viens prendre tes ordres…

– Tu as tes hommes ?

– Oui…

– C’est bien, quand je sonnerai… tu feras ce qui est convenu…

La forme noire se fondit dans l’obscurité.

Ouvrant le tiroir de la petite table de laque sur laquelle était servi le thé, elle prit un revolver qu’elle glissa prestement dans son corsage.

Puis, de ce même tiroir, elle sortit une boîte longue et fort étroite qui, ouverte, laissa voir une admirable épingle d’or dont la tête, formée d’une émeraude d’invraisemblable grosseur, étincelait sur un écrin de velours blanc…

La pointe de cette épingle était enfoncée dans un minuscule bouchon de liège que la princesse retira.

Après quoi, elle piqua l’épingle dans l’épaisse torsade de ses cheveux d’or.

Le train s’était remis en marche et, sorti de la gare depuis quelques kilomètres, filait vers le défilé de Khaïber.

M. Krésowsky, tirant sa montre, dit tout à coup :

– Princesse, vous devriez jeter un coup d’œil sur la voie ; comme travail d’art, c’est vraiment prodigieux ; à droite, la montagne à pic, à gauche le gouffre, qui s’enfonce à perte de vue.

– Oui… ricana le colonel… vu à la lueur des éclairs, le panorama ne doit pas manquer de charme…

Par l’entre-bâillement d’une tenture mal close, une lueur fulgurante venait de pénétrer dans le salon, faisant pâlir les lampes Edison…

Presque au même instant, un coup de tonnerre déchira l’espace, et le train trembla dans toute son ossature.

Les deux hommes avaient tressailli et il sembla que leur visage avait blêmi légèrement.

– On eût mieux fait peut-être d’attendre en gare le train suivant, suggéra Robbardt malicieusement… l’orage pourrait dégrader la voie…

Ce à quoi M. Krésowsky répondit :

– Peuh ! je réponds de la voie… tandis que, par un temps semblable, les insurgés demeureront probablement chez eux… et vos fusiliers seront inutiles…

C’était répondre du tac au tac.

Les deux rivaux se turent, absorbés dans la contemplation de la fumée qui s’échappait de la cigarette que la princesse avait aux lèvres.

Un nouvel éclair se glissa dans le wagon et un coup de tonnerre plus formidable encore que le premier, ébranla toute la montagne.

À ce moment même, la main de la jeune femme s’étendit nonchalamment vers la table et son doigt s’appuya sur le bouton d’une sonnerie électrique.

Quelques secondes s’écoulèrent.

Puis, soudain, la tenture qui masquait les portes percées aux deux extrémités du wagon s’écarta doucement et des formes sombres d’Hindous, le torse nu, vêtus simplement d’un pagne bleu, se glissèrent sur le tapis, rampant derrière les meubles, se défilant, avec une souplesse merveilleuse, du regard des voyageurs…

Tout à coup, sans qu'ils eussent le temps de se défendre, deux de ces formes bondirent sur Robbardt et sur Krésowsky qui se trouvèrent enfermés jusqu'à mi-corps, chacun, dans un sac de peau qui les aveuglait, étouffant leur voix et immobilisant leurs bras.

En même temps, deux autres Hindous leur ligotaient les jambes, ce qui achevait de les rendre semblables à de véritables ballots, inertes et incapables d'un mouvement…

Alors, chacun, de ces ballots fut attaché sur le dos d'un homme, au moyen d'une courroie de cuir et, en un clin d'œil, le salon se trouva vide…

Durant quelques secondes, Mme Mohilew demeura sur la plate-forme extérieure du wagon ; appuyée anxieusement à la barre de cuivre, elle cherchait à suivre dans l'ombre la marche rampante des Indous sur les marchepieds.

Le ciel, d'un noir d'encre, s'entr'ouvrait par instants pour cracher dans l'espace un éclair qui, durant une seconde, illuminait le paysage.

Alors s'apercevaient le mur granitique de la montagne, la vertigineuse profondeur du précipice, sur la crête duquel couraient les wagons et, en tête du train, la locomotive, bête énorme dont le souffle haletait et dont la lanterne rouge faisait un trou sanglant dans la nuit.

D'un mouvement nerveux, Mme Mohilew ramena la traîne de sa longue jupe et hardiment quittant, la passerelle, s'aventura sur le marchepied.

D'une main, elle tenait son vêtement ; de l'autre, elle se cramponnait à la barre de cuivre et, légère, glissant comme une ombre, elle allait, en dépit du vent, de la pluie qui tombait, du tonnerre qui grondait, des éclairs qui l'aveuglaient.

Elle atteignit le tender.

Là, un homme se tenait, qui lui tendit la main pour l’aider à gravir les marches.

Sur le plancher, deux masses sombres se tordaient, impuissantes…

– Êtes-vous contente ? demanda en français l’homme qui venait de l’accueillir.

La jeune femme lui tendit pour la seconde fois sa main, qu’il baisa, et, en français aussi, elle répondit :

– Monsieur Gérard, entre nous, c’est à la vie… à la mort…

Le train, en ce moment, atteignait le sommet de la rampe qu’il gravissait…

– Voici l’instant, dit Gérard.

Il se sépara de la jeune femme, sortit sur le marchepied, contourna le tender et, se courbant avec précaution, enfourcha l’un des tampons, puis il se mit en mesure de décrocher l’une des chaînes qui reliaient le train au tender…

Se tenant seulement par les jambes, il s’écorchait les mains à dévisser les écrous, manquant à tout instant de rouler à terre et d’être broyé sous les roues.

Enfin, l’une des chaînes fut défaite.

Restait la seconde, pour laquelle il opéra comme la première.

– Attention !… cria-t-il tout à coup.

La seconde chaîne venait de se détacher et la locomotive, allégée du poids énorme du train qu’elle remorquait, bondit en avant, s’enfonçant dans la nuit, tandis que les wagons, subitement abandonnés à eux-mêmes, redescendaient la rampe avec une rapidité vertigineuse.

CHAPITRE XIV

LA RÉVOLTE

C'était jour de marché.

Une animation extraordinaire régnait sur la grande place où se pressait une foule bariolée dont les haillons aux mille couleurs éclataient au soleil, ainsi qu'une gigantesque et grouillante palette.

Les marchands des deux sexes, accroupis sur le sol, faisaient, avec une variété infinie de cris, leurs offres aux clients qui passaient et repassaient devant leurs primitifs éventaires.

En pyramide sur une pièce d'étoffe posée dans la poussière même du sol, s'élevaient les fruits les plus merveilleux, les fleurs les plus éclatantes, les broderies les plus riches, les objets sculptés les plus délicats, et aussi les armes les plus admirablement damasquinées qui fussent.

Un peu partout, des cuisiniers indigènes fabriquaient des pâtisseries à la mine dorée.

Des pastilles odorantes de bois de parfum brûlaient de tous côtés, jetant sur les odeurs de graisse rance, sur les relents de cette foule agitée et suante, d'aigres et fades senteurs qui, bien loin d'assainir l'atmosphère, l'empuantaient.

Au milieu des costumes indigènes, blancs comme la neige, et des énormes turbans en mousseline bariolée, des uniformes anglais mettaient la note écarlate des vestes aux galons d'or et aux boutons étincelants.

Sur les têtes rousses, tondues de frais, la minuscule calotte de petite tenue, sans visière, s'inclinait vers l'oreille avec coquetterie.

Les premiers rayons du soleil n'exigeaient point encore, à cette heure matinale, l'usage du casque en moelle de sureau, et MM. les sous-officiers de Sa Majesté Britannique, l'empereur des Indes, allaient, hautains, durs, insultants, le cigare aux lèvres et la badine à la main, tendant les jarrets, s'amusant, sous prétexte de mieux apprécier la marchandise, à bousculer les éventaires des pauvres gens qui s'empressaient, sans un murmure, de tout remettre en état.

Ils étaient, d'ailleurs, accoutumés à ces façons de faire ; chaque samedi, quand MM. les sous-officiers de la garnison venaient faire leur marché, suivis de leur domestique indigène, ployant sous le faix de lourds paniers, c'était la même insolence et la même conduite scandaleuse.

Les malheureux pliaient les épaules : à quoi leur eût-il servi de se plaindre ?

Un coup de bambou les eût vite rappelés à une exacte appréciation de la situation.

Un maréchal des logis des lanciers du Bengale dit à un sergent de highlanders, en compagnie duquel il déambulait :

– M'est avis, John, que jamais il n'y eut sur le marché aussi belle collection d'armes.

Et l'autre ajouta, avec un soupir de regret :

– Quel dommage, Harry, que l'époque de la paie soit si lointaine !

– Si rapprochée, voulez-vous dire ; c'est avant-hier que nous avons touché notre solde.

Le sergent poussa un nouveau soupir.

– Soit, Harry, si rapprochée ! Seulement, il y a le poker.

– Oui, murmura John, il y a le poker.

Et le sergent ajouta, en caressant d'un regard d'envie une sorte d'énorme bazar d'armes où les lances s'entassaient pêle-mêle avec les sabres et les fusils à pierre :

– On eût pu faire une jolie opération ! Tout cela, à Londres, se revendrait dix et vingt fois ce qu'on l'achèterait ici ; ne trouvez-vous pas ?

– Assurément ; mais qu'y voulez-vous faire ?

Puis, au bout d'un moment, le maréchal des logis ajouta :

– Moi, d'ailleurs, je serais le résident, que je préférerais voir toutes ces armes encombrer les boutiques des marchands de curiosités de Londres et d'ailleurs plutôt que de les voir ici.

– Parce que ?…

– Parce que, de même qu'il est imprudent de laisser les enfants jouer avec les allumettes, de même j'estime maladroit, sinon dangereux, d'imposer à ces gens le supplice de Tantale. Il faut manquer de toute jugeotte pour ne pas comprendre que ces Hindous, de nature guerrière, doivent frémir de cupidité à la vue de ces lames, de ces sabres, de ces fusils, parmi lesquels chacun d'eux peut, sans doute, reconnaître ceux qui lui appartenaient.

John haussa, les épaules.

– Nos carabines à répétition et nos maxims en auraient aisément raison.

– Je le crois sans peine ; cependant, m'est avis qu'il ne faut jamais tenter le diable !

Le sergent se mit à rire bruyamment.

– Baste ! voyez-vous, Harry, il y a quelque chose qui tente bien autrement que ces armes la cupidité de ces diables rouges, c'est le whisky.

« Ah ! ce whisky ! Allez, le résident de Sa Majesté a agi en homme habile ; il leur a retiré leurs fusils, mais il les a remplacés par des bouteilles d'alcool.

« C'est faire œuvre de grand diplomate.

Cette conversation se tenait entre les deux hommes, en plein vent, où les aciers des canons de fusils et des lances, des sabres, reluisaient sous les rayons du soleil.

John poussa le coude d'Harry, lui montrant une foule d'indigènes qui se pressaient autour de l'étalage.

– Voyez, lui dit-il à l'oreille, comme les yeux brillent, comme les masques se crispent.

Du bout de sa badine, le maréchal des logis toucha l'épaule de l'un des indigènes. Celui-ci se retourna.

– Que regardez-vous donc là, tes compagnons et toi ? demanda-t-il.

L'autre toisa l'Anglais et dit laconiquement :

– N'as-tu pas des yeux pour voir ?

La face du sous-officier s'empourpra.

– Réponds, ordonna-t-il, sinon…

Il levait le bras et le jonc léger qu'il tenait à la main siffla dans l'air.

Mais, avant qu'il se fût abattu, il fut saisi et brisé en deux, et jeté au loin, au milieu de la foule.

L'Anglais devint tout pâle de colère et, les poings en avant, se précipita sur celui qui venait de riposter si crânement à sa menace.

Le sergent John tenta de le retenir, n'étant pas, comme l'autre, aveuglé par la colère ; il avait conscience de la transformation soudaine qui s'était opérée dans tous les visages dont ils étaient entourés, son compagnon et lui.

– Harry ! s'écria-t-il.

Mais il était trop tard ; le maréchal des logis avait été arrêté net dans son élan ; puis, après avoir oscillé un moment, les bras étendus, les doigts se crispant dans le vide comme pour se raccrocher à quelque branche qui n'existait pas, il s'écroula.

Sur sa tunique rouge, une tache plus écarlate encore avait subitement apparu, et de cette tache sortait, éclatant, le manche d'argent damasquiné d'un poignard dont la lame disparaissait dans la poitrine.

– Assassin ! hurla le sergent.

Et, se haussant sur ses pieds pour dominer l'océan de têtes qui moutonnaient autour de lui, il cria en anglais :

– À moi, camarades ! On tue les soldats du roi !

Ces mots jetèrent un émoi terrible parmi les groupes ; en un clin d'œil, les soldats éparpillés sur le marché se trouvèrent groupés, prêts à marcher au secours de leur infortuné camarade.

Mais que pouvaient-ils faire ? Sans armes, ils étaient – destinés à être massacrés.

Comme par enchantement, tous ces Hindous, d'allure si pacifique, s'étaient trouvés armés de lances, de sabres, de fusils qui encombraient, quelques instants auparavant, les étalages des marchands.

Tout cela s'était fait avec un surprenant ensemble, comme si ceux qui se trouvaient là, sans se connaître, eussent cependant obéi rigoureusement à une consigne donnée d'avance.

Avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître, les soldats anglais furent entourés, ligotés, bâillonnés, mis dans l'impossibilité de faire un mouvement ni de pousser un cri.

Soudain, dans le lointain, des roulements de tambour et des sons aigus de fifres se firent entendre.

Dix heures ! c'était l'heure de la retraite, de la retraite du matin qui doit faire rentrer les soldats dans leurs quartiers respectifs pour la sieste, qui dure jusqu'à ce que soit tombée la forte chaleur du jour.

Qu'allait-il se passer ?

Les casernes se trouvaient à proximité de cette place, non loin du palais du résident, en mitoyenneté presque avec celui qu'occupait le prince vassal de Sa Majesté l'empereur des Indes.

Il suffisait d'un hasard pour mettre le colonel commandant les forces anglaises au courant de ce qui venait de se passer.

Et peut-être était-ce prématuré !

Maintenant les indigènes paraissaient effarés de ce qu'ils avaient fait. Instinctivement, ils s'étaient écartés du cadavre de l'infortuné Harry, qui gisait au milieu de la poussière, que son sang teignait de pourpre.

Et c'est à peine si, pour garder les vingt sous-officiers dont on s'était emparé, il restait une demi-douzaine d'individus.

Les autres s'étaient groupés à l'extrémité de la place, le plus loin possible des deux palais, et un silence profond planait sur cette foule morne et cependant apeurée.

Tout à coup, les musiciens qui composaient la retraite débouchèrent sur la place ; une manière de tambour-major indigène, superbe dans sa tenue écarlate et toute galonnée d'or, guidait une vingtaine de tambours et de fifres.

D'un coup sec de sa canne, il fit faire halte, surpris, inquiet du grand silence et aussi de cette solitude relative.

« Qu'est-ce que cela signifiait ? » songeait-il, tandis que ses hommes, arrêtés, continuaient à battre et à siffler.

Tout à coup, là-bas, la tache rouge formée par le cadavre du maréchal des logis, lui éclata aux yeux.

– *By God !* grogna-t-il, Harry !…

En même temps, plus loin, sous un hangar, il apercevait le groupe formé par les prisonniers. Tournant les talons, il cria :

– Aux armes !

Il n'avait pas fait dix pas qu'une détonation éclatait ; le malheureux pirouettait sur lui-même et roulait sur le sol.

Les tambours, les fifres s'enfuirent en hurlant dans la direction des casernes.

Mais comme si ce coup de feu eût été un signal, des auvents pleins d'ombre, des renfoncements mystérieux des portes, des caves même, des Hindous en armes surgissaient qui se jetaient sur les fuyards et les poignardaient. Pas un n'arriva jusqu'aux casernes, pour donner l'alarme.

C'était d'ailleurs inutile. Les postes d'honneur placés aux deux palais étaient sortis et maintenant, d'un côté de la place, en face de la foule de plus en plus atterrée, une demi-compagnie de highlanders se tenait, sur deux rangs, l'arme au pied, attendant l'arrivée de l'officier qu'on était allé prévenir.

Le résident anglais, en ce moment même en conférence avec le prince vassal, apparut au balcon. Le spectacle qui frappa sa vue avait de quoi le surprendre.

Une révolte ? à quel sujet ? motivée par quoi ?

Qui pouvait pousser à un mouvement aussi insensé, presque désespéré, une population depuis plusieurs années soumise, résignée à son sort et, en apparence, dévouée au gouvernement anglais ?

Crânement, sans attendre l'arrivée du commandant militaire de la garnison, il descendit le perron de marbre qui conduisait à la place et s'avança vers les rebelles.

Ceux-ci, sans un mouvement, le laissèrent arriver à eux.

Alors, quand il fut à portée de la voix, il leur demanda, dans la langue du pays :

– Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? pourquoi avez-vous assassiné un soldat du roi ?

Un homme alors sortit des groupes et dit :

– Ce n'est point un assassinat, mais un acte de justice.

Surpris par l'étonnante audace d'un semblable langage, le résident toisa de la tête aux pieds celui qui venait de parler et tressaillit à la singulière énergie dont sa physionomie était empreinte.

– Qui es-tu pour oser parler de la sorte ?

– Rien autre chose qu'un homme pareil à ceux-ci, – et il étendit la main vers ceux qui l'entouraient, – c'est-à-dire un fils de la terre indienne, qui vit, courbé sous le joug de l'Angleterre, depuis très longtemps et qui, las enfin, relève la tête.

– Une révolte !

– Si tu veux : cet habit rouge a levé la canne sur moi, je l'ai châtié ainsi qu'il le méritait.

« Je ne suis point un esclave.

– C'est un crime qui mérite la corde.

– Prends garde que cette corde dont tu me menaces ne te soit réservée à toi-même !

Le résident eut un mouvement de colère.

– Ton insolence sera châtiée comme elle le mérite.

Et se retournant vers les highlanders qui, impassibles, attendaient :

– Holà ! cria-t-il, un sergent et un piquet pour s'emparer de cet homme et le mener à la prison.

L'autre dit, impassible :

– Prends garde. Jusqu'à présent, il n'y a eu qu'une victime ; un seul pas fait vers moi sera le signal de l'égorgement de tes habits rouges.

Et il désignait les sous-officiers groupés sous le toit de nattes, gardés à vue par quelques indigènes.

– Nous verrons bien !

Le sergent et ses hommes avançaient. L'indigène se tourna vers la foule :

– Me laisserez-vous prendre ? cria-t-il.

Personne ne lui répondit : un silence de mort planait sur la place, on eût dit que les violences auxquelles tous ces gens s'étaient livrés avaient épuisé toute leur énergie.

L'homme eut conscience qu'il était seul, bien seul, et qu'il n'avait rien à attendre de ceux qui l'entouraient.

Il eut un mouvement de rage :

– Lâches ! hurla-t-il ; et vos serments ?

– Nous ne t’avons rien juré, à toi ! Tu nous as parlé de la fille de nos princes, nous annonçant son retour.

« C’est à elle que, par ton intermédiaire, sont allés nos serments.

« Où est-elle ?

« Qu’elle paraisse, et, sans un murmure, avec joie, nous nous ferons tuer pour lui rendre la couronne qu’on lui, a volée.

« Mais toi, on ne te connaît pas.

Ces mots avaient été prononcés par un des Indiens, vieillard à barbe blanche et d’aspect vénérable.

En ce moment, un galop de cheval s’entendit et un officier supérieur, débouchant de l’une des rues qui convergeaient vers la place, accourut auprès du résident.

– Qu’arrive-t-il donc ? on me prévient qu’une révolte vient d’éclater.

Le résident étendit la main vers la foule et dit :

– Voyez !

L’officier poussa un juron formidable.

– Comment ! s’écria-t-il, et tous ces gens-là sont encore debout alors que vous avez à votre disposition une demi-compagnie de garde ?

– Un massacre ?

– N’ont-ils pas massacré mes soldats ? les rues que je viens de traverser sont jonchées de cadavres !

« Il faut une leçon, venez !

Il gagna la façade de la résidence, où les highlanders attendaient toujours, raides, indifférents, comme à la parade.

Les officiers, prévenus, étaient accourus en hâte prendre leur place de combat.

C'était un capitaine qui commandait.

– Capitaine, commanda le colonel, vous allez faire exécuter à vos hommes un feu à volonté et vous ne cesserez le feu que lorsqu'il n'y aura plus de cible devant vous. C'est compris ?

– Oui, mon colonel.

– Cela fait, vous viendrez me rendre compte de la façon dont les choses se sont passées ; hâtez-vous, car il y a une très intéressante partie de tennis d'engagée.

Et il rendit la main à son cheval, pour s'en retourner.

– Portez armes !... commanda le capitaine, impassible ; apprêtez armes !

Les leviers des fusils craquèrent contre l'acier des culasses.

Là-bas, dans la foule que le massacre attendait, pas un mouvement, pas un murmure. Les canons des fusils s'allongèrent vers les victimes sans défense.

En avant, offrant sa poitrine aux coups pour être atteint le premier, l'homme qui avait parlé au résident se tenait immobile.

Soudain, une clameur lointaine s'éleva, semblable au bruit de la mer qu'apporte la brise, les jours de tempête.

En tendant l'oreille, il était facile de deviner que cette rumeur était faite d'acclamations enthousiastes, de hurlements de joie.

– C’est elle ! s’écria l’homme d’une voix inspirée ; la voici.

La torpeur qui semblait avoir annihilé la volonté de tous ces êtres fut secouée comme par enchantement. Les corps se redressèrent, les armes s’agitèrent au-dessus des têtes et un grondement s’éleva des poitrines.

Ce changement d’attitude surprit le capitaine qui hésita à donner le commandement suprême.

Lui aussi, il entendait la rumeur sourde qui volait sur les toits de la ville, croissant d’intensité avec une rapidité vertigineuse.

Que se passait-il ?

Qui arrivait ainsi ?

Une galopade effrénée retentit et, dans un tourbillon de poussière, un cavalier parut, qui s’arrêta, surpris, en trouvant la place, déserte, occupée ainsi qu’elle l’était, à chacune de ses extrémités.

– Gazul ! cria une voix.

– Padjekow… fit le cavalier, en quittant la selle.

Il s’avança vers le Tartare dont l’acte hardi avait servi de signal à la révolte.

– La princesse ?

– Elle me suit ; mise en retard par l’enthousiasme avec lequel l’ont accueillie les populations sur son passage, elle amène avec elle une armée.

Padjekow brandit le sabre dont il était armé, et s’adressant à la foule :

– La princesse Edzer vient prendre possession du trône qui lui a été ravi. Vous laisserez-vous massacrer ainsi que des moutons, sans vous défendre, par ces maudits habits rouges ?

« Suivez-moi !

Une acclamation avait accueilli ces paroles :

– À mort ! À mort !

Gazul se précipita vers la troupe des forcenés, d'autant plus acharnés au massacre qu'ils avaient tremblé tout à l'heure.

– Arrêtez ! la princesse ne veut pas d'effusion de sang, elle interdit absolument qu'une seule mort soit l'occasion de sa reprise de possession.

Padjekow, décontenancé, s'écria :

– Pense-t-elle donc que les Anglais vont venir lui apporter sur un plat d'argent les clés du palais ?

– La princesse a dit, répondit laconiquement Gazul.

Et il se dirigea vers les highlanders.

– Monsieur le capitaine, dit-il avec une grande urbanité, il serait prudent, je crois, de surseoir aux ordres que vous avez reçus.

– Je n'ai d'ordre à recevoir que de mes supérieurs.

Et aux highlanders :

– Soldats de Sa Majesté l'Empereur des Indes, je compte que vous saurez faire votre devoir.

– Vive Notre Gracieuse Majesté !

– En joue. Attention !...

Mais il ne prononça pas le dernier commandement.

Une musique singulièrement rythmée venait d'éclater tout à coup et la tête d'un cortège débouchait directement sur la place. En avant d'une troupe de musiciens indigènes, jouant des cymbales, de la guitare et de la flûte, une troupe de bayadères dansaient, semblables, avec leurs larges voiles de mousseline blanche dont leurs corps se drapaient, à d'énormes papillons blancs voltigeant dans l'espace.

Puis, en arrière des musiciens aux oripeaux bariolés, un groupe de cavaliers, magnifiquement vêtus, armés superbement, tout rutilants d'acier, de dorures, et même de joyaux somptueux.

C'étaient tous les petits princes, chefs de tribus, qui, secouant brusquement le joug anglais, sous lequel ils pliaient, se ralliaient à la bannière d'indépendance qui venait d'être subitement arborée.

Elle était de soie rose, bordée d'exquises fleurs de lotus bleu, cette bannière fièrement plantée ainsi qu'un étendard de guerre, sur le crâne d'un éléphant richement caparaçonné et qui s'avançait d'un pas pesant derrière l'espèce d'état-major ainsi formé par tous les princes feudataires. Sur son dos, le pachyderme portait une manière de tente en velours cramoisi, orné de crépines d'or et au-dessus de laquelle se balançaient de lourdes touffes en plumes d'autruche.

Les rideaux de cette tente étaient hermétiquement clos.

À côté de l'éléphant, ainsi qu'un garde du corps ou plutôt comme un officier d'ordonnance, Gérard chevauchait un cheval barbe de toute beauté.

Le jeune homme portait son costume de voyage, tout poudreux, tout usé, qui formait un contraste singulier avec toutes les chamarrures qui étincelaient autour de lui.

Comme armes, outre la carabine à répétition placée en travers de la selle, prête au coup de feu, il portait accroché à sa

ceinture d'uniforme, un magnifique sabre hindou, au fourreau damasquiné et dont la garde, enrichie de pierreries, scintillait superbement au soleil.

Notre ami avait l'air radieux et sa moustache avait quelque chose de tout particulièrement belliqueux.

En arrière du pachyderme, une foule armée marchait, innombrable, sans ordre, mais donnant néanmoins l'impression d'une force suffisante pour briser toutes les résistances. À la vue de la bannière rose brodée d'argent, dont les plis ondoyaient gracieusement à la brise, la foule réunie sur la place se mit à pousser des clameurs délirantes.

Aussi, soudain, tous se prosternèrent à genoux et demeurèrent un long moment, le front dans la poussière.

Enfin, tous les bustes s'étant redressés, les bouches s'ouvrirent, grandes, poussant des clameurs étourdissantes :

– Edzer ! Edzer ! Edzer !...

En même temps, les poings crispés brandissaient les armes en des gestes menaçants.

Devant cette mer humaine dont les flots roulaient sur la place, prêts à l'engloutir, lui et sa petite troupe, le capitaine avait fait remettre l'arme au pied, en même temps qu'il envoyait un courrier au colonel pour le mettre au courant de la situation, et lui demander de nouvelles instructions.

Cependant, aux acclamations frénétiques de la foule, toujours grossissantes, les rideaux de velours qui fermaient hermétiquement le palanquin auquel la puissante échine de l'éléphant servait d'assises, s'étaient ouverts tout grands.

Alors, dressée sur une sorte de trône de velours et d'or, telle une idole hindoue, apparut Mme Mohilew.

La princesse avait abandonné le costume européen qui faisait d'elle la femme la plus moderne qui se pût rêver.

Vêtue d'une longue robe de soie vert pâle, surchargée de broderies d'or, et qu'émaillait un semis de pierres précieuses, le cou orné d'un quadruple rang de perles de grosseur invraisemblable, tenant en main, ainsi qu'un sceptre, une haute tige de lotus en argent, elle évoquait l'idée d'une des divinités hindoues dont les livres illustrés donnent l'image idéalement poétique.

À sa vue, la foule se prosterna pour la seconde fois dans la poussière, l'admirant, ainsi qu'une déesse.

Soudain, au balcon du palais, parut le résident anglais ; à ses côtés, le prince vassal se tenait. Au milieu d'un silence de mort, il cria insolemment :

– Quelle est cette comédie ?

Alors Mme Mohilew répondit, d'une voix si vibrante qu'on l'entendit jusqu'aux confins de la place :

– C'est une princesse qui rentre dans ses États ; c'est une fille qui vient reprendre les biens dont son père a été spolié.

Et d'une voix plus vibrante encore, elle cria :

– Hors d'ici, les voleurs !

Le résident était devenu blême de colère, et regardait le prince vassal dont la main s'était instinctivement portée à la poignée du sabre suspendu à son côté.

– Va-t'en, vassal ! ordonna la princesse ; je te fais grâce de la vie, mais va-t'en !

Autour de l'éléphant, qui se dressait ainsi qu'une roche monstrueuse au milieu des flots, la mer humaine grondait terriblement.

La tempête était proche ; pour la déchaîner, un geste de la jeune femme eût suffi.

Ce geste, elle ne le fit pas.

Bien au contraire, de son bras étendu, elle imposa le calme.

En ce moment une galopade s'entendit et un escadron de lanciers du Bengale parut, commandé par le colonel lui-même.

À la vue de ce renfort, le résident poussa un cri de joie.

– Colonel, commanda-t-il, balayez-moi toute cette canaille !

Le colonel hurla :

– Sabre en main !

Puis, au capitaine qui commandait les highlanders :

– Êtes-vous fou, monsieur, de demeurer l'arme au pied !… Écrasez-moi ça !

Gérard, s'adressant à la princesse :

– Madame, dit-il, vous le savez et le voyez, le massacre que vous avez voulu éviter va avoir lieu quand même.

« Retirez-vous et laissez-moi le soin de déblayer le terrain.

La jeune femme eut un geste de fierté intraduisible :

– Me retirer quand le danger est imminent ? laisser à d'autres le soin de présider à la vengeance ?

« Mais c'est moi qui commande ici, ne l'oubliez pas !

Cependant, Padjekow avait en un clin d'œil réuni autour de lui une troupe d'hommes, mieux armée que les autres, et en avait pris le commandement.

– Vous tuerez, leur dit-il, les cavaliers seulement… nous avons besoin de chevaux.

Une détonation effroyable retentit, il y eut des cris, des hurlements de rage et de douleur. Dans la foule grouillante, les highlanders avaient tiré à coup sûr ; tous les coups avaient porté. Une cinquantaine de corps gisaient dans la poussière.

En même temps, les lanciers du Bengale chargeaient. Mais alors on vit cette chose étrange : Padjekow et ses piétons chargèrent à pied sur les cavaliers.

Ce fut une mêlée folle, mêlée qui dura peu, car, surpris par cette attaque aussi sauvage qu'imprévue, les lanciers, à de rares exceptions près, se trouvèrent poignardés et jetés à bas de leurs selles, par les compagnons de Padjekow qui avaient bondi sur eux, ainsi que des tigres. Le colonel avait été épargné, mais se trouvait commander maintenant à un escadron d'insurgés qui se retourna contre les troupes arrivant, au pas de course, sur le lieu du combat.

Gérard, lui, pendant ce temps-là, avec Gazul comme interprète, avait formé de la foule imparfaitement armée des colonnes d'assaut qu'il conduisait lui-même contre le palais du prince vassal.

Le palais, défendu par des troupes arrivées rapidement par derrière, opposait une résistance acharnée. Il aurait fallu de l'artillerie !

– Padjekow, cria la princesse… tu es commandant de mes troupes… à toi de te procurer du canon !

Elle gémissait à la vue de la sanglante hécatombe faite dans les rangs de ses partisans par les fusils anglais, bien à couvert derrière les murailles épaisses du palais.

L'aventurier agita au-dessus de sa tête son sabre damasquiné et s'enfonça dans une ruelle, entraînant à sa suite la

troupe tourbillonnante de ses cavaliers. Il courait à la caserne où il savait trouver l'artillerie anglaise.

Cependant la fusillade des défenseurs du prince vassal poursuivait son œuvre, les corps tombaient les uns sur les autres.

Et rien pour se retrancher, pour se mettre à l'abri.

Il fallait mourir là ou battre en retraite.

La bannière rose qui flottait devant la princesse était déchiquetée par les balles ; aux pieds du pachyderme, les corps s'entassaient. Vainement Gérard intervint-il à plusieurs reprises pour engager Mme Mohilew à se retirer ; elle demeurait là, dressée, offrant son corps, cible offerte aux balles des habits rouges.

Mais il semblait que la bannière la protégeât et détournât d'elle les projectiles meurtriers.

Enfin, au loin, il y eut un bruit sourd produit par le roulement des lourdes pièces de canon sur le sol, et bientôt, dans un galop fou, arriva Padjekow.

Il précédait ses hommes qui amenaient trois pièces et leurs caissons de munitions.

Gérard, aussitôt, s'improvisa artilleur.

Les pièces mises en batterie par ses soins, il les pointa lui-même.

Coup sur coup, trois brèches étaient pratiquées, livrant passage à l'assaillant.

Formée en colonne d'assaut, la foule se rua dans ce palais et la tuerie commença à l'arme blanche.

Ordre avait été donné d'épargner tous ceux qui se rendraient. Mais les Anglais luttaient vaillamment et se faisaient tuer.

Moins d'une heure plus tard, la princesse faisait son entrée dans le palais de ses pères ; quand elle en franchit le seuil, une larme jaillit de sa paupière et roula sur sa joue qu'avait noircie la poudre.

CHAPITRE XV

L'HEURE DE LA VENGEANCE

Depuis trois jours, la princesse Edzer était installée au palais.

Les troupes anglaises, ou du moins celles qui n'avaient point succombé au cours d'une lutte acharnée qui avait duré une journée entière, étaient prisonnières, et un officier avait été envoyé au vice-roi de l'Inde pour lui porter les conditions dans lesquelles les insurgés consentiraient à traiter de la paix.

Ces conditions étaient simples : reconnaissance par l'Angleterre de l'indépendance du royaume, garanties certaines qu'aucune tentative ne serait faite par la suite pour l'asservir. Maintien du résident auprès de la princesse, moins à titre de représentant du vice-roi des Indes qu'à titre d'otage. Moyennant quoi, les prisonniers seraient renvoyés.

Sinon, ils seraient passés par les armes et le résident exécuté.

Quant au prince vassal, qui n'avait même pas eu le courage de se faire tuer les armes à la main pour défendre la couronne que les Anglais lui avaient mise sur la tête, il avait été fait prisonnier, lui aussi, et était gardé à vue dans une chambre du palais.

Gérard, pendant les trois jours qui venaient de s'écouler, n'avait pas vu la princesse.

Celle-ci, absorbée par les soucis du pouvoir, n'avait voulu être distraite en rien de ce qu'elle considérait comme son devoir.

Avant toute chose, elle se devait au peuple dont elle était revenue briser les entraves et il lui fallait prendre toutes les mesures nécessaires pour l'empêcher de retomber en esclavage.

Sous la direction de Padjekow, le transfuge cosaque, une sorte d'armée avait été constituée pour ainsi dire de pied en cap… les montagnards, accourus en foule à la nouvelle de l'insurrection, avaient reçu les armes de la garnison anglaise.

Les pièces de canon avaient pour servants des indigènes incorporés dans l'artillerie de la vice-royauté.

Un corps de cavaliers, équivalant à la valeur de deux ou trois régiments, était aussitôt parti pour la frontière, pour parer à toute éventualité et arrêter un mouvement offensif des Anglais, tandis que les fantassins se dirigeaient en toute hâte vers le défilé où ils devaient prendre position.

Padjekow, en cette circonstance, avait véritablement fait preuve d'une intelligence et d'une intuition remarquables.

Le matin du quatrième jour, on vint chercher Gérard de la part de la princesse.

Coupant court aux compliments qu'il croyait devoir lui adresser, elle lui dit :

– Mon cher ami, vous me connaissez trop pour me croire sensible aux flatteries, surtout venant de votre part. Vous avez été, en cette circonstance, un ami sûr, dont le dévouement a dépassé ce que j'en attendais.

– Merci.

– Maintenant, il y a autre chose : j'ai fait mon devoir envers ceux que mon père avait, sa vie durant, considérés plus comme ses enfants que comme ses sujets.

« L'oppresseur a été chassé, les troupes sont postées à la frontière pour s'opposer à un mouvement offensif des Anglais.

« Le calme règne à l'intérieur du pays.

« La princesse Edzer peut et doit céder sa place à Mme Mohilew.

« C'est pourquoi je vous ai fait venir.

– Que voulez-vous ?

– Je vous ai confié la garde de deux otages précieux : amenez-les-moi.

– Tous les deux ?

– Oui ; mais faites-les entrer séparément et qu'ils ne puissent communiquer entre eux.

– Lequel désirez-vous le premier ?

Après un moment d'hésitation, la jeune femme répondit :

– Amenez-moi le colonel Robbardt.

C'était dans deux chambres souterraines du palais, sortes de caveaux séparés l'un de l'autre par des murailles épaisses de près de deux mètres, que les otages de Mme Mohilew avaient été internés.

Gérard pénétra d'abord auprès de Robbardt.

Il était accompagné de Gazul, commandant à un piquet d'Hindous, armés de lances.

Depuis quinze jours que dans le wagon-salon de Mme Mohilew le colonel avait été capturé, ainsi qu'on a vu, il ne

lui avait pas été loisible d'adresser la parole à qui que ce fût. Enfermé dans une sorte de cage, porté sur le dos d'un éléphant, il n'avait eu auprès de lui que le cornac chargé de diriger la marche du pachyderme.

Et vainement avait-il tenté de lui adresser la parole. Soit que l'autre eût reçu des ordres, soit qu'il ne comprît pas le dialecte dans lequel s'exprimait le colonel, celui-ci ne reçut aucune réponse.

Autour de lui, il entendait bien des hommes marcher, mais il lui était impossible de les voir ; la cage qui lui servait de prison était elle-même entièrement recouverte d'un vélum qui la soustrayait aux regards et la protégeait contre les ardeurs solaires.

En voyant paraître Gérard, le colonel bondit sur lui.

Un canon de revolver braqué froidement dans la direction de sa poitrine l'immobilisa.

– Monsieur, lui déclara le jeune homme, je vous préviens qu'à la moindre tentative de révolte, je vous fais attacher.

– Monsieur !

Gérard fit un signe et Gazul et ses hommes s'avançaient, ayant en main des cordons de soie. Le colonel se calma.

– Bien, monsieur, déclara-t-il, vous êtes le plus fort ; je m'incline, mais c'est une lâcheté dont, s'il plaît a Dieu, vous me rendrez raison.

– Veuillez me suivre, colonel, dit froidement Gérard.

L'Anglais marchait avec une surprise qui allait croissante, à travers ces longs boyaux de pierre, étroits et si bas de voûte que, par instants, il lui fallait courber la tête pour ne point se heurter le front.

Où se trouvait-il ?

Sans avoir eu conscience du temps pendant lequel on avait marché depuis qu'il avait été transporté hors de la locomotive, il jugeait bien qu'on devait être fort loin de la voie ferrée. Il avait entendu la fusillade et les cris, les hurlements de la bataille, sans pouvoir juger de ce qui se passait. Puis, sa cage avait été transportée dans cette prison.

C'était tout et, sur ces simples données, son imagination avait marché Dieu sait comme !

À sa grande surprise, il se trouva tout à coup, après avoir passé par une suite d'appartements somptueux mais déserts, introduit dans une pièce où il demeura seul en compagnie de Gérard.

Les gens qui l'avaient accompagné s'étaient retirés. À l'extrémité de la pièce, il aperçut une sorte d'estrade surélevée de trois marches, recouvertes d'un riche tapis oriental et supportant un fauteuil ayant les allures d'un trône surmonté d'un dais de fine étoffe toute garnie d'or et empanachée de plumes.

Une femme s'y trouvait assise.

– Avancez, colonel Robbardt, dit une voix.

L'Anglais tressaillit et vivement avança, ou plutôt courut jusqu'à l'estrade.

Là, il s'arrêta, stupéfait, n'en pouvant croire ses yeux. Sous ce costume oriental, ne reconnaissait-il pas lady Sturm, le misérable auteur du guet-apens dont Krésowsky et lui avaient été victimes !

– Lady Sturm ! gronda-t-il d'une voix colère.

– Non, colonel Robbardt, fit la princesse, pas lady Sturm : Mme Mohilew, – la veuve du malheureux que vous avez

traîtreusement enlevé, il y a cinq années, dans les déserts de l'Afghanistan, et que vous avez assassiné.

Robbardt se redressa, et d'une voix vibrante :

– Sur mon honneur de soldat, madame, c'est faux !

– J'ai des preuves, des témoins.

– Preuves illusoires, témoins menteurs !

– Non, car ils n'ont aucun intérêt à mentir... Il y a cinq ans, le 4 mai, le colonel Mohilew, chargé d'une mission scientifique, envoyait en avant de lui une manière d'éclaireur destiné à le renseigner sur la situation morale des habitants.

« Cet éclaireur, un Cosaque du nom de Gazul, était assassiné, après avoir été de votre part l'objet de propositions de trahison.

– Sur mon honneur de soldat, madame, je n'ai pas participé à cet assassinat !

– Vingt-quatre heures plus tard, le colonel Mohilew recevait un ordre de Sa Majesté le tzar que lui apportait un courrier du gouvernement du Turkestan.

« Cet ordre consistait à abandonner ses compagnons de voyage qui devaient revenir sur leurs pas, tandis que lui, seul, sans escorte, avec un seul guide, ce misérable, s'enfoncerait dans le désert.

« La nuit suivante, il était enlevé et conduit au camp que vous commandiez. Est-ce vrai ?

Robbardt courba la tête.

– C'est vrai.

– Nierez-vous que ce fût sur vos ordres que cette trahison avait été imaginée ; trahison qui a été suivie du plus épouvantable des crimes ?

– Que ce fut par mes ordres que le colonel ait été mis en ma présence, j'en conviens.

– C'est fort heureux.

– Mais ce que je nie aussi de toutes les forces de mon indignation, c'est de l'avoir assassiné.

– Il l'a été cependant.

– C'est possible, mais non par moi ni sur mes ordres.

– J'ai des preuves et des témoins.

– Preuves mensongères, témoins intéressés, je ne sais pour quel motif, à altérer la vérité !

La princesse frappa sur un gong qui résonna lugubrement.

Un homme parut : c'était Gazul. Le désignant à Robbardt, la princesse demanda :

– Le reconnaissez-vous ?

Par les stores mal clos, un rayon de soleil filtrait, qui, sur un mouvement de Gazul, éclaira en plein son visage.

Le colonel le dévisagea un long moment, puis secoua la tête négativement.

– L'éclaireur que le colonel Mohilew avait envoyé en avant de sa colonne, la veille au soir, et qui, après avoir refusé d'accepter vos infâmes propositions, a été sur votre ordre assassiné.

Robbardt eut un geste comme pour se jeter sur le Cosaque :

– Misérable ! Tu oses dire que c'est sur mon ordre que tu as été frappé ?

– C'est Padjekow qui m'a frappé, et Padjekow était votre homme ; c'est lui qui m'a conduit vers vous.

– Soit ; mais tu ne m'as pas entendu lui ordonner de te frapper : tu mens ! tu mens !

Et le colonel ajouta :

– Que n'est-il là vivant, devant moi !

– Il est là.

Sur un signe imperceptible de la princesse, une tenture s'était écartée, et tout étincelant en son brillant costume, fait de soie, d'or et d'acier damasquiné, Padjekow, chef suprême des troupes de la princesse, apparut.

Mais loin de se jeter sur lui, dans un mouvement de rage, ce fut en suppliant que Robbardt tendit les mains :

– C'est le Ciel qui a permis que tu vécusses pour me sauver l'honneur, dit-il ; la vérité : Quel rôle ai-je joué en ce qui concerne le colonel Mohilew ?

– Ma foi, comment pourrais-je le savoir ? Certes, ce n'est point de votre bouche qu'est sorti l'ordre de surprendre le colonel russe, de vous l'amener et, après son refus, de le faire disparaître.

Robbardt se retourna vers la princesse :

– Vous voyez bien !

– C'est vous cependant qui avez rédigé l'ordre que j'eus mission de porter au colonel.

– Cet ordre qui devait l'attirer dans un odieux guet-apens, déclara Gérard.

– C'est également en votre présence que le colonel a été amené, et c'est avec vous qu'il a causé pendant près de deux heures.

– Donc, vous ne pouvez nier être l'auteur de l'infâme attentat dont Mohilew a été victime ?

– Ce que je nie, c'est d'avoir ordonné d'assassiner ce malheureux ; je suis soldat et je me serais plutôt coupé la main que de la souiller d'un crime.

– Allons donc ! comment croire un homme qui n'a pas hésité à se déshonorer par une abjecte trahison ! s'écria la princesse.

Puis, redevenant calme soudain, se faisant suppliante :

– Écoutez, vous êtes bien misérable, bien méprisable, et je vous hais bien.

« Cependant, je veux vous dire ceci : quoique vous soyez dans mes mains et qu'aucune puissance ne puisse vous sauver, je vous laisserai la vie sauve, à une condition.

« Vous me direz ce que vous avez fait du corps de votre victime ?

– Moi ?

– Oui ; voici cinq ans que je me lamente de n'avoir même pas une tombe sur laquelle je puisse venir pleurer ; rendez-moi le corps de mon mari et j'oublie.

Robbardt secoua la tête, et d'une voix ferme :

– Madame, abusée par des apparences, par des témoignages, vous persistez à me prendre pour un assassin.

« Je proteste de toutes mes forces contre cette accusation. J'ai pu croire de mon devoir de sacrifier même mon honneur, à ce que je considérais comme étant l'intérêt de ma souveraine ;

j’ai pu vouloir entraîner un adversaire redoutable, irréductible par les armes, à une compromission qui dégageait l’avenir dans un pays que j’avais pour mission de soumettre à l’influence britannique.

« Mais un assassinat ! Non, non, non.

« D’ailleurs, le 9 mai, lorsque tu amenas le colonel Mohilew au camp, souviens-toi que, tout à coup, mes cavaliers et moi, nous quittâmes nos compagnons. L’accord qui jusqu’alors avait existé entre nous avait été rompu, et ce par suite des intentions manifestées à l’égard du colonel par…

Robbardt s’arrêta ; ce fut la princesse qui acheva la phrase.

– Par votre complice Krésowsky.

L’autre poursuivit :

– Je ne veux pas m’excuser en chargeant Krésowsky ; mais à cinq ans de distance, on juge les choses froidement, et je me rends compte de l’acte inqualifiable que j’ai commis, moi soldat, en m’emparant par traîtrise d’un adversaire ; mais mon dévouement à l’Angleterre m’aveuglait, et puis, mon but était simplement d’avoir, de gré ou de force, un entretien avec le colonel, espérant l’amener à entendre raison.

Vibrante d’indignation, la princesse s’écria :

– Vous le méprisiez donc bien ?

– Non, murmura Robbardt : quand je vis que la volonté très formelle de Krésowsky était de garder le colonel comme otage, je me séparai de lui sur-le-champ et je le quittai.

Gérard murmura, sceptique :

– Système de défense aisé à adopter, mais plus difficile à soutenir ; votre complice est vivant et dans nos mains.

Le visage du colonel rayonna et il s’écria :

– Tant mieux ! Amenez-le, interrogez-le et vous verrez si je n'ai pas dit la vérité.

Obéissant à un signe de la princesse, Gérard sortit, laissant Robbardt sous la surveillance de Padjekow et de Gazul.

Il s'en allait chercher Krésowsky dans le cachot où il avait été déposé. Entendant un bruit de pas sur ses talons, le jeune homme se retourna et ne put retenir un mouvement de surprise en reconnaissant Gazul.

– Toi ! s'écria-t-il.

– Oui, c'est avec la permission de la princesse que je t'accompagne.

– Dans quel but ?

– Je le lui ai simplement demandé sans lui en donner la raison.

– Que me veux-tu ?

– Te mettre au courant de la situation et te dire que nous allons savoir la vérité.

– Quelle vérité ?

– Concernant le véritable assassin de mon pauvre colonel. Le Robbardt me paraît avoir été sincère.

– À moi aussi ; faut-il donc en conclure que Krésowsky serait le seul responsable de la mort de Mohilew ?

– Pourquoi non ? Depuis deux jours, d'ailleurs, je m'en doutais ; aussi ai-je agi en conséquence et j'espère savoir la vérité.

– Par qui ? par quels moyens ?

– C'est Krésowsky lui-même qui nous la dira.

– Je ne comprends pas.

– Depuis deux jours je mêle à l'eau qu'il boit le suc d'une plante de ce pays qui a pour propriété de surexciter le système nerveux, de tendre les fibres cérébrales et de créer une sorte d'état de folie factice.

– Pourquoi agir ainsi ?

– Parce que l'homme qui est suffisamment saturé du suc de cette plante vit dans une espèce de cauchemar au cours duquel, perdant toute notion de la vie réelle, il parle et agit souvent comme il n'agirait pas s'il était dans la plénitude de son libre arbitre.

Gérard hocha la tête ; il n'avait qu'une confiance très relative dans ce procédé employé par Gazul.

Celui-ci s'était tu, suivant le jeune homme dans son ombre, marchant le buste légèrement tendu, prêt à saisir tout bruit qui se ferait entendre en avant.

Soudain, une rumeur lointaine arriva jusqu'à Gérard qui, de lui-même, s'arrêta.

Instinctivement, il se tourna vers son compagnon :

– Qu'arrive-t-il ?

La face de Gazul s'éclaira d'un sourire mystérieux.

– C'est le prisonnier.

– Que fait-il ?

Il se tourna vers Gérard :

– Il se trouve sous l'empire du breuvage. Que Dieu soit loué : nous allons savoir !

Gazul, quand on fut arrivé à proximité du caveau dans lequel se trouvait enfermé Krésowsky, dit au jeune homme :

– Il faut me laisser faire et surtout n'intervenir en rien : quand l'homme est sous l'influence du dieu de folie, rien n'existe pour lui que son idée fixe et sa propre volonté.

« Le moindre mot, le moindre geste, pourrait compromettre irrémédiablement cette tentative.

Sans bruit, Gérard avait tiré les énormes verrous et fait jouer les serrures ; la porte ouverte, il s'immobilisa, élevant au-dessus de sa tête la lanterne dont il s'était muni.

Au milieu du caveau, Krésowsky se tenait debout, les bras croisés sur sa poitrine, tandis que sa tête s'inclinait méditativement.

– Oui, disait-il, se parlant à lui-même, vous avez raison ; il faut en finir.

Il se tut, prêtant l'oreille à des paroles que prononçaient des interlocuteurs invisibles.

– Ah ! ah ! ah ! je voudrais bien voir cela !

« Vous dites que ce coquin de Robbardt épouserait Mme Mohilew ? Eh bien ! et moi… qu'est-ce que je deviens dans tout cela… moi, je ne compte pas, paraît-il !

« Et vous croyez que cela pourrait se passer ainsi ?…

Puis seulement alors, il sembla remarquer la présence du jeune homme et de son compagnon.

Tout naturellement, il s'avança vers eux et poursuivit la conversation comme si elle eût été commencée avec Gérard :

– Écoute-moi bien, et retiens ceci : Robbardt n'épousera pas cette femme.

« C’est moi qui te le dis.

« Et veux-tu en avoir la raison ?

Impressionné plus qu’il ne voulait se l’avouer à lui-même, Gérard demeurait là, ne pouvant détacher ses regards de cet être qui prenait à ses yeux l’aspect d’un animal monstrueux, n’ayant alors que des liens bien minces avec l’humanité.

Soudain Krésowsky étendit la main dans un geste impératif :

– Chut ! ordonna-t-il.

Et, le cou penché, l’oreille visiblement attentive, il écouta :

– Les cloches ! Entendez-vous ?

« C’est l’orgue qui joue une marche triomphale.

« Qu’est-ce que c’est que ça ?

« Et tout ce peuple joyeux qui emplit les rues… ces fleurs… ces danses… ces pétards…

Il poussa un cri terrible et son visage se convulsa.

– Ah ! le traître !… il se marie !… je le vois en carrosse. Il est avec elle…

« Toute blanche dans sa robe de noces.

« Et moi !… et moi… je suis vivant, moi !… je suis là !

« Ils viennent… Ils se moquent !…

« Ah ! coquin !…

« Nous allons voir ceux qui d’entre nous se moqueront définitivement des autres.

Il saisit la lanterne que Gérard avait posée sur une pierre et, bousculant le jeune homme, il s'élança dehors.

Gérard voulut le saisir.

Gazul lui souffla à l'oreille :

– Laisse... et suivons-le.

Gérard et Gazul coururent sur les talons de l'insensé qui marchait à grandes enjambées dans le couloir sombre et humide, paraissant parfaitement savoir où il allait.

Les soubassements du palais formaient un véritable labyrinthe au milieu duquel Krésowsky se dirigeait avec une assurance merveilleuse.

Au bout d'un long moment de silence, tout en marchant il se mit à monologuer des phrases sans suite.

– Eh ! eh ! la surprise va être grande.

« Quel coup de théâtre !

« Si Robbardt n'en meurt pas de rage, c'est qu'il aura l'âme chevillée dans le corps.

« Quant à elle !...

Puis, sans se retourner, s'adressant à ceux qui le suivaient et dont les pas parvenaient très nettement à ses oreilles :

– Venez ! venez tous ! vous autres, il faut que vous soyez témoins !

Il les entraînait sur ses talons.

Après bien des détours, il arriva enfin à un étroit escalier de marbre qui s'enfonçait dans le sol en tire-bouchonnant.

Il s'y engagea avec assurance.

Les autres le suivirent sans hésiter.

Au bout de vingt marches, un couloir se présenta. C'était une espèce de boyau qui serpentait à même la terre, si mince qu'il fallait presque ramper pour y pouvoir tenir.

Cinquante mètres plus loin, brusquement, un obstacle se présenta. C'était une épaisse porte, faite de madriers de bois que reliaient entre eux des barres de fer auxquelles de gros et solides boulons étaient rivés. Forcément, Krésowsky s'arrêta ; puis, fouillant dans sa poche, il fit mine d'en tirer quelque chose qu'il enfonça imaginairement dans la serrure.

Ce quelque chose était une clé.

La porte soi-disant ouverte, il avança d'un pas ou deux, comme s'il pénétrait dans le local que barrait la porte.

Puis, à brûle-pourpoint, s'adressant à Gérard :

– C'est encore moi… colonel… je viens savoir si tu as réfléchi.

« Non ?… aussi entêté, alors !… Tu es résigné à mourir ici…

« Tu as tort… et j'espère que la nouvelle que je t'apporte va te faire changer d'avis.

Stupéfait, Gérard écoutait, ne comprenant pas bien quelle était cette nouvelle comédie, mais ayant un vague pressentiment qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire.

Krésowsky poursuivit :

– Écoute, entends-tu ces cloches, et ces cris et ces chants !

« Quelqu'un se marie.

« Et sais-tu quel est ce quelqu'un ?…

Ta femme ! Gérard poussa une exclamation de stupeur. Gazul lui broya la main dans la sienne, suppliant :

– Écoute… écoute…

Emporté par son idée, Krésowsky dit alors :

– Oui… la rage te tient… n'est-ce pas ? être vivant et mort tout à la fois…

« Avoir une femme, une femme qu'on adore… et savoir qu'elle va être celle d'un autre, et se dire que jusqu'à l'heure de la mort il en sera ainsi, que ses voiles funèbres de veuve sont remplacés par le voile vaporeux de mariée.

« Ah ! ah ! ah !

Son rire éclatant se répercutait sinistrement sous les voûtes.

Muets de stupeur, immobiles, comme figés, Gérard et Gazul regardaient.

Baissant la voix, Krésowsky poursuivit :

– Écoute, ce n'est point pour te torturer vainement que je suis venu… Je veux tenter une dernière fois de te faire entendre raison… Donnant donnant : livre-nous ton secret et je te rends la liberté.

« Écoute, les cloches continuent de sonner, le cortège n'a point encore atteint l'église… tu as le temps d'arriver avant la bénédiction du prêtre.

« Parle, parle, et tu es libre !

Un nouvel éclat de rire retentit.

– Ah ! je vois d'ici la tête de Robbardt.

Et criant, les deux mains en guise de cornet autour de ses lèvres, pour donner plus de portée à sa voix, il hurla :

– Oui, regarde, Robbardt… ce n’est point un revenant qui se place entre toi et ta femme… C’est un homme en chair et en os… c’est Mohilew.

En dépit des objurgations de Gazul, Gérard se jeta sur l’insensé, lui saisit le poignet et répéta :

– Tu parles du colonel Mohilew ?

– Oui… de quel autre veux-tu que je parle… le mari de lady Sturm… Oh ! elle, je l’avais bien reconnue, mais elle ne me connaît pas…

Soudain, nouvelle transformation dans son visage, les idées suivaient brusquement un autre cours. Une joie intense rayonna sur ses traits.

– Hein !… C’est moi qui me marie… c’est moi qu’elle épouse… Il y avait eu erreur !… Elle ne veut pas de Robbardt.

« Oh ! mais alors… ce n’est point la même chose !… Je veux qu’elle reste ma femme… que le mariage soit valable…

« Si jamais la vérité s’apprenait… si jamais Mohilew s’échappait…

« Il faut qu’il disparaisse… il faut qu’à tout jamais j’en sois débarrassé… Il faut…

Pris d’une fureur inattendue, il se rua en avant, saisit Gérard avant que celui-ci eût eu le temps de se mettre en garde, et le terrassa.

Puis, élevant au-dessus de sa poitrine un bras qu’armait un poignard fictif, il l’abaissa à plusieurs reprises, frappant la poitrine du jeune homme.

– Tiens, Mohilew !… grondait-il avec une joie féroce…

Quelques instants encore et c'en était fait de Gérard.

Gazul, alors, se rua sur l'insensé et le frappa du couteau passé dans sa ceinture ; la douleur contraignit Krésowsky à lâcher prise.

Sa victime en profita pour se dégager et se redressa sur ses pieds.

Affolé par son sang, Krésowsky tourna alors sa fureur vers Gazul qu'il saisit, et une lutte terrible s'engagea entre les deux hommes…

Gérard, n'étant point armé, ne pouvait intervenir que bien peu efficacement, et vainement se cramponnait-il au colosse, il ne pouvait parvenir à lui arracher Gazul.

Soudain, les doigts de Krésowsky se nouèrent au poignet de l'infortuné, le lui tordirent si férocement qu'il laissa échapper l'arme…

L'ingénieur s'en saisit et à plusieurs reprises la lui enfonça dans la poitrine, grondant :

– Tiens, Mohilew… Tiens ! tiens !

Il ne lâcha sa victime que lorsqu'il ne la sentit plus palpiter.

Alors il se redressa, la face tout éclaboussée de sang, riant terriblement.

– Maintenant, tu es veuve, ma belle… mets ta main dans la mienne et courons à l'église.

Et avant que Gérard eût eu le temps de se reconnaître, le colosse avait saisi la lanterne et se mettait à courir dans la direction du petit escalier qu'ils avaient descendu quelques instants auparavant. Guidé par la lanterne, Gérard le suivit dans sa course, non pour tenter de le rejoindre, mais le prenant comme guide pour sortir de ce labyrinthe.

Mais, à sa grande surprise, Krésowsky, au lieu de s'engager dans l'escalier, le laissa à sa droite, et se rua dans un couloir qui bifurquait avec l'autre.

Sans hésiter, le jeune homme continua sa poursuite ; troublé par les étranges paroles qu'avait prononcées l'insensé avant d'assassiner le malheureux Gazul, il voulait tenter l'impossible pour en connaître le véritable sens.

Tout à coup, comme il arrivait à un angle brusque que formait le couloir, une odeur fétide le saisit à la gorge, en même temps que des grondements parvenaient jusqu'à lui.

Puis il y eut un grand cri, un cri déchirant poussé assurément par un être humain, que suivirent presque aussitôt des rugissements féroces.

Ensuite, plus rien.

Une sueur d'angoisse au front, le corps frissonnant d'épouvante, Gérard revint à tâtons sur ses pas, retrouva l'escalier, en gravit les marches, et une fois à l'étage supérieur se mit à errer à travers les souterrains.

Plusieurs heures durant, ses recherches se poursuivirent sans qu'il parvînt à trouver la direction. Exténué de fatigue, torturé par la faim, il finit par s'arrêter, résigné à mourir là si personne ne venait à sa recherche.

Les heures et les heures se passèrent : sa pensée s'évanouissait, ses idées se troublaient, un voile se répandait devant ses yeux, des bourdonnements remplissaient ses oreilles.

C'était la fin.

Il était crâne. La mort qu'il avait souvent, au cours de ses explorations, affrontée face à face n'avait rien qui l'épouvantât.

Mais s'il regrettait de mourir, c'était parce que sur toute cette aventure planait un mystère qu'il eût voulu percer.

Les divagations de Krésowsky avaient fait naître dans son cœur un espoir insensé qu'il n'osait s'avouer à lui-même.

Et il mourrait sans avoir pu vérifier ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans cet espoir !

Soudain, non loin, des pas se font entendre, un murmure confus de voix…

Puis une lumière jaillit qui illumine le caveau, et un groupe de personnes apparaît, en tête desquelles marche la princesse.

Inquiète de la disparition de son ami, elle a résolu de descendre en personne dans le caveau pour voir ce qui s'est passé.

La première, elle l'aperçoit et court à lui.

Sur son ordre, quatre des personnes qui l'accompagnent forment avec des morceaux d'étoffe une sorte de hamac sur lequel on étend le jeune homme, car son épuisement est tel qu'il lui est impossible de faire un pas.

Elle veut qu'on remonte au palais, mais il s'y oppose : c'est sans tarder qu'il veut savoir la vérité. En deux mots, il la met au courant de la démence de Krésowsky, sans entrer dans des détails qui pourraient faire naître un fol espoir dans le cœur de la pauvre femme.

Sur les indications de Gérard, on se met à la recherche du petit escalier, on le descend, on arrive à l'étroit boyau dans lequel on s'engage, et on se heurte, soudain, arrivé au fond du cul-de-sac, au corps de Gazul.

Celui-ci n'est point mort tout à fait. On dirait qu'il a attendu, pour expirer, que la princesse fût arrivée. Redressé sur un coude, il murmure dans un souffle, – le dernier, – en hochant la tête vers la porte :

– Là… là… le colonel…

C’est tout, il se renverse en arrière, il est mort.

La princesse, en proie à une inexprimable angoisse, donne l’ordre qu’on aille chercher des pics, des pioches, tous les outils nécessaires pour faire sauter les gonds formidables.

Les quelques mots prononcés par Gazul lui ont éclairé l’esprit : c’est là qu’a été enterré le cadavre du colonel.

Dans quelques instants elle se trouvera, en présence des restes sacrés de l’époux adoré.

Blême, les yeux hagards, Gérard regarde cette porte qui les sépare du mystère.

Quand elle tombera, qu’apparaîtra-t-il ?

Les ouvriers arrivent, se mettent à la besogne, et, surexcités par la présence de la princesse, ils travaillent avec acharnement : les gonds éclatent, les serrures sautent.

La porte aussitôt ouverte, la princesse se précipite et pousse un grand cri.

Quant Gérard entre à son tour, il la voit étendue à terre, sans connaissance, sur une litière de paille fétide ; à genoux, près d’elle, un homme, couvert de vêtements en lambeaux, les cheveux et la barbe démesurément longs, lui soulève la tête et pleure, sans prononcer une parole.

– Mon colonel ! s’écrie Gérard.

C’est Mohilew : une ceinture de fer le relie à la muraille par une lourde chaîne et ses deux jambes sont cerclées d’anneaux qui retiennent ses membres.

On le délie et sa force de résistance est telle qu’il ne veut laisser à personne le soin de se charger de son cher fardeau.

Il prend sa femme dans ses bras et, suivi de Gérard, s’achemine hors du souterrain ; tout en marchant, il explique

que depuis cinq ans, enfermé dans ce caveau, il a eu tous les mois la visite de ce Krésowsky, lequel tentait vainement de lui arracher la divulgation de ce fameux système de voie ferrée qui a été la cause de son enlèvement.

En dépit de ses tortures morales et physiques, le colonel Mohilew a tenu bon.

C'est un homme.

Mais le nom de Krésowsky a éveillé dans l'esprit de Gérard le souvenir de l'ingénieur : une curiosité intense le tient. Qu'est devenu ce misérable ?

Le jeune homme, au lieu de s'engager dans l'escalier, prend le couloir suivi par Krésowsky quelques instants auparavant.

L'un des indigènes qui l'accompagnaient lui dit alors que c'est de ce côté que sont emprisonnés, dans une fosse, les tigres qui servent aux jeux du cirque auxquels se complaisait l'ancien prince vassal.

Gérard a le pressentiment de ce qui se passe ; il hâte le pas et, arrivé au fond du gouffre, y plonge les regards avec effarement.

À quelques mètres au-dessous de lui est accroché le corps de Krésowsky, ou plutôt ce qu'il en reste. Dans sa chute, il est tombé sur l'un des crochets aigus auxquels on suspend les quartiers de viande destinés à la nourriture des fauves.

Il s'y est empalé et les tigres, en bondissant, le déchiquettent morceau par morceau.

Gérard ne peut être maître d'un frémissement qui le secoue tout entier ; mais il songe, lui sceptique jusqu'à ce jour, qu'il y a décidément une Providence, puisque le même jour qui voit la fin du supplice de la victime voit le châtiment du bourreau.

* *

*

Disons en terminant que le colonel Robbardt a été généreusement renvoyé à Peïchavêr, pardonné par la princesse, mais jurant qu'il ne se pardonnera pas lui-même et qu'il se fera tuer à la première occasion.

Est-ce véritablement le remords qui lui rend la vie insupportable ? N'est-ce pas plutôt torturé par l'amour, sans espoir désormais, que lui a inspiré Kadidjar la Rouge ?

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2011

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Gilbert, Jean-Marc, MauriceC, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.